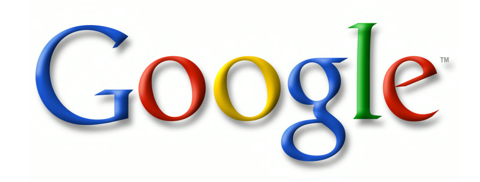
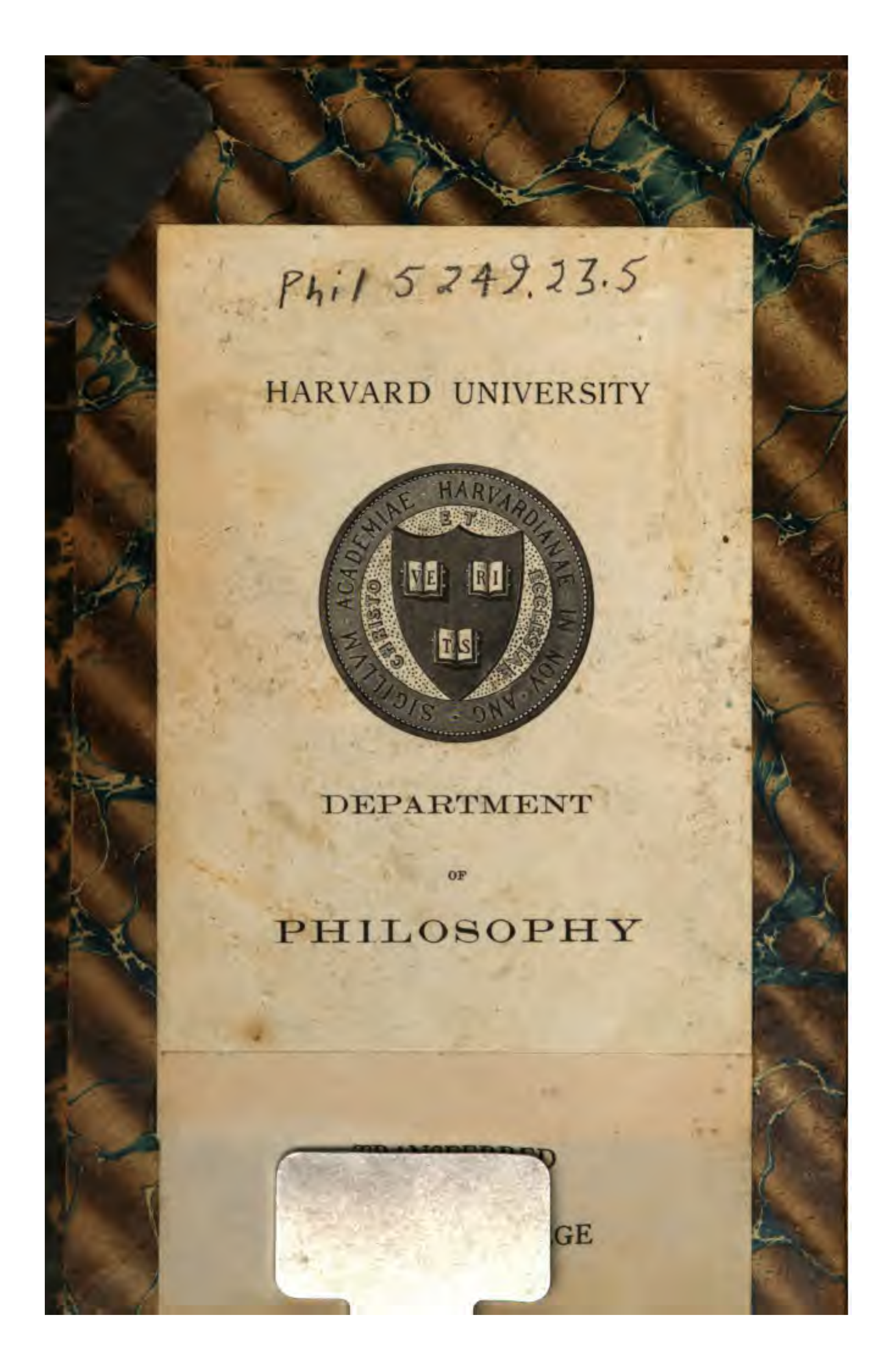



WIDENER
HN Q3HE E


Phil 5249.23.5
HARVARD UNIVERSITY
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
DEPARTMENT
OF
PHILOSOPHY


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

PSYCHOLOGIE

DES

GRANDS HOMMES

PAR

HENRI JOLY

Deuxième édition

REFONDUE ET TRÈS AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1891

PSYCHOLOGIE

DES

GRANDS HOMMES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Imagination, étude psychologique; 2e édition. 1 vol. in-16, illustré (Hachette).

L'Homme et l'Animal, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; 2e édition. 1 vol. in-16 (Hachette).

L'Instinct, ses rapports avec la vie et avec l'intelligence, ouvrage couronné par l'Académie française; 2e édition. 1 vol. in-8 (Thorin).

Cours de Philosophie; 9e édition. 1 vol. in-16 (Delalain).

Éléments de morale; 2e édition. 1 vol. in-16 (Delalain).

Le Crime, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; 3e édition. 1 vol. in-16 (Cerf).

La France criminelle; 2e édition. 1 vol. in-16 (Cerf).

Pour paraître en 1891.

Les Délits et les Peines au xixe siècle. 1 vol. in-16 (Cerf).

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

PSYCHOLOGIE

DES

GRANDS HOMMES

PAR

HENRI JOLY

Deuxième édition

REFONDUE ET TRÈS AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

AVERTISSEMENT

Depuis la première édition de ce livre, plusieurs écrits remarqués ont agité les mêmes questions : je citerai particulièrement la thèse de M. Séailles sur *le Génie dans l'Art*, certains articles de M. Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes* et l'édition française de l'ouvrage de M. Lombroso sur *le Génie et la Folie*. Il m'était impossible de remanier mon travail sans tenir compte de ces nouvelles recherches ou de ces nouvelles réflexions.

Dans des articles où il examinait mon livre et celui de M. Séailles, M. Brunetière se montrait surtout scandalisé que des psychologues, des hommes de science (ou s'efforçant d'être tels) osassent toucher à l'appréciation des grands écrivains. C'était là, disait-il, l'œuvre de la critique : or, la critique, ajoutait-il, n'est pas une science, et elle n'a même rien de commun avec la science.

Il y a lieu de croire que l'éminent critique est aujourd'hui revenu de cette doctrine si absolue. N'a-t-il pas entrepris tout récemment de faire de l'histoire littéraire une branche de l'histoire naturelle et de retrouver dans la succession des « genres » dont il s'occupe, une suite de transformations soumises aux mêmes lois que les transformations des espèces vivantes? La critique, je le sais, n'est pas tout à fait la même chose que l'histoire littéraire, pas plus que la psychologie des grands hommes n'est la même chose que la critique : mais tout cela se touche d'assez près. Or, si la succession des genres a ses lois (ce que M. Brunetière prouve aujourd'hui), l'appari-

tion de ceux qui cultivent ces genres ne saurait être indépendante de toute condition (ce que M. Brunetière soutenait cependant contre nous). Faudrait-il séparer l'histoire de l'art de celle des artistes? Ce serait là un effort d'abstraction qui risquerait d'avoir peu de succès. M. Brunetière n'a donc point réussi à nous persuader que tout fût individuel dans le génie et qu'une psychologie des grands hommes fût impossible à côté de la « critique ».

C'est bien une étude de psychologie que nous a donnée M. Séailles dans son brillant *Essai sur le génie dans l'art*. Je dirai même qu'il a trop voulu voir dans cette question un problème de psychologie générale et, pour ainsi dire, classique. « Le génie, dit-il, c'est la vie : or, la vie, chacun la trouve en soi-même, chacun peut l'étudier chez soi. Sans doute, cette vie prend chez les grands hommes plus d'individualité, plus de puissance et aussi plus d'harmonie; mais, pour que le génie s'élève de ce qu'il est chez un homme sain et bien doué à ce qu'il est chez les grands hommes, il ne faut qu'un peu plus d'effort, un peu plus de bonheur et un peu plus de patience.... »

Cette façon de résoudre le problème est bien optimiste. C'est dans l'analyse de ses propres facultés, c'est dans ses aspirations personnelles, que M. Séailles, semble-t-il, entend trouver tout ce qui doit éclairer l'histoire du génie. La tentative est assurément des plus intéressantes : alors que tant d'autres ne voient dans les opérations les plus élevées de l'esprit de l'homme qu'un mécanisme mis en branle par la rencontre accidentelle de phénomènes physico-chimiques, M. Séailles, lui, voit de l'art partout; dans les moindres fonctions de nos sens et dans tous nos exercices corporels, il nous montre une puissance d'organisation spontanée, originale et poétique; et c'est à cette création universelle que, par une continuité ininterrompue, toujours régulière, il entend rattacher les plus sublimes et les plus rares manifestations du génie.

A cette méthode je trouve deux inconvénients. D'abord M. Séailles fait la part trop belle à une foule d'organisations qui sont loin de valoir la sienne. Il ne voit pas tout ce qu'il a fallu d'éducation et de sélection pour arriver des imaginations plates et vulgaires à celle dont il étudie si près de lui les riches ressources et les nobles aspirations. Mais s'il ne regarde pas assez au-dessous de lui, je me permettrai d'ajouter qu'il ne regarde pas non plus assez au-dessus. Il ne voit pas assez combien il est difficile d'atteindre son niveau et difficile aussi de le dépasser. Quand de cette sphère déjà si élevée et déjà si lumineuse il prétend nous montrer le monde du génie comme un agrandissement tout naturel et presque voisin, je l'arrête, et je lui dis : « Vous franchissez bien aisément une bifurcation où il aurait fallu vous arrêter quelque temps. En y regardant de plus près, vous auriez vu là deux directions, l'une qui dévie vers l'exagération, vers le désordre et la maladie, l'autre qui va aux grandes découvertes et aux grandes œuvres, mais au prix de plus d'un sacrifice et à travers des obstacles que vous ne dites pas ! »

En parlant de ces obstacles et de ces sacrifices, suis-je tenté de concéder cette fois que le grand homme est un malade et que le génie est une névrose? On verra que non. J'ai cependant lu avec patience les cinq cents pages de M. Lombroso. A ceux qui croient voir en lui un rénovateur ou un créateur, je demanderai ce qu'ils pensent de procédés « scientifiques » comme les suivants. M. Lombroso, parti pour nous expliquer les cas de folie qu'il croit voir chez tous les grands hommes, entame un développement sous cette rubrique : *Folie morale*. Et où la montre-t-il cette folie morale des hommes de génie? Dans quelques injures que se sont adressées des médecins déjà oubliés; dans les chicanes ou dans les disputes de Thompson, chirurgien et « homme de génie » avec un collègue nommé Chassaignac. Il a encore la prétention de nous la faire

voir dans les faiblesses ou dans les vilaines actions (qu'il ne nous raconte du reste pas) de Bonfadio, de Ceresa, de Franco, de Demme, de Gemani, de Mureto, de Casanova, mis pêle-mêle avec Théognis, avec Démocrite, avec Léonce le Philosophe, avec les courtisanes de l'antiquité et avec Aristote; car « Aristote flatta bassement Alexandre ». Du moins c'est M. Lombroso qui l'affirme, sans l'ombre d'une discussion, sans même un commencement de preuve, sans une citation, sans un renvoi, sans un document! Et c'est là ce qu'il appelle prouver la folie morale des grands hommes par la méthode expérimentale. Ce que cela prouve, c'est l'aveuglement incroyable de l'esprit de secte et c'est la légèreté de certaines gens qui, jugeant d'un livre sur son titre et sur quelques propositions tapageuses, aiment mieux le célébrer que de le lire.

A ceux par qui l'on n'a pas été convaincu, on n'en doit pas moins un hommage et l'expression de sa gratitude, lorsqu'en les lisant on s'est vu obligé de réfléchir et de se compléter. — C'est le service que m'a rendu tout particulièrement M. Brunetière. Dans cette nouvelle édition, je n'ai cependant pas modifié sensiblement mes premiers cadres. J'ai refait entièrement le premier chapitre; j'ai dédoublé le troisième et le dernier. Mais partout j'ai essayé d'apporter un plus grand nombre de faits authentiques et d'en éclaircir le commentaire [1]. Puissé-je avoir réussi à montrer que la psychologie, telle que je la comprends, est une science capable, elle aussi, de démonstration, de développement et de progrès.

HENRI JOLY.

1. Je dois ajouter que j'ai tiré très grand profit des articles bienveillants et pleins d'indications précieuses que m'ont consacrés M. Ad. Franck dans le *Journal des Débats*, et M. Ch. Lévêque dans le *Journal des Savants*.

DE LA MÉTHODE ET DES PRINCIPES

DE LA

PSYCHOLOGIE COMPARÉE

Leçon d'ouverture du Cours de Philosophie à la Sorbonne, 7 décembre 1882.

Messieurs,

M. Caro a bien voulu me confier, cette année, le soin de le suppléer. Je ne pressens que trop l'étendue et la vivacité de vos regrets, et je sais combien l'hommage que je dois rendre au maître vénéré qui m'a choisi, risque de mettre encore en lumière, à mes yeux comme aux vôtres, les difficultés de ma tâche. Sans doute il ne m'appartient pas de mesurer ici la grandeur d'une renommée dont vous avez été, dont vous restez les dispensateurs. N'est-ce pas vous qui, témoins depuis dix-sept années de l'éclat toujours croissant de cette parole, lui avez préparé ou confirmé les récompenses, adouci les inévitables labeurs et peut-être aussi corrigé les injustices de la gloire? Vous me permettrez cependant, à moi, l'un des plus anciens élèves de M. Caro, de fixer en quelques mots l'esprit de cet enseignement philosophique dont je dois essayer, aujourd'hui plus que jamais, de m'inspirer.

Avec lui nous avons appris à ne point isoler la métaphysique dans les abstractions; à voir dans la raison,

non pas seulement un ensemble de catégories, mais le travail suivi et réglé de l'âme tout entière; à recueillir dans les plus beaux traits des œuvres d'art l'empreinte de ce travail et la marque toute vivante de ses lois; à saisir les liens qui rattachent les systèmes les plus ardus aux passions les plus intimes et les plus délicates du cœur humain; à surprendre, sous les apparences d'une nouveauté paradoxale, l'héritage dissimulé de vieilles théories; à relever à travers les âges les traces de cette filiation; à retrouver dans les préoccupations contemporaines les causes secrètes de ces retours et à prévoir la fortune éphémère de ces rajeunissements; à rendre enfin justice à tous avec une élégante courtoisie, sachant démêler partout où elles se trouvent les vérités incomplètes, mais déjà fécondes, et saluer les découvertes naissantes, sans flatterie, avec cette sympathie d'un cœur qui n'a d'autre passion que celle de la vérité et du talent.

Tel était, messieurs, l'enseignement auquel vous étiez habitués. Vous ne cesserez pas de le goûter dans les Académies, où il tient aussi une place si belle; dans les livres, qui vous renverront comme un écho persistant et agrandi de ce que vous avez entendu. Puis vous le retrouverez ici même, je dois vous en donner l'assurance. Mais, puisque l'approbation de la Faculté tout entière et l'agrément de l'administration supérieure, confirmant le choix de mon ancien maître, m'ont placé pour un temps à ce poste d'honneur, laissez-moi espérer que j'aurai à vous remercier, vous aussi, de votre bienveillance, et que les quelques vérités que nous pourrons méditer ensemble vous aideront à vous résigner et à attendre.

J'ai entrepris, messieurs, de traiter devant vous de la psychologie comparée. La psychologie proprement dite est la science de l'âme humaine. L'idée fondamentale

de la psychologie comparée est que cette âme ne doit pas être uniquement étudiée dans l'ensemble régulier des facultés qu'elle manifeste chez la moyenne des hommes civilisés; qu'elle n'a pas toujours eu les mêmes aptitudes; qu'elle a, pour ainsi dire, grandi à travers les âges; qu'elle traverse aujourd'hui un certain nombre d'états extrêmement divers, depuis l'imbécillité jusqu'au génie; qu'elle a au-dessous d'elle, dans l'animal, un analogue auquel il est impossible de ne point la comparer, quelle que soit d'ailleurs la part que l'on doive faire soit aux ressemblances qui les rapprochent, soit aux différences qui les distinguent. La psychologie comparée comprend donc la comparaison de l'homme actuel avec l'homme primitif ou sauvage; la comparaison de l'homme raisonnable avec l'homme aliéné, affaibli ou dégénéré; la comparaison de l'homme ordinaire avec l'homme supérieur; la comparaison de l'homme et de l'animal. Il y a là, vous le voyez, un champ extrêmement vaste qui peut être indéfiniment remué. Le parcourir en entier nous serait impossible; il importe donc de bien marquer tout d'abord comment nous pensons nous y orienter.

Au XVIIe siècle (je ne crois pas remonter trop haut), la psychologie était dominée tout entière par une conception unique : l'action de Dieu sur nos âmes expliquait tout. C'était une sorte de gravitation morale universelle, analogue à celle que Newton découvrait dans le monde physique. Les Descartes et les Malebranche ne voyaient dans les puissances de notre âme que le mouvement imprimé à la créature par son auteur, mouvement trop souvent arrêté ou détourné par la créature, mais demeurant néanmoins sous la main et dans la dépendance constante du Créateur. Je n'ai pas à vous apprendre que ce mode d'explication n'a pas gardé grande faveur bien longtemps. Les regards de la science

se sont portés depuis lors sur l'infiniment petit; le microscope a tout décomposé, dans la pensée comme dans la matière, et c'est dans l'accumulation et le groupement spontané d'innombrables mouvements élémentaires qu'on se flatte de trouver aujourd'hui le secret de toute existence.

Chercher ces faits élémentaires, les distinguer, les analyser dans leurs parties les plus ténues, les placer les uns à côté des autres, c'est là très certainement une œuvre utile, intéressante, dont je n'ai nullement l'intention de médire, à laquelle même je demande à coopérer dans la mesure de mes forces. Le service qu'elle nous rend, c'est de nous montrer les ressemblances; le péril auquel elle nous expose, c'est de trop isoler ces dernières, de les mettre trop exclusivement en relief, par conséquent de les exagérer. Mais ceci vaut la peine d'être plus amplement démontré.

Parmi les ressemblances partielles qui nous font rapprocher les uns des autres les différents objets de la psychologie comparée, il en est qui se découvrent bien aisément.

Les grands hommes sont remplis de bizarreries et de faiblesses. « Si, comme dit Pascal, ils ont la tête plus haute que nous, ils ont les pieds aussi bas que les nôtres; ils y sont tous au même niveau et s'appuient sur la même terre; et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bêtes. » Le maniaque raisonne à outrance, et l'homme le plus sage fait à chaque instant des folies. L'homme civilisé a dû rougir plus d'une fois des exemples de constance et de fidélité que lui donnaient des sauvages, du dévouement naïf du nègre ou de la sévère loyauté du Peau-Rouge. Les poètes satiriques de tous les temps ont trouvé, même avant les naturalistes, que nous pouvions recevoir des bêtes plus d'une leçon. De ces dernières,

qu'avons-nous besoin d'en dire? Les descriptions de leurs industries, de leurs arts, de leurs familles, de leurs cités, de leurs gouvernements, de leurs migrations, de leurs colonies, de leurs révolutions et de leurs guerres, remplissent les livres mêmes de nos enfants. Dans les familles animales, on a compté les faits de monogamie et de polygamie; on a vu que certaines espèces en avaient réduit d'autres en esclavage; on a constaté que quelques-unes vivent en république, mais que plusieurs de ces républiques aiment l'autorité et se laissent conduire par un chef auquel tous obéissent très docilement.

A ces ressemblances superficielles et tout apparentes, les recherches scientifiques en ont successivement ajouté beaucoup d'autres. Les études des aliénistes ont fait trouver entre la folie et l'état sain des degrés qui ont paru les rejoindre insensiblement l'une à l'autre. Le sommeil, profondément analysé, a laissé voir une aliénation courte et périodique qui a permis de mieux comprendre, à l'aide d'analogies nombreuses, les caractères de l'aliénation proprement dite. L'obstination tenace, l'espèce de logique désespérée avec laquelle le maniaque, sur une ou deux fausses sensations, organise tout le système de son délire, c'est encore de la raison. L'action que les hallucinations des sens exercent sur les sentiments, les volontés, les sensations du fou, n'est qu'un cas particulier de l'influence de l'imagination sur toutes les facultés de l'être sentant. Dans l'état de santé, les imaginations, excitées par les sensations réelles, répondent à l'appel de ces dernières avec une vivacité qui varie selon les organisations, selon les sexes et les âges, selon la passion du moment. Il faut imaginer fortement pour sentir fortement; sinon, la sensation expire avec promptitude, ne laissant aucune trace d'elle-même, ne se prolongeant ni ne se multipliant; elle demeure ce

que serait le son fondamental d'une note de musique privée de ses harmoniques. Telle est la sensation de l'homme simple et rustique, à plus forte raison celle du barbare, à plus forte raison encore celle de l'idiot. Supposez, au contraire, une imagination habituée à la variété des tons et des nuances, habile à se représenter le passé, à anticiper sur l'avenir, toujours prête à ramener autour de la sensation qui la provoque tout un chœur d'émotions hier encore endormies, maintenant réveillées, répétant et diversifiant à l'envi le thème agréable ou douloureux, vous avez devant vous cette sensibilité riche, mais délicate, irritable et maladive, qui fait à la fois tant jouir et tant souffrir l'homme civilisé. C'est donc une loi, que l'image et la sensation soient unies de telle sorte que l'une appelle l'autre et soit comme redoublée par l'autre. Or, cette loi, retrouvée dans la marche des névroses, suffit à nous expliquer plusieurs des phénomènes qui nous y étonnent le plus. On peut prouver que c'est le rêve maladif qui impose l'action, qui entraîne et dirige le mouvement, mieux encore, qui ouvre et qui ferme les sens; et celui qui, par des moyens fort peu magiques, disons-le, dispose de l'imagination du patient, est maître par cela même de lui *suggérer* à son gré les idées, les sentiments, les actes qui lui plaisent.

Allons de l'imagination à la mémoire : nous y trouverons des analogies non moins frappantes entre les lois de la maladie et celles de la santé. Ces brusques interruptions de la mémoire, ces enchevêtrements de souvenirs qui, par séries distinctes, s'interrompent, se croisent, se remplacent alternativement, de telle sorte qu'une même intelligence semble vivre de deux existences séparées et réunir en elle une double personnalité, c'est encore là une conséquence des lois générales de la mémoire. Tout souvenir est lié à une association d'images ou d'idées : voilà la loi. Faites donc que sous l'empire d'une cause

quelconque, le système nerveux soit amené à un certain type extraordinaire de vitalité, que l'altération subite des fonctions provoque l'éclosion d'un monde nouveau de sensations et d'images, inévitablement les associations changeront et, avec elles aussi, les souvenirs. Quand l'individu, la crise terminée, reviendra au sentiment de la vie ordinaire et reprendra avec les choses et les hommes ses communications interrompues, aussitôt la chaîne brisée se renouera, mais se rattachera seulement aux associations et aux souvenirs de l'état sain. La vie psychologique de la crise demeurera comme un tout compact, mais fermé, sans aucune relation et sans échange avec la vie physiologique normale. Enfin, quand la crise reprendra, l'individu se retrouvant encore une fois dans cet ensemble de conditions où, à l'occasion de telles sensations, avaient commencé telles habitudes, la seconde vie reprendra son cours. Telle est la situation bizarre du somnambule, du magnétisé, de l'extatique, de l'hystérique et d'autres malades encore qu'en ces derniers temps la science s'est plu à nous décrire. Mais n'est-ce pas ainsi (quoique à un moindre degré), pouvons-nous dire, que le cours de nos idées change suivant que nous nous retrouvons dans les plaisirs ou dans les affaires, à Paris ou à la campagne, dans les lieux où nous avons souffert ou dans ceux qui ont été témoins de nos premières joies? Dans la condition maladive, qu'y a-t-il? Un bouleversement subit et presque radical de l'état nerveux, d'où résulte tout à coup l'invasion et l'irrésistible tyrannie d'un système d'images entièrement nouveau, puis le retour également brusque à un sentiment général de l'existence qui impose avec une force non moins décisive la reprise des associations accoutumées. Trouver la raison de ces renversements physiologiques et de leur soudaineté, c'est là l'affaire de la médecine; mais quant à la loi qui préside à l'organisation mentale de ces états une fois

donnés, ne semble-t-il pas qu'elle soit toute trouvée? N'est-ce pas, encore une fois, la loi même de toute mémoire? Et ne voyons-nous pas ici, par un exemple de plus, qu'il est certaines lois générales auxquelles obéissent également la maladie et la santé?

Le plus connu, je dirai presque le plus populaire de ces malades, celui qui peut être pris en effet pour le type le plus curieux de tous, c'est le somnambule. Or, vous n'ignorez pas qu'une comparaison célèbre de Cuvier fait de la vie animale comme un somnambulisme perpétuel. L'homme frappé de cette anomalie marche dans une maison sans rien entendre et sans rien voir que ce qui coïncide avec son rêve; mais, s'il rencontre en effet autour de lui ce que son rêve lui fait imaginer et chercher, il le sent avec une délicatesse prodigieuse. Or, dans cette immense quantité d'êtres vivants qui pullulent dans l'air, sur la terre ou dans les eaux, il n'en est guère qui sentent, qui aiment à se représenter, qui désirent par conséquent et qui poursuivent les mêmes choses. Chacun a ses associations d'images et de souvenirs, parce que chacun a ses passions, et qu'au milieu de la nature physique il marche indifférent à tout ce qui n'intéresse pas ses appétits. Si l'on veut donc avoir la clef du système mental d'une bête quelconque, il s'agit de trouver quelle est la représentation ou, si l'on veut, le rêve qui la hante. Les deux lois que nous venons de rappeler, sur l'accord des sensations et des souvenirs, expliquent aisément toutes ses démarches, en même temps que le caractère toujours spécial, toujours étroitement limité, de ses industries et de son art. Le lièvre qui songe en son gîte, le loup que la faim fait sortir du bois, l'oiseau qui couve ses œufs, le cheval qui ne veut que brouter et courir, ont chacun leurs satisfactions qu'ils se représentent; et la sensation anticipée ou prolongée que leur imagination leur en procure vient constamment aiguiser leur sens.

De là la ruse, qui en elle-même n'est nullement une marque de réflexion et de libre vouloir, car nous voyons que chez les criminels abrutis ou chez les idiots elle ne réclame, pour ainsi dire, que deux conditions : une idée fixe, et une sensibilité capable d'être vivement émue par les impressions correspondantes.

Nous ne comparons encore ici, ce nous semble, que des termes aisés à rapprocher les uns des autres : les êtres dégénérés, les malades, les bêtes. Ajoutons : quel est l'homme qui, à un moment donné, n'a pas senti en lui les atteintes ou tout au moins les menaces passagères de la maladie? Mais voici qu'on nous invite à faire un pas de plus. Parmi les choses que nous appelons grandes, n'en est-il pas qui soient soumises à de semblables conditions? En psychologie sociale, par exemple, qui expliquera ces transports d'enthousiasme avec lesquels un peuple entier s'élance au-devant des périls et des catastrophes, mêlant l'héroïsme à la folie et la cruauté au dévouement? C'est une grande idée, dira-t-on. Soit! mais quelquefois aussi un grand rêve que l'on poursuit sans rien entendre et sans rien voir de ce qui en troublerait l'ordonnance factice ou en dissiperait les brillants fantômes. Indifférents à la liberté quand ils sont passionnés pour la gloire, méprisant la gloire quand c'est la richesse qui les attire, les peuples ne voient presque jamais qu'une très faible partie du but où ils tendent et où la fatalité les pousse! Voilà une philosophie de l'histoire que vous avez rencontrée souvent et à laquelle bien des faits vous ont peut-être amenés à donner de temps à autre une adhésion triste et résignée.

Qu'on rapproche ainsi les fluctuations populaires des mouvements aveugles que l'imagination seule impose à des êtres privés de réflexion, ce n'est pas encore là ce qui doit le plus nous étonner. La réflexion est un travail personnel, et les entraînements auxquels cède la masse

d'une nation s'accommodent en général assez peu des vues et des tentatives particulières que le sens individuel de tel ou tel peut essayer de jeter en travers du mouvement. Les nations cependant font autre chose que se déchirer et que détruire; et alors qui les guide? Incontestablement des hommes supérieurs, des hommes de génie, de grands hommes enfin! Ici, sans nul doute, la comparaison va s'arrêter, ou du moins les ressemblances et les analogies vont faire place aux contrastes les plus tranchés.

Eh bien, non! pas pour tout le monde! car il est toute une série d'historiens, de critiques et de savants qui, non seulement ont voulu retrouver dans le grand homme lui-même les traces d'une influence maladive, mais qui ont précisément voulu faire du génie une maladie.

La formule d'un éminent aliéniste : « Le génie est une névrose », date déjà d'une époque relativement éloignée; et je n'entre pas ici une fois de plus dans la discussion des faits de bizarrerie plus ou moins authentiques relevés dans la vie des grands hommes, dans celle de leurs descendants, de leurs ascendants ou de leurs collatéraux. Cette opinion cependant n'a pas perdu toute faveur, tant s'en faut. On ne voit pas qu'on l'ait étayée de preuves bien nouvelles; mais on la considère dans plus d'une école comme une hypothèse très vraisemblable. On serait heureux de pouvoir établir qu'à tout le moins les métamorphoses de l'hérédité, qui, d'une génération à l'autre, font s'alterner des maladies si notablement différentes, suffisent à faire osciller l'organisme humain du génie à la folie et réciproquement, par un imperceptible changement dans la structure ou dans la composition chimique des cerveaux. Nous serions à coup sûr bien étonnés, nous dit-on, si nous pouvions voir de près combien il en faut peu à la nature pour faire, avec les mêmes éléments, des touts si dissem-

blables en apparence. Un historien récent de Napoléon Ier nous cite ce mot de son héros : « J'ai des nerfs fort intraitables ; si mon cœur ne battait avec une continuelle lenteur, je courrais risque de devenir fou ». Ainsi, messieurs, supposez quelques pulsations de plus ou de moins par minute dans un viscère, et voyez-en les conséquences ! Quoi d'étonnant maintenant que l'historien qui a relevé ces paroles se croie autorisé à dire à son tour du personnage : « Il va, marchant dans la vie comme un somnambule, attiré vers un point invisible à tous, sans s'attarder un instant aux obstacles qui peuvent se dresser devant lui ». Pour presque tous les lecteurs, c'est là une simple métaphore ; mais, à toute époque (et nous en verrons plus d'un exemple), la pensée philosophique a aisément glissé de la métaphore à la théorie. Reportons-nous d'ailleurs au grand système de l'*Inconscient*. La liaison rigoureuse, la parfaite coordination qui unissent l'une à l'autre toutes les parties de l'œuvre du grand homme, c'est là, pour M. de Hartmann et ses disciples, une preuve sans réplique que cette œuvre n'est pas le fruit d'une de ces combinaisons où le simple talent choisit, élimine et ajuste péniblement ses matériaux. Non ! « Le génie qui reçoit ses inspirations, ou plutôt qui les subit sans les avoir voulues, le génie reçoit, comme un don des dieux qui ne lui coûte rien, la conception totale et d'une seule pièce. » En un mot, son œuvre ne peut être comparée, affirme le même philosophe, qu'aux organismes de la nature, « lesquels doivent uniquement leur unité à l'*Inconscient* ».

Réfléchissez un instant à ces derniers mots, messieurs, et ne vous étonnez plus que l'on compare nos grands hommes à des êtres sans responsabilité, conduits par les visions brillantes ou sinistres qu'ils subissent et ne font pas. Là où l'Allemagne philosophique croit encore

à un Dieu, c'est à un Dieu qui s'ignore lui-même : on le comparerait volontiers, lui aussi, à un gigantesque somnambule auquel on enlèverait, en le réveillant, la sûreté de ses allures, et qui compromettrait avec lui toute la machine du monde si, rappelé tout à coup à la conscience, il se trouvait contraint de penser.

Nous venons ainsi de glisser insensiblement de comparaisons pleinement justifiées, je le crois, à des rapprochements qui vous auront paru de plus en plus audacieux. Avons-nous eu au moins le dernier mot de cette méthode qui, faits par faits, accumule, disions-nous, les ressemblances entre les états psychologiques les plus divers? Non, cette analyse est allée plus loin encore. Nous allons la suivre, si vous le voulez bien, dans un travail nouveau où, décomposant tout être vivant, elle y a trouvé des existences élémentaires qui se ressemblent entre elles à tous les degrés, sous toutes les formes de la vie.

Le travail a commencé par l'étude de quelques-unes des facultés les plus saillantes de l'âme humaine. On peut considérer, par exemple, que chacune des parties de l'être qui sent tend à prolonger sa sensation si elle lui est agréable, à réagir contre elle si elle lui est douloureuse. Ce double mouvement l'amène elle-même à se replacer dans un état à peu près semblable à l'état primitif : c'est là ce qu'on appelle imaginer. Chaque sens a donc son imagination à lui, qui n'est que la reviviscence plus ou moins affaiblie des sensations qui lui sont propres; et, comme il n'est point de portion de l'être vivant qui ne soit « sens » à quelque degré, il n'en est point qui ne soit capable d'imaginer. L'imagination peut donc être envisagée comme la collection de ces innombrables aptitudes à retrouver des sensations antérieures que manifeste la vie des organes : partout la vie des organes est faite d'imaginations élémentaires

ou locales; or c'est là qu'il faut chercher l'explication de sa nature ou de son énergie spéciale, dans quelque rang que ce soit de la hiérarchie psychologique. La raison qui fait que le renard dans son terrier ne se plaît pas aux mêmes images que le lièvre dans le sien n'est pas différente de celle qui donne à tel homme l'imagination d'un musicien, à tel autre celle d'un peintre. Le musicien est essentiellement celui qui sait entendre intérieurement des combinaisons de sons suivies; le peintre est celui qui sait, les yeux fermés, voir nettement et brillamment des contours, des reliefs, des couleurs. Chez le premier, c'est surtout le système auditif qui imagine; chez le second, c'est le système visuel. Ainsi, est-ce le système olfactif qui prédomine chez le carnassier. L'explication est toute semblable.

Supposez maintenant que l'imagination de l'un des organes soit surexcitée à un tel point que, dans le concert habituel de ces imaginations vivant côte à côte, elle seule puisse être entendue, vous voyez d'un seul coup d'œil se dérouler devant vous les phénomènes de l'illusion, de l'hallucination, de l'idée fixe, de la folie impulsive, du délire. Résolvez ainsi en leurs éléments ces facultés que l'on considérait jadis comme des puissances irréductibles, aussitôt vous lisez à livre ouvert dans les états les plus éloignés en apparence, comme vous lisez facilement dans un vrai livre, une fois que vous avez décomposé les vingt-quatre lettres dont se forment tous les mots de la langue.

C'est en usant plus hardiment encore de cette méthode qu'on a voulu expliquer récemment les variétés, les maladies et la nature intime de la mémoire [1]. Comme la vie d'un organisme se résout dans les vies multiples des organes, des tissus, des éléments anatomiques qui

1. M. Th. Ribot.

le composent, ainsi la mémoire est résolue en des *mémoires*. Dire que chaque sens a la sienne et que telle personne a, par exemple, la mémoire des yeux plus tenace et plus nette que celle de l'ouïe, n'est pas assez. Il faut dire que chaque cellule de l'économie, par cela seul qu'elle hérite des états qui l'ont précédée, se montre douée d'une véritable mémoire. On a beau dire que ces cellules se renouvellent incessamment, l'une chassant l'autre. Les maladies infectieuses n'impriment-elles pas aux tissus vivants, à leurs éléments présents et à venir, pour l'existence tout entière, une modification indélébile? Ainsi, sous l'influence d'une impression suffisamment vive, les cellules s'imprègnent si profondément qu'elles communiqueront cette imprégnation à celles qui viendront successivement prendre leur place et jouer leur rôle, héritant de leurs aptitudes innées ou acquises. La mémoire et l'hérédité seront ainsi deux formes d'une même loi : cette loi, c'est la tendance de chaque vivant, simple ou complexe, à engendrer des formes semblables aux formes auxquelles il s'est antérieurement habitué.

La diversité des éléments vitaux, si nous en croyons cette théorie, explique donc la diversité des mémoires, comme elle expliquait la variété des imaginations. Quant aux maladies de la mémoire, elles ressembleront à toutes les maladies, sans exception, qui ont pour cause tantôt l'affaiblissement et la disparition progressive d'un élément nécessaire à l'existence du tout, tantôt l'excès de vitalité d'un de ces éléments qui détourne à son profit la nutrition nécessaire aux autres. C'est ainsi qu'on explique, ici ces disparitions partielles de souvenirs emportant tout d'un coup, comme une avalanche qui tombe et qui fond, des périodes entières de la vie, là ces résurrections inattendues de souvenirs endormis qui vous transportent trente ou quarante ans en arrière et

vous laissent indifférents à la vie présente, oublieux des événements de la veille.

Je vous fais grâce pour aujourd'hui des explications analogues de l'habitude, résolue, elle aussi, en une multitude de petites tendances locales qui luttent entre elles pour l'existence jusqu'à ce qu'elles s'accordent assez pour créer par leur ensemble un courant unique et suivi. Je laisse également de côté la théorie de ces constructions mentales procédant par lente accumulation, de telle sorte que, d'un bout à l'autre de l'échelle de la vie intellectuelle, les conceptions et les systèmes différeraient uniquement par la quantité de leurs parties. Mais voici une dernière nouveauté qui, dépassant toutes les précédentes, prétend les envelopper toutes et leur apporter leur couronnement définitif : c'est celle qui fait de tout individu une collection, une colonie, une société dont l'importance dépend uniquement, assure-t-on, du nombre et de la cohésion organique des associés.

Le sens commun et même la science pensaient jusqu'à présent qu'un nombre plus ou moins grand d'individus, rapprochés par des intérêts communs, par un mutuel échange de services, pouvaient avoir conscience, chacun de leur côté, du lien qui les unissait; qu'ainsi le sentiment social, la conscience sociale, si l'on veut, n'avait de fond que dans les consciences individuelles, que là seulement était la source de ces sentiments de bienveillance et de sympathie, de ces actes de dévouement, tout au moins de coopération, d'entente finale et de concours qui, par leur réunion et leur persistance, font toute la substance de la vie sociale. Qu'ensuite l'individu puisât largement dans ce milieu pour alimenter sa propre vie; que, placées les unes à côté des autres, les activités particulières se multipliassent au lieu de s'additionner; bref, que chacun de nous dût beaucoup à la société, c'est

ce que la plupart admettaient sans peine. Mais enfin c'étaient toujours les individus qui, l'un plus, l'autre moins, venaient former par leur travail et leurs apports ce capital puissant. Les mots de conscience populaire, d'âme de la nation, restaient des métaphores parfaitement justifiées, claires pour tout le monde, mais cependant de pures métaphores.

Il semble que depuis quelque temps la scolastique se venge des dédains excessifs dont elle a souffert. A l'exemple de Guillaume de Champeaux faisant des genres les seules réalités de l'univers, et de Duns Scott érigeant l'*hœccéité* en une existence positive, on veut aujourd'hui que la société soit plus réelle que l'individu : « L'individu, dit-on, est l'œuvre plus que l'auteur de la société », car c'est d'elle qu'il reçoit toutes les impulsions ou organiques ou psychologiques qui entretiennent sa double vie. Que si vous résistez, que si vous en appelez au sentiment net que vous croyez avoir de votre existence personnelle et des droits qu'elle vous confère, on vous répondra que vous avez bien tort de ne pas proclamer avec enthousiasme la réalité du tout social, parce qu'en la refusant, vous compromettez de la manière la plus grave votre propre personnalité : celle-ci, en effet, n'est elle-même qu'une simple collection. Vous demanderez sans doute de quoi est formée cette collection, et vous croirez qu'on devra vous faire enfin toucher du doigt des individualités véritables, formant le tout par leur réunion, comme par les unités se forme un nombre. Détrompez-vous! On vous dit bien que les organes élémentaires ou *organites* qui se suffisent à eux-mêmes pour l'accomplissement des fonctions vitales essentielles constituent les seuls individus organiques, et que le reste est affaire d'accumulation et de groupement; mais on ne vous laisse pas longtemps ignorer que le fonctionnement de ces existences individuelles se ramène trop aisément au

jeu des forces physico-chimiques pour qu'on ne soit pas poussé à les confondre avec la matière environnante. « N'existant pas pour soi (je cite un texte authentique), elles n'existeront pas du tout, de sorte que rien n'existera réellement. » Et pour nous sauver de ce nihilisme théorique, on nous offre comme planche de salut, quoi? précisément le groupement de ces éléments mêmes dont aucun n'existe pour soi. Ainsi on nous met en face de cette alternative : ou il n'y aura rien de réel, ou la réalité résidera uniquement dans la société, quoique la société soit formée d'éléments qui se dérobent à toutes nos prises et se dissolvent incessamment dans l'infinité de la poussière cosmique.

Il y avait, pour échapper à cette dissolution universelle, un point d'appui ferme : c'était la conscience, qui, nous semblait-il, impliquait nécessairement l'unité. La théorie dont je parle s'est résolument attaquée à cette forteresse du spiritualisme. Elle veut que la conscience ne soit, elle aussi, qu'un tout de coalition. Tout ce qui a été dit de la société se répète de la conscience : on établit entre l'une et l'autre, non pas une analogie, mais une assimilation complète, radicale, absolue. La société n'est qu'une conscience vivante, comme la conscience est un organisme d'idées. Un cerveau de mammifère et une fourmilière sont deux choses parfaitement identiques, car une fourmilière est une seule pensée en action (quoique diffuse) comme les diverses cellules et fibres du cerveau. Tout se passe ainsi en répercussions d'impressions, en pénétration mutuelle d'émotions, en accumulation de tendances; et n'oublions pas que les derniers éléments organiques, qu'on serait tenté de prendre pour les véritables sujets de ces phénomènes, n'ont pas plus de conscience qu'ils n'ont d'existence pour soi.

Tel est, messieurs, le fidèle résumé d'un œuvre distin-

guée [1] qui expose, en y ajoutant, de très nombreuses théories développées en Angleterre, en Allemagne et en France depuis un petit nombre d'années. J'ai voulu vous en donner le dernier mot. Je n'ai cependant pas à la juger en ce moment sous tous ses aspects. Ce à quoi j'ai voulu aboutir, le voici : c'est que la méthode analytique, poussée à outrance et réduite à ses propres ressources, ne peut pas ne pas multiplier les ressemblances entre tous les objets, quels qu'ils soient, de la psychologie comparée. En effet, que la fourmilière animale ou cérébrale soit un peu plus ou un peu moins dense, qu'importe? Nous sommes tous faits de la même poussière : quelques pincées de plus ou de moins, voilà toute la différence! Mettez encore, si vous le voulez, que le mouvement qui l'agite tantôt se ralentit, tantôt s'accélère, et rien ne vous empêchera de conclure comme les désabusés que Salomon faisait parler il y a quelques milliers d'années : « La fin du sage et celle du fou sont les mêmes. Tout a son temps et tout passe. Une même mort est à l'homme et à l'animal, et leur condition est égale : l'un et l'autre respirent de la même sorte, et tout est assujetti à la vanité. »

Vous ne vous étonnerez pas, messieurs, que nous jugions cette philosophie incomplète, et qu'à côté des ressemblances dont la plupart nous semblent très ingénieusement et très exactement observées, nous croyions à des différences dignes aussi d'être notées, mesurées et expliquées. Il est bon de tout rapprocher, mais il est bon de ne pas tout mêler et de tout confondre. Or, quelque désir qu'on ait de prendre par leurs beaux et bons côtés les systèmes contemporains, on ne peut s'empêcher d'y remarquer les contradictions les plus étranges et de constater qu'elles ont leur origine dans les confusions mêmes dont nous parlons.

1. Alfred Espinas, *les Sociétés animales*.

Vous venez d'entendre tout à l'heure qu'une même psychologie fait de l'individu une société, et de la société un individu, ne voyant dans l'homme que la multiplicité de ses éléments, transformant au contraire en unité réelle l'accord et l'harmonie qui règnent quelquefois dans un État. Ailleurs vous lirez que le fou ou le criminel ne font qu'un; mais dans l'entité qu'on forge ainsi avec deux variétés différentes, les uns voient surtout le désordre involontaire, les autres le désordre coupable et méritant d'être châtié. Qu'arrive-t-il alors? Que dans certaines discussions entre aliénistes de même école, les uns veulent absoudre tout le monde et supprimer toute pénalité, tandis que les autres veulent envelopper le fou et le malade dans la même réprobation que le criminel, et qu'ils demandent à la société de se débarrasser des uns et des autres, comme entravant également l'évolution régulière de l'humanité. Ici, vous voyez que l'homme, réduit au rang d'un animal, est dépouillé du libre arbitre, que le raisonnement n'est plus chez lui qu'une suite de consécutions ou d'inférences instinctives enchaînées par l'habitude; là, vous entendez parler des réflexions, de la liberté morale, de l'éducation progressive des animaux; ou bien vous apprenez que si la morale humaine a pu enfin trouver un fondement solide, c'est que l'unité absolue de la loi d'évolution commande à notre espèce de développer en elle les vertus qui, chez les singes, les chats ou les serins, maintiennent la cohésion de la société domestique ou assurent la puissance continue de la peuplade. On met enfin la conscience partout, mais on la subdivise, on la fragmente, on l'émiette indéfiniment; d'autre part, on fait de la toute-puissance infinie qui meut le monde une puissance aveugle, inconsciente. Elle est toute-puissante, et pourtant elle s'ignore; elle s'ignore et pourtant elle est méchante; c'est une Providence qui fait tout pour le plus mal, qui se comporte, quoique

ignorante et infinie, comme si elle avait tout à calculer et à prévoir, et surtout comme si elle avait tout à envier et à redouter de la nature et des hommes.

Il nous faut donc essayer de sortir de ces confusions qu'engendrent, à ce qu'il nous semble, l'abus de l'analyse et la recherche exclusive des ressemblances. Admettons qu'on ait réussi à merveille à démêler les premiers éléments, partout identiques, de la vie psychologique. L'accumulation des éléments, en nombre plus ou moins considérable, n'est pas tout. Nous avons affaire ici tout d'abord à des phénomènes de conscience qui se succèdent dans le temps. Le mot si employé d'évolution se présente donc ici comme de lui-même, et nous n'avons aucune raison de le redouter. Or, il nous apparaît qu'il y a deux espèces d'évolution, l'une ascendante, l'autre descendante qu'il s'agit de distinguer.

La seconde est malheureusement plus facile à étudier que la première, et c'est ce qui fait qu'on généralise tellement les conclusions qu'on en tire. Vous ouvrez, par exemple, un ouvrage récent, signé d'un nom des plus connus en Europe, traitant de la sélection dans l'espèce humaine. Le titre ne vous promet-il pas de vous faire saisir quelques-unes de ces lois qui doivent amener une amélioration de notre race, un développement gradué de nos aptitudes, notre avènement enfin à des formes supérieures d'existence? Non cependant! Ces six cents pages sont consacrées d'un bout à l'autre à nous montrer comment la famille de tout grand homme est vouée soit à la stérilité, soit à la dégénérescence, c'est-à-dire à l'imbécillité, au crime ou à la folie. Le grand homme est pris tout formé, posé devant nous de toutes pièces; puis l'on suit à travers ses descendants le travail de décomposition qui doit ou faire disparaître ou ramener sous le niveau de la médiocrité universelle cette élévation tout éphémère. Soit! mais la triste facilité de cette désagrégation

n'explique nullement le travail qui a pu constituer le grand homme lui-même. Admettons que les germes de ces faiblesses fussent déjà faciles à remarquer chez lui. La fatalité qui le menaçait, dont il a en somme triomphé, mais à laquelle il a cédé, je le veux, quelquefois, dans ce qui n'était pas du ressort de son art et de son génie, aura-t-elle donc été un des éléments de sa grandeur? L'affaiblissement produit par l'excès même de son action aura-t-il donc été l'une des conditions de son énergie?

Vous voyez ici, et je ne prétends pas aujourd'hui vous en démontrer davantage, l'importance de la distinction que nous venons de poser. On la méconnaît cependant dans une sorte de théorie qui a cours sur la formation des hommes supérieurs. Un éminent critique a remarqué que l'âme complexe d'un héros se partage et se brise, pour ainsi dire, entre ses descendants, et qu'alors tel défaut précédemment tenu en balance par une haute qualité se démasque tout à coup, grandit et apparaît hors de mesure. C'est là une idée fort heureuse; les faits qui la justifient sont nombreux dans l'histoire et dans les lettres. Mais de ce que l'âme du héros se brise et se dissémine après lui, s'ensuit-il, comme on paraît le croire, qu'elle se soit elle-même formée pièce à pièce, comme une mosaïque, et que là soit tout le secret de sa puissance? Le génie est-il le résultat de cette complexité, ou est-il le principe et la cause de l'harmonie qui seule en fait la valeur? N'est-ce pas lui précisément qui a mis l'ordre dans ce conflit des passions et des tendances qu'avaient léguées les aïeux? Ces questions ne sont d'ailleurs que des cas particuliers d'un problème que nous sommes obligés de poser sous d'autres formes.

Lorsque, dans un homme ordinaire, la force d'attention qui suffisait à soutenir le travail de la raison vient à faiblir, nous comprenons sans peine le déchaînement de ces images particulières, de ces mémoires locales, de ces

tendances spontanées que la première influence venue entraînera tyranniquement vers l'impossible et vers l'absurde, ou qui flotteront indéfiniment dans l'incohérence; mais cela même implique que l'ordre habituel de ces imaginations et de ces mémoires était sous la dépendance de quelque chose d'autre que leur simple accumulation. Nous essayerons de trouver cette explication, que la seule quantité ne nous donne pas.

La puissance d'action d'un ensemble dépend de l'accord de ses éléments : ceci n'a pas besoin d'être démontré. Cet accord lui-même exigerait, pour être parfait, que chaque élément produisît le maximum de ses effets utiles et pour lui et pour l'ensemble tout entier. Chaque organe, en effet, vit de sa vie propre et vit de l'ensemble des organes avec lesquels il est associé. C'est d'abord du travail de chacun que résultent la nature et les qualités du milieu intérieur dans lequel tous se meuvent et tous puisent; quant à l'action externe, il est encore plus clair qu'elle ne saurait se passer de la liaison des efforts et de la coopération des énergies. Cet accord, à son tour, suppose un ordre dans le groupement, puis dans l'action, et cet ordre lui-même veut une subordination.

Je ne crois pas, messieurs, parler ici un autre langage que celui de la science. Un organisme animal n'est solide et actif que par la subordination des parties, et retrouver cette subordination est, en histoire naturelle, une des clefs de la classification. Il en est de même d'une œuvre d'art. Que ce soit un poème, une symphonie ou un tableau, chaque partie a dû être traitée, non pas pour elle-même, mais pour le tout.

Arrivons maintenant à un point plus important. Cette subordination, pour avoir un sens, ou plutôt pour être possible, veut un élément dominateur, terme et fin de tous les mouvements. Expliquer l'organisation d'un animal ou d'une plante, c'est montrer quel est le carac-

tère principal auquel tous les autres sont adaptés. Expliquer l'instinct d'un animal, c'est aussi dire quelle est en lui là passion maîtresse aux satisfactions de laquelle se plient les associations, les souvenirs, les habitudes. Expliquer le rôle d'un peuple ou le caractère d'un siècle historique, c'est montrer à quelle œuvre spéciale il a consacré son énergie. Les périodes sur lesquelles vous ne pouvez mettre aucun nom qui en résume clairement les tendances sont des époques endormies ou égarées dans des agitations confuses. Quant à celles qui ont marqué leur place dans l'humanité, toutes ont eu leur signe de ralliement et leur drapeau. Bref, les peuples dans l'histoire, comme les êtres vivants dans la nature, ont tous le principe de leur unité et de leur force dans un caractère dominateur, autour duquel se groupent de la même façon les émotions, les images, les illusions et les tendances.

Ainsi, lorsqu'on passe de l'animal à l'homme, soit à l'homme dans l'état de santé, soit à l'homme dans l'état de maladie, la méthode n'a rien à changer. Arrêtons-nous, si vous le voulez, à ce problème si discuté des différences de l'homme et de l'animal. Il s'agit toujours de chercher la signification de chacun de leurs actes, c'est-à-dire la façon dont ces actes sont amenés, la suite avec laquelle ils s'enchaînent, le but auquel ils tendent. Les représentations confuses d'actes possibles, les tendances à répéter les actes agréables, les améliorations partielles et les perfectionnements gradués qui en résultent, certainement tout cela existe à la fois dans l'animal et dans l'homme. Mais chez l'animal, ce tout est déterminé jusque dans ses moindres détails par une série d'impulsions dont le caractère dominateur de l'organisme fait l'unité : ajoutons que tout y est limité à ce que cette organisation exige et permet; car si tous les animaux, y compris l'homme, tendent à exécuter ce qu'ils imaginent, le

renard n'imagine pas les mouvements du vautour, ni le singe ceux du lion.

Dans l'homme, toutes ces déterminations qui forment, en effet, la matière de ses divers systèmes d'habitudes sont enveloppées dans un genre de vie dont le travail réfléchi est la condition, le progrès soutenu, la loi, bref, dont l'unité vient d'ailleurs. Que les mémoires locales, que les *automnésies* cérébrales d'un chien s'accordent aisément d'elles-mêmes, je le conçois, puisque chez lui tout est organisé pour la chasse et adapté le plus souvent par les soins de l'homme à une chasse toute spéciale, et que, quand le vivisecteur lui coupe le nerf olfactif, il tombe tout à coup dans une stupidité complète et une incapacité absolue. Mais si je viens à l'homme, je me demande comment ces automnésies si nombreuses s'accordent; et, sans méconnaître aucunement la réalité de ces mémoires partielles et locales, tout instinctives, je maintiendrai la réalité d'une mémoire intelligente dont je vous proposerai la définition suivante : La mémoire est l'ordre établi dans les mémoires par un effort conscient et réfléchi.

De même, sans nier l'existence indépendante des organes, des cellules, des organites, leurs exigences souvent importunes, leurs habitudes, leurs déchaînements et leurs conflits, en y cherchant même l'explication de plus d'une des maladies de l'intelligence, je maintiendrai l'existence d'une personnalité dont je dirai qu'elle apparaît tout d'abord comme l'effort suivi, quoique souvent contrarié, pour ordonner et régler, donc pour soumettre et discipliner les mille individualités de l'organisme. Un tel effort peut-il émaner ou plutôt peut-il dépendre d'un autre principe que d'un principe vraiment un? Je ne le crois pas. Mais c'est là le dernier mot de la psychologie et le point par où elle touche à la métaphysique.

Je ne veux pas oublier que de tels problèmes ne sau-

raient être résolus en peu de mots; aujourd'hui je ne saurais tout au plus que les poser et vous indiquer nettement le sens dans lequel je crois qu'on peut les résoudre.

En traitant donc devant vous de la psychologie comparée, nous ne nous proposons pas d'étudier tout ce qui, chez les bêtes, se rapproche de l'intelligence et tout ce qui, dans l'homme, se rapproche de l'animalité, tout ce qui, dans l'homme supérieur, tient de nos états anormaux, tout ce qui, dans le sauvage, marque des aptitudes plus ou moins arrêtées dans leur développement, tout ce qui, dans l'homme civilisé, reproduit, par les retours de l'atavisme ou la persistance de nos mauvais penchants, la barbarie primitive. Nous nous proposons beaucoup plutôt de montrer, par un certain nombre d'exemples choisis, suivant quelles lois s'opèrent ces mélanges dans l'une et l'autre nature, par quelles subordinations, dans quel ordre, avec quelles significations se groupent ou s'étagent les phénomènes caractéristiques des états les plus divers de notre vie psychologique.

Permettez-moi, en terminant, de penser plus particulièrement au petit nombre d'entre vous que leur vocation et le soin de leurs carrières destinent à être les auteurs plus assidus, plus familiers, de mes conférences ou de mes leçons. Dans les fonctions que j'ai momentanément quittées, j'avais appris, je ne le dissimule pas, à faire de leurs travaux et de leurs succès l'objet principal de mes soucis; et ce n'est pas sans regrets que mon esprit se reporte à ceux que j'ai laissés, dont l'affection avait déjà répondu à la mienne et que j'espérais conduire moi-même au terme universitaire de leurs études. J'en retrouve ici d'autres auxquels je promets le même dévouement. Nous travaillerons ensemble avec la bonne volonté et avec le cœur non moins qu'avec

l'attention. Pour employer la belle expression platonicienne qu'avec un grand sens rappelait il n'y a pas bien longtemps [1] une plume amie, sous l'inspiration du commun maître, nous essayerons d'aller avec l'âme tout entière vers la vérité et vers le bien.

1. M. Ollé-Laprune, dans sa thèse sur *la Certitude morale.*

PSYCHOLOGIE

DES

GRANDS HOMMES

CHAPITRE I

LA PSYCHOLOGIE DES GRANDS HOMMES ET LA CRITIQUE

La critique et la psychologie; l'individuel et le général. Tout serait-il individuel chez les grands hommes? — Psychologie comparée, psychologie sociale : comment l'étude des grands hommes en relève. — Deux choses à étudier dans le grand homme : comment il se fait; ce qu'il est. — L'homme et le grand homme. D'un proverbe prétentieux. — Les statistiques de M. Lombroso. — L'artiste et le grand artiste. — La vocation et le génie. — Trois problèmes qui se tiennent : le grand homme, le génie, l'inspiration. — Ordre à adopter.

I

On ne saurait expliquer trop tôt ni délimiter avec trop de précision le sujet que l'on entend traiter.

La psychologie des grands hommes n'a nullement la prétention de se confondre avec ce qu'on appelle la critique. « La critique, dit un écrivain plein

d'autorité [1], est de l'art et non pas de la science ou de l'application de la science. » L'auteur de cette proposition ajoute que le « don » du critique gît dans « l'intelligence qu'il a de son modèle », et que cette intelligence dépend essentiellement ou plutôt uniquement de son aptitude à découvrir « le particulier dans l'universel, le personnel dans le général et l'individu dans l'homme ». Rien de plus juste. Mais nous pouvons retourner la définition et dire avec autant d'exactitude : La psychologie est non pas un art, mais une science ; elle cherche l'homme dans l'individu, le général dans le personnel et ce qu'elle peut trouver d'universel dans l'ensemble des cas particuliers qui lui sont connus.

C'est « le crime » que la psychologie étudie dans les criminels, en cherchant de quelle manière ils se sont perdus et comment ils ont récidivé. C'est « la folie » qu'elle étudie chez les malheureux dont la raison s'est égarée. Elle connaît Lacenaire, elle connaît Troppmann, elle connaît cent autres malfaiteurs dont les comptes rendus des tribunaux et la visite des prisons lui ont éclairé la physionomie. Mais tous ces individus, elle les classe d'après leurs ressemblances et leurs différences ; elle les range en séries ; elle cherche par quelles étapes ont dû passer les déviations de leurs consciences, celles de leurs sentiments ou de leurs volontés ; enfin elle

1. F. Brunetière, *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1884.

s'efforce de dégager les lois générales dont la suite de leurs états paraît être la révélation.

Eh bien, de même, la psychologie se demande s'il n'y a aucune loi qui préside à la formation, à l'apparition, aux succès, aux épreuves, aux revers, à l'influence, à la renommée des hommes que la postérité qualifie de grands. A-t-elle le droit de le faire? Elle a toujours celui de l'essayer, et elle en use, quitte à laisser discuter les résultats auxquels elle se flatte d'être arrivée.

L'écrivain que je viens de citer dit à la fin de son travail : « Toutes les fois qu'on essaye de formuler les lois du talent, mais surtout celles du génie, c'est une tentative pour transformer la critique en une science, et la détourner par conséquent de son objet propre, qui est de démontrer en quoi Racine diffère de Shakespeare, et non pas ce qu'il y a de commun entre Racine et Shakespeare ». S'est-il trouvé des littérateurs qui aient eu l'idée de transformer ainsi la critique et de ne faire que de la psychologie ou de la théorie littéraire, à propos de chacun des écrivains qu'ils étudiaient? C'est affaire à eux de soutenir leur tentative et de la justifier par le succès. Mais la psychologie proprement dite ne tient pas du tout à détourner la critique de ses méthodes préférées. Elle demande seulement que, sous prétexte de défendre ses propres frontières, la critique ne mette pas en interdit celles des autres.

Il est vrai que la critique croit avoir une raison

pour condamner d'avance ces tentatives de la psychologie comparée, quand elles s'appliquent aux grands hommes. Il prétend que « le propre du génie est d'être individuel, comme le propre de son œuvre est d'être irrecommençable ». C'est toujours la même confusion! Le génie de Racine, oh! assurément, il est individuel, et l'on ne découvrira jamais l'art de faire naître un second Racine. Mais cela n'est pas seulement le propre de Racine : c'est le propre de tout le monde : jamais père et mère de famille ne « recommenceront » exactement l'enfant qu'ils ont perdu. Cela revient à dire que le génie individuel est individuel, comme le caractère de chaque personne lui est personnel, ce dont on n'a jamais douté.

Aller plus loin et dire que dans le génie de chacun des grands écrivains, des grands politiques, des grands artistes, tout, sans exception, est individuel, c'est d'abord trancher d'un mot ce qui est en question. C'est de plus aller à l'encontre de faits qui, pour un homme sans parti pris, semblent cependant bien évidents. Comment dire qu'entre l'auteur de *Macbeth* et celui de *Phèdre* « il n'y a rien de comparable, absolument rien, ce qui s'appelle rien », lorsqu'une ligne après on écrit soi-même : « Ayant reçu l'un et l'autre le don du théâtre, et l'un et l'autre ayant pratiqué le même art... ». Est-ce donc n'avoir rien de comparable que d'avoir reçu en commun pareil « don » et que d'avoir pratiqué avec un succès égal, sinon identique, un art

dont aucune critique ne se fait faute, j'imagine, de marquer les caractères, les conditions, les lois, les ressources, les exigences? Il y a déjà là de quoi restreindre cette exubérance d'adverbes négatifs. Cependant je lis encore : « Si vous croyez découvrir entre eux quelque autre chose de commun que ce qu'ils ont de différent, vous vous tromperez, sans aucun doute; et ce quelque chose pourra bien leur appartenir en tant qu'hommes, faits comme tous les hommes, mais non en tant que Shakespeare et Racine, c'est-à-dire à titre d'hommes de génie ». Quoi! entre ce qui les fait hommes, bâtis comme tous les hommes, et ce qui les fait Shakespeare et Racine, il n'y a rien d'intermédiaire et rien qui leur soit commun avec d'autres représentants de l'espèce humaine? Laissez-nous au moins y regarder : notre curiosité ne fera de tort à personne. Elle est d'ailleurs encouragée par des apparences assez sérieuses. Dans Socrate, il n'y a pas seulement un homme de chair et d'os, puis l'individualité inimitable, mystérieuse, inexplicable même, si vous voulez, de Socrate; il y a un Grec, il y a un philosophe; il y a même un grand philosophe. Il y a dans Shakespeare un Anglais et dans Racine un Français; dans l'un et dans l'autre il y a un chrétien, un homme moderne (au sens large du mot) et nourri néanmoins de la connaissance de l'antiquité. Pourquoi nier de prime abord qu'il y ait chez tous les deux une grandeur ou puissance

d'humanité, autrement dit un génie offrant dans l'un et dans l'autre des traits reconnaissables et comparables? Le génie particulier de tel grand homme ne se recommence pas : le génie pourtant se renouvelle. Après avoir fait Platon, la philosophie grecque n'a pas produit un second Platon, mais elle a eu un Aristote. L'a-t-elle eu par hasard? Ce renouvellement se fût-il opéré partout, dans quelque milieu, dans quelques circonstances que ce fût? ce n'est pas probable, mais pourquoi? Si le génie a des conditions qu'on peut indiquer, c'est qu'il a une certaine nature qu'on peut chercher à découvrir. Ce qu'un être devient dépend sans doute en très grande partie de ce que les conditions extérieures lui donnent ou lui refusent, lui défendent ou lui permettent; mais le rapport qui existe entre ces conditions mêmes et l'essor plus ou moins heureux de son développement suppose aussi que cet être a sa vie intime, son caractère durable et ses lois; car les mêmes conditions de milieu qui arrêtent, par exemple, la propagation d'une essence ou d'une race favorisent la survivance d'une autre.

Il semble donc bien qu'il y ait deux choses à étudier dans le grand homme : comment il se fait et ce qu'il est. Ces deux problèmes s'enchaînent mutuellement, et tous les deux relèvent de la psychologie comparée.

En effet, si original qu'il soit, le grand homme

tient à l'humanité et à tous ceux qui la représentent avec lui. Son génie se surajoute à ce qu'il a de commun avec eux tous et à ce qu'il a de commun avec plusieurs d'entre eux. En s'y surajoutant, il le dépasse et s'en distingue; mais, encore une fois, il y tient. S'il en était autrement, tout grand homme serait un miracle ou un monstre. Encore les monstres ont-ils des lois; car il est classique aujourd'hui que les phénomènes pathologiques se rattachent d'une certaine manière aux lois de la physiologie générale.

D'un côté, le grand homme, si extraordinaire qu'il soit, ne peut être séparé ni de ses aïeux, ni de ses contemporains, ni de ses successeurs, ni de ses maîtres, ni de ses disciples, ni de ses amis, ni de ses ennemis. N'est-ce pas avec les autres hommes, avec les autres artistes, avec les autres savants qu'on le compare, pour déclarer qu'il est égal à ceux-ci et supérieur à ceux-là? Puis, ne mesure-t-on pas la plus grande partie de sa valeur à l'action qu'il a exercée?

D'autre part, peut-il y avoir du génie sans raison, du génie sans imagination, du génie sans travail et sans volonté? Si oui, comment donc le génie supplée-t-il à ce qui lui manque? et comment s'y prend-il pour aviver ou pour charmer ainsi chez nous des facultés qui lui font défaut? Si non, quelle dose ou quel mode de réflexion, d'imagination et de volonté faut-il pour arriver à ce que nous appelons le génie? — Ces deux ordres de questions relèvent donc

bien de la psychologie, soit de la psychologie individuelle, soit de la psychologie sociale, qui, d'ailleurs, ici comme partout, sont inséparables l'une de l'autre.

Je sais qu'il y a des gens pour nier l'une et des gens pour nier l'autre. Ceux-ci prétendent que tout est individuel, et ceux-là que rien ne l'est. Il n'y a pas plus lieu de s'arrêter aux objections des premiers qu'à celles des seconds. La psychologie, en général, est la science de l'âme humaine. Or, l'âme humaine est aussi intéressante et aussi utile à étudier dans la vie sociale que dans la vie individuelle. A côté des produits de l'imagination et de la passion, de la raison et de la volonté qui s'élaborent dans ma conscience close, il y a les passions nationales, il y a les œuvres collectives de la poésie ou de la religion populaire ; il y a enfin ces échanges qui s'opèrent entre un siècle et l'homme qui le personnifie, entre un peuple et le héros qui le sauve ou qui achève de fixer ses destinées. Entre ces deux modes de développement de l'intelligence et des passions humaines, il y a un lien continu. Aucun homme, qu'il soit grand ou qu'il soit petit, ne vit seul, ne se développe seul, et n'agit seul ; mais quelle que soit l'importance de ce qu'il reçoit, il faut bien qu'il se l'approprie et qu'il en fasse un tout qui existe, c'est-à-dire qui soit individuel. Il faut bien aussi que ce que la société met en commun pour le conserver, l'agrandir et le propager, elle l'ait reçu de personnes réelles et vivantes, faisant

d'elle autre chose qu'une abstraction. Or, je soutiens que nulle part ces deux ordres de conditions ne se tiennent d'aussi près que dans l'existence des grands hommes. Il n'y a rien de si individuel que le grand homme; mais il n'y a rien non plus qui soit si national d'abord et ensuite plus humain, plus universel en un mot; sans cela, comment se soutiendrait sa réputation et d'où partirait son influence?

Mais qu'étudierons-nous dans le grand homme? Il faut se borner. Chercher en quoi il ressemble au reste des mortels, c'est à quoi s'amusent bon nombre d'esprits ingénieux : on trouve intéressant de rechercher comment les plus célèbres personnages mangent, boivent, aiment, se promènent, sont malades et se guérissent, puis meurent. On pouvait supposer qu'ils cédaient à toutes ces lois de la nature comme les plus obscurs membres de l'humanité, et on n'avait guère de chances de se tromper. Il a été quelquefois tiré de ces ressemblances une conclusion qui avait la prétention d'être piquante et qui n'était qu'enfantine, tant elle était évidente. « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. » Assurément! Ce n'est pas avec son valet de chambre que l'homme de génie médite, prépare ou exécute ce qu'il fait de grand. Il n'y a jamais rien de grand dans la façon dont un homme, quel qu'il soit, s'éveille, s'habille, dîne et se couche. C'est avec son chef d'état-major et non avec son domestique

qu'un homme de guerre fait son plan de campagne; c'est avec ses collègues de l'Institut ou avec les meilleurs de ses élèves qu'un savant discute ses hypothèses; ce n'est pas avec le brave homme qui balaye son laboratoire.

Mais, en cherchant bien, on a tiré de ces comparaisons une conclusion toute différente. On a cru voir que le grand homme ne faisait absolument rien comme les autres et qu'en tout il apportait une étrangeté d'allures, une recherche de l'exception qui, même pour les habitudes les plus vulgaires de l'existence, achevaient de le mettre en dehors du reste des hommes. Il y a peut-être ici quelques faits spéciaux à éclaircir, quelques difficultés de détail à résoudre; mais avant d'en venir là, il est bon de faire justice, non pas de la méthode, mais de l'absence complète de méthode avec laquelle ont été préparées quelques élucubrations de cette nature.

Prenez un groupe d'hommes quelconques : prenez des professeurs, prenez des ecclésiastiques, des artisans, des militaires; vous trouverez dans chaque profession ce que vous trouvez dans l'ensemble de l'humanité, vue pêle-mêle, à savoir, la plus grande diversité de vertus, de faiblesses, de misères, et la plus grande diversité de destinées. Je ne nie pas que certains métiers exigent des qualités spéciales et, après les avoir exigées, les développent. Ainsi l'état militaire n'appelle à lui que des gens qui se sentent quelque courage; puis, ce courage, il l'exerce et le

fortifie. Mais pour tout ce qui ne touche point aux nécessités professionnelles, que de variétés, que d'oppositions! Pourquoi les goûts, les appétits, la tendance à contracter une maladie ou à s'en garantir, se ressembleraient-ils chez les uns et chez les autres? En réalité, on ne voit guère de groupe social qui, pour tout ce qui touche à ces caractères généraux et (dans un sens) indifférents, n'offre la gamme complète des états humains. Il était donc à présumer que les grands artistes, les grands savants étaient, en leur qualité d'hommes, soumis à la même loi. Mais, en partant de cette idée *a priori* qu'ils n'avaient leurs semblables en rien, on a cherché parmi eux les extrêmes : on les a trouvés, on les a mis en relief; puis on a négligé systématiquement tous les états intermédiaires et moyens. Voilà ce qu'on a appelé la démonstration du caractère anormal, excentrique, maladif, « dégénéré », ou « progénéré » des grands hommes.

Personne n'a plus cultivé ce système facile et puéril que M. Lombroso. Dans son livre sur *l'Homme de génie* [1], il passe en revue toutes les personnes célèbres qui, à sa connaissance, ont eu une petite taille, comme Horace, Alexandre, Aristote; puis il énumère ceux qui ont été doués d'une grande taille comme Pierre le Grand, Mirabeau, Bismarck, etc. Il oublie de chercher ceux qui n'ont été ni petits ni

1. Édition française, in-8, Paris, Alcan, 1889.

grands et qui ont eu tout simplement la taille commune : il en eût trouvé à foison. D'après bon nombre d'exemples, il nous dit que « le volume des crânes des hommes de génie s'élève au-dessus de la moyenne pour la capacité cérébrale ». Quelques lignes plus bas, il ajoute : « Mais on trouve de nombreuses exceptions qui la font quelquefois descendre au-dessous de la moyenne vulgaire » ; quelques-uns même ont été, assure-t-il, « submicrocéphales ». Il croit en conclure que « comme le génie est souvent expié par l'infériorité de certaines fonctions psychiques, il est aussi accompagné d'anomalies dans cet organe même qui est la source de sa gloire ». Que n'a-t-il continué ses autopsies rétrospectives ! Il n'aurait point manqué de trouver des crânes célèbres qui n'étaient ni submicrocéphales ni macrocéphales, mais qui étaient des crânes ordinaires, suffisamment développés, bien conformés, reproduisant enfin le type normal de notre espèce. Il a découvert des personnages illustres qui ont été très précoces ; il en a vu aussi qui ont été assez tardifs et qui n'avaient appris certaines choses qu'avec difficulté. Il nous en cite qui aimaient beaucoup, beaucoup trop, les femmes, et d'autres qui les dédaignaient. Il en connaît qui avaient des passions très ardentes, d'autres dont les passions s'étaient presque éteintes, parce qu'elles avaient cédé peu à peu la place à l'amour de la gloire et à la curiosité scientifique. Il a étiqueté ceux qui étaient toujours malades et sont

morts jeunes, et il leur en oppose d'autres dont la santé robuste a été prouvée par une longévité exceptionnelle. Faut-il perdre son temps à faire la liste (qu'il a soigneusement omise) de ceux qui ont manifesté leur génie à peu près à l'âge où tant d'autres ont manifesté leur talent, de ceux qui ont eu les passions humaines et qui n'ont eu que celles-là, de ceux qui se sont tout simplement mariés et ont vécu en pères de famille, de ceux qui ne sont morts ni à trente ans ni à cent, mais à soixante-dix et qui, après avoir été malades comme le premier venu, se sont guéris de même? Il y en a, dit-il, qui bégayaient, d'autres qui étaient gauchers. Eh oui! beaucoup sans doute ont eu des fluxions de poitrine, et il est pleinement acquis à la science que quelques-uns d'entre eux sont devenus fous : chez tout le monde la tête peut devenir malade, comme le cœur ou les intestins. Quelle découverte! Certains ont eu l'amour de l'indépendance et des voyages : M. Lombroso les classe sous la rubrique de « vagabonds ». Il aurait dû nous parler de Kant, qui n'est jamais sorti des murs de Kœnigsberg; et il aurait vu là une autre « anomalie ». Il se fût dispensé de dépouiller de nouveaux dossiers pour y relever les cas de ceux qui sont sortis de chez eux avec plaisir et qui y sont rentrés de même. Il aurait pu citer des hommes de génie qui ont été très riches comme Platon (dit-on) et assurément comme Newton, comme Rubens, comme Voltaire, comme Victor Hugo; puis, en face

d'eux, ceux qui sont morts pauvres, comme Corneille, comme Lamartine et comme beaucoup d'autres. Il aurait encore vu là une justification de sa théorie, surtout s'il eût persisté à ne pas voir les grands hommes qui n'ont été ni riches ni pauvres et qui ont vécu comme ils ont pu, à la façon d'un grand nombre de fonctionnaires, de travailleurs et de bourgeois. Appeler cela de la méthode expérimentale, et traiter de métaphysiciens attardés ceux qui se refusent à admirer de pareils procédés, ce n'est pas prendre son public aussi au sérieux qu'il le faudrait.

Mais dans l'homme proprement dit, si variable et si divers, qu'enveloppe tout grand homme, il y a encore autre chose : il y a le savant, l'artiste, le peintre, le musicien, il y a l'homme politique et l'homme de guerre. Pour être un grand homme, il faut d'abord être un homme; pour être un grand musicien, il faut être d'abord un musicien. Au point de vue où je me place, il ne me semble pas qu'il y ait intérêt à recommencer, à propos des hommes de génie, des études de psychologie générale qu'on peut tenir ici pour acquises, de discuter, par exemple, sur la nature et le rôle de la mémoire et sur les différentes espèces d'imagination. Revenir à ces questions de temps à autre et toutes les fois que la connaissance des procédés d'une intelligence extraordinaire paraît les éclairer d'un jour nouveau, cela suffit. Doit-on maintenant, pour expliquer les grands hommes, expliquer la vocation et les apti-

tudes des hommes d'imagination, de science et d'action dans tous les genres? Ceci est plus délicat.

Il est hors de doute que la connaissance de l'homme voué aux travaux de l'esprit peut préparer à l'étude de beaucoup de grands écrivains, comme l'étude de la logique ordinaire et des procédés d'invention qu'elle décrit, prépare à l'étude des grands savants. Il est encore certain qu'une psychologie spéciale de l'artiste servirait à nous expliquer plus d'une apparente singularité dont on a voulu faire soit le privilège, soit la rançon du génie.

J'ai écrit ces mots : « Les hommes voués aux travaux de l'esprit ». On les retrouve dans le titre d'un ouvrage célèbre, en son temps, du médecin Réveillé-Parise. Réveillé-Parise a étudié les maladies qu'il croit propres à cette classe d'hommes : il en a cherché les origines dans leur existence sédentaire, dans leur habitude de beaucoup vivre en dedans, de faire travailler leur cerveau, de donner une grande importance à chacune de leurs impressions personnelles, puis dans les occasions qu'ils se créent à eux-mêmes tous les jours d'entrer en conflit d'amour-propre ou d'ambition avec des rivaux.... On pourrait trouver encore bien d'autres causes du mécontentement et de la tristesse qui ont compromis si souvent la paix ou la dignité de leur vie. Ils ont quelques raisons de se croire supérieurs à la masse des hommes : c'est des autres hommes néanmoins qu'ils attendent la réputation, le succès, les honneurs et trop

souvent leurs moyens d'existence, soit qu'ils les demandent à un souverain ou à une aristocratie protectrice, soit qu'ils doivent les tenir de ce public immense, si souvent agité en des sens contradictoires par l'imprévu des événements, par la contagion instantanément répandue d'une mode nouvelle, etc. Il y a là, pour l'équilibre de leur esprit dans la vie pratique, une menace perpétuelle. On comprend donc très bien ces chiffres que M. Lombroso a extraits des statistiques de son pays :

« En Italie, dit-il [1], les portefaix ne fournissent que 36 suicides sur un million; les commerçants en présentent 272, le corps enseignant 355,3 et les hommes de lettres 619. » M. Lombroso n'a pas la prétention d'avoir expérimenté ou recueilli des documents sur un million d'hommes de génie; mais tenons compte du langage de la statistique, et admettons, si l'on veut, que les grands hommes fournissent, eux aussi, plus de suicides que les portefaix, que les négociants ou même que les membres du corps enseignant d'Italie. Est-ce au génie qui les tourmente qu'ils doivent ce dégoût de la vie? Le tiennent-ils de ce qu'ils ont de semblable ou de ce qu'ils ont de supérieur à la majorité des hommes de lettres? N'y a-t-il pas là une preuve qu'ils n'ont pas réussi à s'élever au-dessus des passions qu'ils partageaient avec leurs confrères moins bien servis

1. Ouvrage cité, p. 56.

par les circonstances ou moins vaillants? Si beaucoup d'hommes de lettres se tuent, n'est-ce point précisément parce qu'ils n'ont pas pu arriver au génie? Il semble bien que ce soit là le cas des suicides toujours cités de Chatterton, de Nourrit, de Léopold Robert, de Saint-Simon, de Gérard de Nerval. Je n'ai pas besoin de dire que ces personnages, si distingués qu'ils aient été, ne compteront jamais parmi les grands hommes [1]. On cite de vrais grands hommes qui ont été « tentés » de se suicider. Eh bien, soit! ils ont été tentés de le faire, mais ils ne l'ont pas fait. Si l'intensité de leur mélancolie, si la délicatesse de leur vanité, si le grand nombre de leurs déceptions, les ont conduits au bord de l'abîme, n'est-ce point la conscience de ce qu'ils avaient encore à faire de grand qui les retint et qui les sauva?

Voilà pour les parties faibles; mais les hommes voués aux travaux de l'esprit ont aussi des qualités et des ressources qui ne peuvent pas ne pas se retrouver, plus fortes et plus abondantes encore, chez les plus éminents d'entre eux. Je ne doute pas du tout qu'il y ait à faire une psychologie du peintre, une psychologie du musicien, une psychologie du

1. Je ne pense pas non plus qu'on veuille compter comme tels Hégésippe, Stilpon, Blount, Fischer, Welthum, Kuh, Tannahil, Kleist, Maylath, que M. Lombroso énumère, avec son sérieux habituel, parmi les hommes de génie pris à témoin de la véracité de ses théories. Quant au suicide d'Aristote, c'est une légende qui ne repose sur rien. Le suicide de J.-J. Rousseau n'a jamais pu être prouvé : le plus probable de beaucoup est qu'il est mort d'une attaque d'apoplexie.

soldat. Qu'est-ce qui fait la vocation des uns et des autres? Qu'est-ce qui la rend non seulement irrésistible, mais féconde? Beaucoup d'intelligence, beaucoup de force de caractère, beaucoup d'imagination, rien de tout cela ne suffit. On doit admettre que ces dons, même réunis, exigent encore un certain tempérament, une certaine organisation (pour prendre des mots bien vagues et qui servent à exprimer ce que l'on trouve d'indéfinissable).

Pour être géomètre, il faut savoir construire mentalement dans l'espace et garder devant soi des figures nettes, aux combinaisons et aux développements desquelles on s'intéresse autant que le peintre s'intéresse à la physionomie d'une personne vivante. Pour être musicien, il faut se faire entendre à soi-même l'air intérieur que l'on chante; mais cela sans doute ne suffit encore pas; il faut que toutes les nuances de la pensée et du sentiment qu'on éprouve ou qu'on imagine, on se les rende immédiatement par des tonalités particulières ou par des rythmes appropriés [1]. Pour être peintre, il

1. Traçant le programme de sa *Symphonie fantastique* (en 1832), Berlioz écrivait : « L'auteur suppose qu'un jeune musicien, affecté de cette maladie morale qu'on appelle le vague des passions, voit pour la première fois une femme qui réunit tous les charmes de l'être idéal que rêvait son imagination, et en devient éperdument épris. Par une singulière bizarrerie, *l'image chérie ne se présente jamais à l'esprit de l'artiste, que liée à une pensée musicale dans laquelle il trouve un certain caractère passionné, mais noble et timide, comme celui qu'il prête à l'objet aimé.* »

faut un accord étroit de l'œil et de la main. Il faut que cet œil, conducteur de la main, soit capable de voir dans leur ensemble et dans leurs mouvements, dans la variété de leur coloris, les scènes qu'il a besoin de se représenter. On sera plutôt dessinateur si l'œil, même fermé, veut avant tout la netteté, la fermeté, la vie des contours : on sera plutôt coloriste si, s'appliquant à rendre une couleur, on cherche avec impatience et avec amour les combinaisons qui la complètent et, dans le milieu où on l'a placée, lui donnent toute sa valeur, tout son charme, bref, la plénitude de son expression[1].

Tous les juges compétents l'ont remarqué : on peut être un grand écrivain militaire, un profond critique en stratégie, et ne posséder aucun des dons qui font le soldat. Des hommes comme Carlyle et comme Thiers ont admirablement compris et fait comprendre des batailles qu'ils n'avaient point vues : ils avaient le don de reconstruction idéale qui fait l'historien, c'est-à-dire la persévérance dans la recherche des détails et des détails qui, se rejoi-

1. Charles Blanc raconte (*Gramm. des arts du Dessin*, p. 600) que Delacroix, cherchant de beaux « violets » et ne les trouvant pas, fit demander une voiture pour aller au Louvre étudier les violets de Rubens. Descendu dans la rue, il trouve en face de lui un fiacre peint en jaune; et il s'aperçoit tout à coup que cette dernière couleur produit du violet dans les ombres. Aussitôt il congédie la voiture et remonte dans son atelier : il avait trouvé, sans le secours de la chimie, le moyen naturel de faire valoir la couleur qui le tourmentait. Quel autre homme qu'un artiste, épris de la couleur, eût pu faire une pareille observation?

gnant les uns les autres, forment un tout suivi. Aucun des deux certes n'eût raisonnablement prétendu à mener dix mille hommes au feu. Jomini, le plus éminent théoricien de la tactique, n'exerça jamais de commandement. C'est que, sur le champ de bataille, il ne s'agit plus de reconstruire et d'expliquer ce qui s'est fait[1]. Il importe sans doute de voir de loin les mouvements qui s'exécutent sur le territoire de l'ennemi, de les deviner sur un indice, d'en suivre en imagination et d'avance tout le déploiement probable; mais il importe plus encore de voir tous les mouvements à leur opposer et de faire en sorte que ces derniers s'exécutent dans le moment voulu, avec le concours préparé de toutes les forces nécessaires.

Mais ces qualités spéciales sont-elles réservées exclusivement au grand musicien, au grand peintre, au grand historien, au grand capitaine? Elles atteignent évidemment chez eux un degré supérieur. Il faut bien cependant qu'elles se retrouvent aussi chez les hommes qui, dans chacun de ces genres, ont eu du tempérament, une nature, comme on dit aujourd'hui, ou plus simplement du talent. Il y a des hommes de second ordre chez qui vraisemblablement les forces de l'application et de la volonté

1. Ceci permet de comprendre comment il est plus facile à un homme de guerre d'être ensuite l'historien de ses propres campagnes (témoin César) que de conduire soi-même une campagne après avoir raconté celles des autres.

ont suppléé à l'entraînement d'une vocation native. Jetés par hasard dans une carrière qui ne leur convenait pas ou qui ne leur convenait pas plus qu'une autre, ils s'en sont tirés à leur honneur : ils ont observé, réfléchi, comparé, ils ont profité de leurs insuccès mêmes et des critiques que ces échecs leur ont valus. Mais on en trouve aussi chez qui s'est produit le phénomène inverse. Ceux-ci se sont senti des aptitudes qui ne laissaient aucun motif de douter de leur vocation; aussi ont-ils réussi de bonne heure dans l'art qui les attirait. Ils ont étonné tout le monde par la facilité avec laquelle ils ont prodigué les marques irrécusables de leur talent; mais ils en sont restés là. Chaque année, les concours des grandes écoles et les expositions mettent en lumière des jeunes gens nés musiciens ou nés peintres et qui semblent devoir s'imposer au public par la promptitude et le retentissement de leurs premiers succès. Mais d'autres viennent les années suivantes, dont les succès ne sont ni moins caractérisés ni moins précoces. Finalement, la réputation des uns et celle des autres pâlit également et peu à peu s'efface : ils ne comptent plus que pour les amateurs très au courant de l'histoire de leur art; le grand public, celui de qui vient la gloire, ne les connaît plus.

Ainsi, autre chose est d'être un homme doué d'aptitudes toutes particulières, autre chose est d'avoir du génie. Le problème ne consiste donc pas,

pour nous, à savoir comment Léonard de Vinci et Raphaël sont devenus peintres, comment Mozart et Beethoven n'ont pu faire autrement que d'être musiciens, et comment Bonaparte était né pour l'art de la guerre. Le problème est de savoir comment chacun d'eux a dépassé tous ses rivaux, au point d'être qualifié, non pas seulement de peintre ou de musicien, mais de grand peintre, de grand musicien et de grand homme.

L'histoire met-elle à notre disposition un nombre suffisant de sujets clairement désignés pour servir de base à une telle étude? — Il est très difficile, dira-t-on, de savoir qui est un grand homme. « Qui est-ce qui a du génie? Si Dante a du génie, le Tasse en a-t-il? Si Molière a du génie, Beaumarchais en a-t-il? Si Titien a du génie, Véronèse en a-t-il? etc., etc. » Et on ajoute : « Le plus intrépide énumérateur n'en finirait pas de poser ces points d'interrogation [1] ». La difficulté qu'on signale est réelle : elle ne dépasse aucune de celles que l'esprit humain trouve devant lui dans toute recherche. Remarquons d'abord que l'on peut retourner ce système d'interrogations et se ménager des réponses affirmatives, comme on s'est ménagé à plaisir des réponses négatives ou des motifs de doute suspensif. — Si Platon a du génie, Aristote en a aussi; si Descartes a du génie, Leibniz en a; si Newton a du génie, Pascal

1. F. Brunetière, article cité.

en a; si Molière a du génie, Voltaire en a; si Raphaël a du génie, Rembrandt en a; si Henri IV a du génie, Napoléon en a, etc., etc. Personne ne prétend que cette série de grands noms puisse être allongée indéfiniment; mais ceux sur lesquels il y a lieu de discuter et de douter sont très loin d'être inutiles à notre étude. Ici, comme en mainte autre circonstance, il est possible de tirer de la difficulté même à laquelle on est obligé de réfléchir un sujet de comparaisons et des éclaircissements précieux.

Chaque chose, c'est un grand homme qui[1] l'a dit, doit être étudiée surtout dans les exemplaires les plus achevés qu'on en possède. Mais cette étude faite, est-ce qu'il n'est pas intéressant de suivre la série des autres exemplaires qui, avec plus ou moins de succès, tendent à se rapprocher de la perfection si rarement atteinte? Est-il oiseux de se demander pourquoi nul n'hésite à proclamer Napoléon un grand homme de guerre, et pourquoi les Anglais eux-mêmes[2] refusent de donner ce titre à Wellington, qui l'a cependant battu? A quoi d'ailleurs nous aurait servi la critique, si elle ne nous avait pas appris pourquoi il n'est pas possible de mettre Ben Jonson sur le même rang que Shakespeare, Beaumarchais sur le même rang que Molière, Rossini ou Berlioz sur le même rang que Mozart et que Beethoven?

1. Cicéron.
2. Le général lord Wolseley, dans une étude sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

II

Dans les réflexions préliminaires qu'on vient de lire, nous avons employé tour à tour les expressions : grand homme et homme de génie. C'est ici le moment, non pas encore de les définir l'un et l'autre (on a très bien dit : « Les définitions sont au bout de la science et non à son origine »), mais de les indiquer, de les montrer dans l'ensemble des traits qui les signalent à l'admiration et à la curiosité.

Un grand homme et un homme de génie, est-ce la même chose? Je le crois, quant à moi, et il me semble que tout le monde, ou à peu près, le croit également. Vouloir distinguer le grand peintre, le grand poète, le grand musicien (hommes de génie, sans aucun doute) du grand homme, me paraîtrait bien subtil[1]. Ce serait le cas de se demander : Où trouver le grand homme? où trouver celui qui, sans

1. Je m'arrête à cette objection parce qu'elle m'a été faite par un homme de beaucoup d'esprit (mort depuis peu) et qui était fort au courant de tous les problèmes de la psychologie comparée, le P. J. de Bonniot. Il est vrai que le P. de Bonniot voulait se réserver de soutenir que ni Montesquieu, ni Rousseau, ni Voltaire n'avaient le vrai génie, que Raphaël n'est pas un grand homme, etc. « Dieu seul est grand, mes frères »; j'entends cela; mais nous ne comparons pas ici l'homme à Dieu et à ses élus; nous comparons les hommes entre eux.

s'astreindre à cultiver un art particulier, a su montrer en lui la perfection des qualités « qui constituent l'homme proprement dit »? S'il y a une chose évidente, c'est que le don de créer dans un art exclut généralement le don de créer dans un autre. Avoir à la fois le génie de la peinture et celui de la musique, ou le génie de la philosophie et celui de la politique, c'est ce qu'on n'a guère vu jusqu'à présent; car les ressources de l'humanité, même dans ses héritiers les plus illustres, ont leurs limites. Si donc le grand homme était exclusivement celui qui a su être « homme » par le développement égal et harmonieux de toutes ses facultés, il ne faudrait pas seulement dire que « grand homme » et « homme de génie » sont loin d'être synonymes; il faudrait dire que l'un exclut l'autre et que même rien n'empêche autant d'être un grand homme que d'avoir du génie, ce qui véritablement ne vaudrait pas la peine d'être réfuté.

Le grand homme, voilà la réalité complexe qui s'impose d'abord à nous. L'histoire a gardé son nom; sa patrie lui a élevé des monuments; peu à peu les nations l'ont adopté, après l'avoir haï et combattu; elles s'en sont emparées, elles l'ont imité, elles l'ont traduit, elles se sont disputé la possession de ses œuvres; elles se sont efforcées de lui donner chez elles des continuateurs et des rivaux. Pourquoi s'accorde-t-on à le qualifier de grand? Apparemment parce qu'il nous dépasse les uns et les autres; mais

en quoi? Dans ce que nous trouvons de plus précieux parmi les choses qui nous tiennent au cœur et qui donnent pour nous du prix à la vie! Nous jugeons donc également grand le philosophe qui a inventé un système contenant ou expliquant une somme de vérités considérables et nouvelles; nous jugeons grand l'homme qui a fondé ou restauré l'unité de sa patrie, celui qui a conquis pour elle soit la suprématie, soit la liberté; nous jugeons grand l'artiste ou l'écrivain dont l'œuvre tient en réserve de quoi captiver après lui des séries de générations. Un grand homme est donc celui qui a révélé à l'humanité plus de vérité ou plus de beauté, plus de puissance active que n'en peuvent produire, non seulement la moyenne de l'humanité, mais ce qu'on appelle communément l'esprit, la distinction, le talent ou la vertu.

Le caractère le plus saillant de ces êtres extraordinaires, c'est le don de créer, et ce don n'est autre que le génie. Or, qu'est-ce que créer, dans le sens tout relatif qu'il est permis ici de donner à ce mot? C'est produire quelque chose que les efforts réunis des autres hommes n'avaient pu jusque-là trouver, c'est mettre à la disposition de l'humanité soit des moyens d'expression, soit des moyens de calcul et d'invention, soit des moyens d'action nouveaux, qui ajoutent quelque chose à l'intelligence, à la puissance communes.

Pourquoi est-il si rare, dans l'histoire de l'huma-

nité, de voir un disciple [1] égaler son maître en quelque genre que ce soit? Parce que le maître a été l'inventeur; on dit encore avec plus d'énergie, le créateur. Cela suffit pour que nous le placions au-dessus des autres. Pourquoi, dans la philosophie et dans les sciences, met-on si haut l'homme qui a inventé une méthode, un langage, un nouveau mode de calcul [2]? Parce qu'il a donné là une œuvre dont le propre est d'en faire naître d'autres indéfiniment. Il a donc produit une chose qui a vie, qui s'accroît, qui subsiste en se renouvelant, qui est féconde : autrement dit, il a créé. Je ne prétends pas donner là une définition complète et irréprochable du génie, mais je crois en signaler la faculté caractéristique et dominante. Niera-t-on qu'un tel génie soit nécessaire pour mériter indubitablement le nom de grand homme? et niera-t-on qu'il suffise d'avoir donné des preuves de ce don créateur pour être digne d'être appelé grand?

Le grand homme cependant n'est pas grand en toute chose ni en tout temps [3]; son génie n'apparaît pas dans tout ce qu'il fait ni dans tout ce qu'il dit. Suivant l'expression de Pascal, s'il a la tête plus haute que nous, « il a les pieds aussi bas que les

1. A moins que ce disciple ne se soit séparé et émancipé de celui dont il avait d'abord suivi docilement les leçons.

2. Comme l'application de l'algèbre à la géométrie, comme le calcul infinitésimal, etc.

3. De même que, dit saint Jean Chrysostome, tout n'est pas saint dans la vie des saints.

plus petits d'entre nous, que les enfants, que les bêtes ». Quelques-unes seulement de ses conceptions portent donc la marque du génie. Mais alors le contraste entre la vie ordinaire et ces moments exceptionnels est si grand, la solution de continuité paraît au commun des hommes si profonde et si difficile à combler, qu'à presque toutes les époques on a vu là les manifestations d'une force mystérieuse, surnaturelle, en tout cas spéciale, se refusant à l'analyse, à la fois étrangère et supérieure aux règles de la logique. Quelques-uns la nomment intuition, le plus grand nombre inspiration. On a enveloppé ces mots dans la même obscurité auguste et sacrée dont on entoure volontairement les mots créer, création, œuvre créatrice. L'admiration irréfléchie du vulgaire a été élevée par quelques-uns à la hauteur d'une théorie; après la voix de Dieu ou des dieux, nous avons eu celle de l'Inconscient, qui ne paraît certainement pas beaucoup plus claire. Quoi qu'il en soit, il y a là un fait qui ne peut, inexplicable ou non, être nié. Le mot d'inspiration a été appliqué et l'est encore trop souvent à toutes sortes d'idées, d'œuvres, de découvertes; il tient une trop grande place dans la langue même de la critique savante, pour qu'une étude sur les grands hommes le puisse négliger.

Acceptons donc que l'inspiration est la marque ordinaire des conceptions du génie, comme le génie est l'apanage des grands hommes. Ce sont là trois

termes inséparables pour nous. Mais l'ordre dans lequel il convient de les étudier n'est pas indifférent; il semble même que la priorité accordée à l'étude de l'un de ces faits implique en faveur d'une théorie spéciale une sorte de préférence.

L'esprit souffle où il veut : l'inconscient ne livre pas ses secrets. L'inspiration tombe sur un privilégié; une grande idée possède l'élu, le tourmente, le pousse.... Que l'occasion soit favorable, il crée, et son inspiration, manifestée aux autres hommes par une œuvre guerrière, ou artistique, ou religieuse, devient génie. C'est assez que ce génie soit connu, que ses créations, mises à l'épreuve, aient résisté un temps plus ou moins long, soit à des attaques matérielles, soit aux efforts de la critique; celui en qui il est apparu prend place parmi les grands hommes. Une idée venue du dehors et d'en haut, *divinitus*, une révélation, une inspiration, d'autres diront un éclair et une commotion cérébrale, voilà ce qui lui a donné la vertu créatrice, l'a élevé au-dessus des autres hommes, l'a fait paraître et l'a fait en réalité plus grand qu'eux. C'est donc l'inspiration qu'il faut étudier tout d'abord pour avoir le secret de ces existences supérieures : — voilà une première méthode.

En voici une autre. Les générations qui se succèdent sur la terre mettent au monde des êtres inégaux, dont les uns, par la seule vertu de leur organisation native, sont plus vigoureux, plus actifs,

plus intelligents, plus capables d'enchaîner leurs idées ou de conduire les autres hommes, tandis que le reste paraît fait pour vivre dans la médiocrité et dans l'obéissance. Comme les vagues de la mer montent et descendent, se réunissent en masse et se divisent, comme les capitaux dans la société se dispersent et s'accumulent, ainsi, par des unions dont le choix bon ou mauvais n'est pas toujours le fait du hasard, les aptitudes que donne l'organisation s'affaiblissent, se réduisent, s'annulent; ou bien, s'ajoutant les unes aux autres, elles se développent et se multiplient; puis, arrivées, par des combinaisons heureuses, à un certain degré d'énergie et de force d'expansion, elles produisent au dehors des effets préparés longuement dans l'obscurité et dans le silence, mais qui éclatent tout à coup aux yeux des autres hommes, les éblouissent ou les captivent : le grand homme est né! Cet homme agit; c'est dire que, dans un ordre ou dans un autre, selon la nature spéciale de ses goûts et selon le milieu qui lui est fait, il crée. Lorsque dans une circonstance plus importante, devant une difficulté scientifique, politique ou autre, son génie voit plus promptement et plus nettement que l'intelligence commune, et conforme son action à ses idées, c'est alors qu'on le juge inspiré. L'inspiration n'est ainsi que l'un des effets les plus saillants du génie; mais le génie lui-même n'est que le résultat de cette lente accumulation, d'où le grand homme un jour

est sorti avec toutes ses facultés et toutes ses aptitudes. C'est donc par l'étude des actions héréditaires et des sélections qui les dirigent qu'il convient de débuter. Telle est cette seconde méthode.

Chacune de ces deux méthodes impliquant une tendance apparente à préférer telle ou telle explication du génie, le choix peut sembler délicat. Je ne veux rien préjuger quant à moi; mais il me semble que placer l'inspiration individuelle et fortuite à la base de ces grands développements historiques, c'est chercher à expliquer l'obscur par ce qui est plus obscur encore. Puis, n'y a-t-il pas des faits positifs qui semblent appeler de préférence la méthode opposée? On voit souvent des hommes de génie inspirés en présence d'une œuvre à achever, d'une dernière difficulté à vaincre. De cette inspiration partielle à la formation antérieure de leur génie, de leur génie à la place qu'ils ont occupée dans le développement déjà commencé de leur siècle et de leur patrie, on remonte aisément et de manière à former un tout à peu près continu. Voit-on aussi souvent des inspirations fécondes éclater tout à coup dans des natures que rien n'a préparées? Le grand homme se manifeste-t-il au hasard? et son apparition n'est-elle elle-même qu'un « inspiration » à jamais inexplicable de la nature inconsciente? Une pareille hypothèse, précisément parce qu'elle est d'une vérification plus difficile, ne peut servir que bien malaisément de point de départ. Nous adopte-

rons donc la deuxième méthode, avec le moins de prévention et le plus de liberté d'esprit qu'il nous sera possible : elle cherche ses explications dans des faits moins difficiles à étudier; elle est mieux d'accord que la première avec l'esprit de la méthode expérimentale, elle nous permettra de mieux constater ce que cette dernière peut nous apprendre ou s'obstine à nous tenir caché sur la question qui nous occupe.

CHAPITRE II

LA PRÉPARATION PAR LA RACE

Une phrase de Gœthe sur les résultats de la longévité dans les familles et dans les nations. — Toute race est-elle apte à donner naissance à un grand homme? — Une théorie sur la poésie spontanée et sur l'art universel; faits qu'elle oublie. — Les sauvages, les barbares, les grands empires, les sociétés libres et vivaces. — Un témoignage sur la Chine. — Les décadences apparentes et partielles. — Les milieux et les époques les plus favorables à l'apparition du grand homme.

« Quand les familles se maintiennent longtemps, dit Gœthe, on peut remarquer que la nature finit par produire un individu qui renferme en lui les qualités de tous ses ancêtres et qui montre unies et complétées toutes les dispositions jusqu'alors isolées et en germe. Il en est de même des peuples dont toutes les qualités s'expriment en une fois, si le bonheur le veut, dans un individu. C'est ainsi qu'on vit paraître en Louis XIV un roi français par excellence, et dans Voltaire l'écrivain le plus français qu'on pût imaginer [1]. »

1. *Gœthe*, Œuvres, traduction Porchat, t. X, p. 387.

Cette phrase contient en germe la plus grande partie, nous ne dirons pas des théories, mais des idées, des vues, des assertions qui se sont produites chez nous sur ce sujet. Ne semble-t-elle pas d'ailleurs comme un fragment détaché de la grande théorie de l'évolution, qui fait du temps le facteur par excellence des changements et des progrès organiques? Le point de départ qu'elle nous offre est donc excellent. Mais il faut dans cet ensemble un peu touffu distinguer plus d'une idée.

Le grand homme a, comme tout mortel, un double milieu : sa famille et l'ensemble des hommes, race, peuple, tribu, dont sa famille fait elle-même partie.

Or, toute race est-elle apte à donner naissance à un grand homme? C'est là une première difficulté. Sans doute il n'est pas d'agglomération d'hommes, disons mieux, d'êtres vivants, plantes ou animaux, qui ne puisse, à un moment donné, se voir naître un représentant mieux doué que tous les autres; à ce titre, et en un sens tout relatif, ce représentant, qui est plus grand que ses congénères, sera dit grand purement et simplement par ceux qui le compareront à son entourage. On dira peut-être plus. Que faut-il, demandera-t-on, pour qu'un homme soit dit grand? Tout simplement qu'il s'élève plus hant que ceux avec lesquels il vit. Or, celui qui un jour a pu tailler un silex ou a jeté les fondements d'une numération quelconque, n'a peut-être pas moins ajouté aux moyens d'action, aux facultés même de ses con-

temporains, que celui qui plus tard a porté jusqu'au calcul infinitésimal les connaissances mathématiques dont il avait reçu le dépôt. Mais quelle autre mesure avons-nous, pour apprécier la grandeur des hommes, que cette mesure tout empirique qui nous les fait mettre, pour ainsi dire, à côté et au milieu de ceux avec lesquels ils ont vécu, dans la même nature, dans les mêmes traditions, avec les mêmes ressources sociales? Pour l'ascète qui ne vit qu'en Dieu, pour le prédicateur qui parle en croyant convaincu devant les autels, il n'y a point de grands hommes, sauf les saints, qui ne sont tels que par un secours extraordinaire de la grâce; bref, Dieu seul est grand. Ne considérez donc pas, poursuivra-t-on, comme le paradoxe d'un sceptique cette idée que la grandeur des hommes supérieurs est une chose toute relative. Il en résulte sans doute que les moyens d'apprécier exactement la valeur de tel ou tel personnage historique sont souvent insuffisants, parce qu'ils sont variables et flottants. Nous ne voyons la véritable grandeur, ni de ceux qui sont trop près de nous, ni de ceux qui en sont trop éloignés. Les anciens admiraient plus d'un héros dont la vraie mesure échappe à notre coup d'œil et même à nos calculs. Mais qu'y faire? Nous cessons déjà de comprendre et de goûter des formes musicales qui transportaient d'enthousiasme, non pas nos lointains aïeux, mais nos grands-pères. Il viendra peut-être un temps où Napoléon ne paraîtra pas un capitaine plus étonnant

que ne paraîtrait aujourd'hui tel ou tel chef des Peaux-Rouges ou bien telle reine des Amazones, si nous avions sur de tels personnages quelques données. Qui nous dit que Laplace et Newton, dans les lointaines perspectives où les contempleront les siècles futurs, ne seront pas vus aussi petits que nous croyons voir aujourd'hui les bergers de la Chaldée, premiers et humbles fondateurs de notre astronomie?

Quelle serait, en dernière analyse, la conclusion de ce raisonnement? Que le grand homme étant tout simplement celui qui dépasse sensiblement ses contemporains, il n'est point de nation, point d'époque, point de civilisation, qui ne soit apte à produire un grand homme. La nature ne créant dans aucune espèce deux individus semblables ni égaux, il est en effet de toute nécessité que, parmi ces représentants nombreux d'un même type, il y en ait de mieux construits, de plus vigoureux, de mieux réussis que tous les autres.

La grandeur est une chose toute relative, soit. Il n'est pas nécessaire de discuter ce point. Mais ce qui importe, c'est de ne pas trop restreindre nos termes de comparaison; or, c'est ce que fait gratuitement le raisonnement que nous venons d'exposer. Si l'on met sous nos yeux une fleur, nous ne la comparerons pas seulement aux autres sujets de la même espèce que nous pouvons avoir rencontrés; nous la comparerons à l'ensemble de ce que nous connaissons du règne végétal. Aussi pour nous

un beau chêne est-il incontestablement plus beau qu'un beau bouleau, et une rose bien venue est-elle supérieure au chardon le plus plantureux. Sans doute, prenez tous les pépins d'un même fruit, toutes les graines venues à maturité sur un même pied, vous obtiendrez, avec le choix, des sujets supérieurs; c'est ainsi que les jardiniers se procurent, avec les semis, des types remarquables, et *créent* des variétés nouvelles. Mais enfin cette sélection opère-t-elle au hasard sur toute espèce de plantes? Non assurément. Il en est qui n'en valent pas la peine. Mille comparaisons nous ont fait goûter, ici la résistance, le poli, la flexibilité du bois, la hauteur du tronc, l'étendue des branches, la largeur des feuilles, là le dessin, l'attitude, le coloris ou le parfum des fleurs; et ce que nous demandons à une plante, ce n'est pas seulement de réunir en elle au plus haut degré les qualités propres à son espèce, c'est aussi d'appartenir à une espèce réunissant déjà plusieurs de ces qualités dignes d'être recherchées, cultivées et perfectionnées.

De brillants esprits se plaisent à croire que la vie est « une poésie perpétuelle », qu'il y a chez tous les hommes comme un mouvement naturel et irrésistible vers l'art et vers le beau, que les imaginations aspirent toutes à voir l'idéal, comme les cœurs à l'aimer, les intelligences à le comprendre.... Puis ce mouvement, ils veulent le retrouver partout; ils le voient dans les agitations des océans populaires

comme dans les moindres exercices de la pensée et de l'activité individuelles. Pour eux, « le génie continue la vie », et, comme la vie est universelle, il en résulte que le génie l'est aussi. En lui seulement « surabonde » ce qui abonde dans le talent, mais ce qui ne manque, en définitive, nulle part et à personne [1], à quelque race, sans doute, qu'on appartienne....

Certes, il est intéressant de dégager, quand on le peut, cet effort naissant vers l'art, accompagnant un effort naissant vers la vérité et vers la justice. En bien des cas cette recherche est récompensée par la découverte d'un art un peu gauche, mais sincère, d'une poésie naïve et enfantine, mais touchante, d'une religion crédule, mais ennoblie par le besoin de l'adoration et de la prière. Il n'est peut-être point de peuplade si abrutie chez qui l'on ne puisse réveiller quelque étincelle précieuse. Mais, par malheur, l'imagination dévie dans les foules, comme elle dévie chez les individus. La maladie physique, la misère, la lutte inégale contre la nature marâtre, l'égoïsme, la crainte, la cruauté, l'ignorance, l'habitude, enfin, qui, lorsqu'elle est mal dirigée, mène avec elle tout un cortège d'absurdités, concourent trop souvent à égarer des suites de générations, des siècles, des continents entiers.

1. Je résume là l'esprit de la thèse de M. Séailles, *le Génie dans l'Art*.

On dit : « Le christianisme est une œuvre collective, comme les poèmes d'Homère et la religion hellénique[1] ». Voilà de beaux exemples, sans doute, de ce qu'on appelle l'art universel ou l'imagination créatrice des foules. Mais d'abord, que ne cite-t-on les cultes atroces de l'ancien Mexique et de l'ancien Pérou et les stupides horreurs du Dahomey? Là aussi on trouverait une imagination forte, si l'on veut, mais créatrice de chimères monstrueuses et inspiratrice d'une barbarie plus monstrueuse encore. Que ne parle-t-on aussi de ce milieu impénétrable de la Chine où des centaines de millions d'hommes conspirent, depuis des siècles, à emprisonner l'esprit national dans le respect de traditions peut-être fort pratiques, mais assurément dénuées de poésie? Puis, dans les exemples choisis qu'on nous donne, est-ce bien le peuple qui a tout fait ou qui a fait autant qu'on le dit? Ce n'est pas à nous de trancher le problème toujours pendant de la personnalité d'Homère et des origines de la religion hellénique. Mais pour le christianisme, il est authentique, je pense, que son fondateur, homme ou Dieu, a été crucifié par les siens. Non, la foule ne va pas plus d'elle-même et partout aux belles légendes, aux croyances sublimes, que l'imagination individuelle ne va spontanément et dans chacun à la beauté et à l'harmonie. Il y a des peuples qui déshonorent l'humanité, comme il y a des esprits

1. *Ibid.*

chez qui les images des choses se déforment et s'enlaidissent. Entre ceux-là et ceux chez qui l'on peut admirer des aspirations et des ébauches qui préludent à l'apparition d'une grande œuvre et d'un grand homme, il y a des degrés nombreux. Comment s'établissent-ils? Comment se franchissent-ils? Comment monte-t-on de l'un à l'autre?

Constatons d'abord le fait. Prenons les races d'hommes ou les diverses populations du globe telles que nous les trouvons, soit dans l'histoire, soit dans les explorations actuelles de la terre. Quelles en sont les origines? A quel moment les peuplades ont-elles assez de caractères, de persistance et de cohésion pour mériter le nom de race? peu nous importe. Ce qui est certain, c'est que les représentants achevés de chacune d'elles (à supposer qu'on puisse les relever et les décrire) formeraient entre eux une hiérarchie reproduisant exactement les degrés de perfection ou de grandeur qui distinguent les sociétés dont ils sortent. Ce n'est donc pas seulement avec ses concitoyens que nous comparons tel ou tel individu donné par l'histoire, c'est avec ce que les autres nations, peuplades ou cités, ont pu enfanter de meilleur. Cet individu peut être grand par rapport aux siens, sans l'être, je ne dis pas absolument, mais relativement à ce que nous connaissons du reste de l'humanité; et enfin nous commençons à en connaître beaucoup. Supposons, par exemple, un Zoulou, un Boër, un Yoloff résumant en lui tout

ce qu'il y a de courage, de vigueur, de dextérité ou de ruse chez les guerriers qu'il commande; on aura beau l'appeler le Napoléon du désert [1]; ce sera un grand Zoulou, un grand Boër, un grand Yoloff, et rien de plus. Pour être un vrai grand homme, il eût fallu qu'il s'élevât au-dessus de ses sujets à une hauteur où ne lui permettaient d'atteindre ni les lois les plus incontestées de l'hérédité, ni la continuité historique, ni l'action du milieu social. Nous discutons pour savoir si Vercingétorix fut plus qu'un grand Gaulois; nous ne nous posons même pas cette question sur le grand Romain de son époque. A nos yeux, Pierre Ier n'est si étonnant, que parce qu'il a hâté et, pour ainsi dire, devancé, mais à l'aide de son commerce avec l'Europe, l'époque où un grand Moscovite pouvait être un

1. Comme le missionnaire anglais Moffat (*Vingt-trois ans de séjour dans le sud de l'Afrique*) appelle un certain Mossilikatsi, qui usait de son très grand pouvoir avec courage et finesse, avec une remarquable connaissance des hommes... de l'Afrique, et surtout beaucoup de cruauté. Au commencement de ce siècle, dit encore M. de Quatrefages (*Hommes fossiles et hommes sauvages*, p. 249), il y eut dans l'archipel des Tougas deux conquérants qui ont successivement soumis à leur empire l'archipel entier. D'abord Finau Ier, surnommé le Napoléon Tougan, comme l'ont qualifié quelques voyageurs et qu'on pourrait aussi qualifier d'Alexandre, à en juger par les paroles qu'il adressait à Mariner : « Ah! disait-il, que mon royaume est étroit pour mes vastes projets! Pourquoi ne suis-je pas roi d'Angleterre? » Dirons-nous aussi que les paysans de la Camargue avaient décoré du nom de *Napoléon des chevaux* un petit cheval sauvage, qui échappait à toutes les poursuites par sa vitesse et, dit-on, par sa stratégie chevaline? (Voyez Brehm, *les Mammifères*.)

grand homme, comme l'étaient déjà sans contestation un grand Anglais, un grand Français, un grand Italien du même siècle. Lors donc que nous mesurons la grandeur d'un homme, nous jugeons tout à la fois cet homme et son milieu. Reconnaître que telle civilisation a pu donner naissance à un grand homme, c'est lui faire dans l'histoire de l'humanité une place d'honneur.

En effet, n'est-ce pas chez une population une marque de civilisation, ou, si l'on veut, de grandeur naissante, que de laisser à quelques-uns des siens la possibilité de s'élever au-dessus des autres? C'est là une partie importante de la question. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici tout ce que l'on sait sur les cités et les tribus primitives, où, renfermés et pressés les uns contre les autres comme des frelons, les habitants mènent en commun une vie monotone, sous la conduite de traditions, de coutumes, de superstitions, que nul, pendant des siècles entiers, n'a pu songer à discuter. Dans ces populations primitives pourtant, nous croyons qu'il faut distinguer deux espèces ou deux variétés différentes, les sauvages et les barbares. Y a-t-il vraiment une différence entre les uns et les autres? On l'a nié [1]. Voilà, dit-on, les Germains décrits par

1. Dans une intéressante discussion de l'Académie des sciences morales et politiques, à l'occasion d'une lecture de M. Geffroy sur les Germains. Mais on peut retrouver cette distinction nettement établie par Montesquieu (*Esprit des lois*, liv. XVIII, chap. XI).

Tacite, et voici les Indiens de l'Amérique du Nord. D'après le missionnaire morave Heckelweder, qui a passé trente ans en Pensylvanie, les idées, les sentiments, les usages, les préjugés, enfin tout ce qui caractérisait les Germains existait aussi chez les Indiens. Nous l'admettons; mais il peut y avoir plusieurs façons d'appliquer les mêmes idées et de continuer les mêmes usages. Une même religion peut être pratiquée, ici avec plus de mollesse ou d'abrutissement, là avec plus de confiance et d'énergie. Or, tandis que, le sauvage, plus isolé, souffre de ce qu'on a si bien nommé « l'horrible frayeur d'un mal inconnu [1] », le barbare, mieux groupé, est plus résolu : il agit, ne fût-ce que pour envahir et détruire, avec plus d'ensemble et plus de suite que le sauvage. C'est ce qui paraît incontestable, et c'est ce qui maintient à chacun des deux mots dans la langue une signification nettement déterminée [2]. Or, là où des milliers d'hommes unissent en vue d'un commun but des efforts soutenus, il est difficile que quelques-uns, réussissant mieux

1. Lubbock.

2. Ceux qui plaident pour l'identité des deux états (M. L. Passy, par exemple, dans la discussion que nous venons de rappeler) ajoutent eux-mêmes une autre différence. « Tout ce qui existait chez les Germains, dit M. L. Passy, existait chez les Indiens, sans autre différence notable que celle qui provenait de ce que ceux-ci ne possédaient ni troupeaux ni bêtes de somme ou de trait. » Mais cette seule différence n'est pas seulement « notable », elle est considérable. L'élevage des troupeaux est une étape entre la chasse vagabonde et l'agriculture. Cf. Montesquieu, déjà cité.

que les autres dans l'action, n'arrivent pas à rendre des services, à se les faire pardonner, à servir enfin de modèles ou de guides au reste du peuple ou de la tribu.

Par suite, demander si parmi les chefs du lac Salé ou les faiseurs de pluie du Zambèse (voilà des sauvages), a pu exister un grand homme, serait une question purement ridicule. Demander si Tamerlan, si Gengis-Khan, si Attila, si Porus, si Jugurtha (voilà des barbares), furent de grands hommes, c'est une question que presque tout le monde, je crois, résoudra par la négative; mais on ne pourra pas la trouver absurde; peut-être même lui fera-t-on les honneurs de quelques instants de réflexion. On se rappellera pour les uns l'étendue de leur empire, pour les autres la ténacité et la fierté de leur résistance : on se remettra sous les yeux l'immensité des territoires conquis et ravagés par eux. Mais on se dira aussi que ces hommes n'ont maintenu leur autorité que par les exemples répétés de la cruauté la plus atroce, qu'ils ont emporté toutes les digues par la seule action de la masse effroyable de leurs guerriers : on verra qu'en face des milliers de villes qu'ils ont saccagées, on n'en saurait citer aucune qu'ils aient fondée ou même réparée. On finira donc par juger que tout cela est *énorme* (au sens étroit du mot) plutôt que grand.

A un degré plus élevé viennent les empires comme ceux d'Assyrie, de Chine ou d'Égypte : de

grandes choses y ont été faites, mais elles étaient dues le plus souvent aux efforts collectifs, on est tenté de dire indivisibles, d'une caste nombreuse et puissante, qui, en réglant et en fixant tout autour d'elle, s'immobilisait elle-même dans ses traditions sacrées. Les tendances individuelles à une certaine supériorité ne devaient-elles pas être étouffées promptement, là où la persistance à conserver intactes les coutumes des aïeux allait jusqu'à fixer par des lois immuables la peinture, la sculpture, les chants et même la danse [1]; là où l'empereur, vicaire des dieux sur la terre et humble lui-même devant eux, gouvernait en pontife et en autocrate des sujets vivant tous égaux dans la servitude [2]; là enfin où la loi proclamait que « du mélange des classes provient la violation des devoirs, la destruction de la race humaine et la perte de l'univers [3] »? Il est clair, sans doute, que ces empires ont été, à certains intervalles tout au moins, très supérieurs aux hordes barbares, et que ceux-là qui ont créé ces traditions ou leur ont donné cette forme hiératique n'étaient point des hommes ordinaires. Il y a donc eu parmi eux des fondateurs et des législateurs, des Confucius et des Ramsès. Par ces seuls noms, comme par les mots de Ninive, de Babylone, des Pyramides, on voit que nous tou-

1. L'Égypte.
2. L'Assyrie.
3. L'Inde.

chons à l'apparition des hommes que le consentement universel qualifie de grands; mais nous n'y touchons qu'à des intervalles éloignés : l'issue par où le personnage extraordinaire a émergé s'est refermée vite et pour longtemps.

Sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, la Chine a bien souvent excité la curiosité des historiens et des penseurs. Parmi les hommes qui ont le mieux connu cet étrange pays, il faut placer les Jésuites des *Lettres édifiantes et curieuses*, dans les deux siècles précédents. L'un de ces missionnaires, le P. Parennin, s'en expliquait avec un correspondant d'Europe qui n'était autre que Dortous de Mairan, secrétaire de l'Académie des sciences [1]. Sur une question de Mairan, le P. Parennin démontrait que ce n'était pas la langue chinoise qui avait fait obstacle aux progrès des sciences spéculatives dans la nation de Confucius, mais que la race avait toujours répugné aux occupations « qui ne nourrissent que l'esprit ». Il ajoutait [2] :

« Comme je l'ai dit plus haut, les Chinois n'ont travaillé que pour eux seuls; et, quoiqu'ils aient cultivé l'astronomie avant toutes les autres nations, ils ne s'y sont appliqués qu'autant qu'il était nécessaire à la fin qu'ils se proposaient. Ils continuent comme ils ont commencé; ils iront toujours terre à terre, et il n'y a pas à espérer qu'ils prennent jamais

1. Et l'un des correspondants de Malebranche.
2. *Lettres édifiantes et curieuses*, t. XXX, p. 476.

leur vol plus haut, non seulement parce qu'ils n'ont pas, comme nous l'avons remarqué, cette sagacité, *cette inquiétude qui sert à avancer dans les sciences*, mais encore parce qu'ils se bornent à ce qui est purement nécessaire; et que, selon l'idée qu'ils se sont formée du bonheur personnel et de la tranquillité de l'État, ils ne croient pas qu'il faille morfondre ni gêner son esprit pour des choses de pure spéculation qui ne peuvent nous rendre ni plus heureux, ni plus tranquilles.

« Cette disposition, assez générale, a cependant eu des exceptions, et *quand vous dites, monsieur, qu'il est étonnant que le hasard, la variété de la nature et les récompenses n'aient pas fait naître chez les Chinois quelqu'une de ces têtes extraordinaires qui frayent le chemin à toute une postérité, on peut vous répondre qu'il y a eu de ces hommes rares, mais qu'ils n'ont été ni soutenus ni suivis.* »

L'humanité cependant trouve le moyen de suivre sa loi, et cette loi, c'est que la sociabilité et l'individualité croissent de concert, en raison directe l'une de l'autre. Telle est, entendons-nous bien, la loi de notre espèce, car celle de l'animalité nous semble absolument opposée et divergente. Mais cette distinction pourrait nous entraîner dans de longs développements. Contentons-nous de faire observer que dans les sociétés humaines, là où une sociabilité réfléchie, où un échange perpétuel d'idées et de services crée un milieu varié, riche et, comme on

dit aujourd'hui, hétérogène, là aussi l'originalité personnelle trouve mille occasions, mille attraits, mille récompenses; les difficultés mêmes de la lutte l'excitent et la fortifient : aussi finit-elle par triompher des résistances et par trouver des imitateurs.

Doit-il y avoir, en dehors de cette liberté, comme une chose qui en soit indépendante, une certaine énergie native constituant un caractère de race, un fonds commun où les représentants les mieux doués de la population puisent les éléments de leur grandeur, de telle sorte qu'ils n'aient plus qu'à développer et à élever à un plus haut degré les qualités transmises par les aïeux? C'est ce qui semble au premier abord indubitable. Cette seconde condition toutefois tient de fort près à la première, comme nous allons essayer de le montrer.

Qu'est-ce qui fait la puissance de la vie? C'est la complexité des organes, la variété des échanges qu'ils opèrent les uns avec les autres, à travers le milieu qui les unit et sous la direction de l'organe central qui assure l'unité de leurs actions. Dans la vie sociale, c'est de même la division du travail, complétée par la solidarité des travailleurs, qui permet le développement de la richesse et de la puissance publiques. Cette division du travail, en effet, pourvu qu'elle soit libre, c'est elle qui rend l'initiative de chacun plus facile, qui encourage les aptitudes les plus diverses, qui amène les uns à accepter le concours des autres et à aimer ces

nouveautés dont on profite sans s'être donné la peine de les inventer.

Supposez dans le corps social ou dans le corps vivant un organe de plus : évidemment il faut qu'il vive, c'est-à-dire il faut qu'il se fasse une place, qu'il établisse, avec ceux dont il a besoin et qui ont eux-mêmes besoin de lui, des communications, des rapports sympathiques, un commerce enfin. Et, pour y réussir, que faut-il? Il faut, avant tout, que les autres sentent l'accomplissement de leurs fonctions et l'accroissement de leur vitalité facilités par ce commerce. Ils adaptent alors leurs mouvements à ces mouvements nouveaux, et voilà une existence particulière qui devient, par l'habitude, nécessaire à l'existence commune; c'est ainsi que grandit toute nation.

Reportons-nous aux premiers temps de notre histoire nationale. L'homme d'armes, le seigneur féodal travailla tout d'abord à garantir à tous le premier des biens, la sécurité. Donc tous s'adaptaient à lui, s'accommodaient à ses exigences. Il lui était permis de déployer en liberté tout ce qu'il avait de puissance d'action, de recueillir autour de lui tout ce qui pouvait soutenir et encourager cette énergie. Cependant, si tous se pliaient à la domination de cette caste respectée, cette caste elle-même n'était pas ouverte. Retirée dans ses forteresses et dans ses traditions bornées, elle se privait volontairement de toute lumière et de tout concours.

Tant qu'elle a été la seule force, elle a été une force débile et chancelante; elle n'a pu élever jusqu'à la grandeur aucun de ceux qui la servaient.

Lorsque, au milieu de ces temps sanguinaires, le moine a paru être le seul interprète de la voix de l'esprit, le représentant par excellence du travail intellectuel et du travail utile aux autres, le champion de la culture morale et le prédicateur de la paix, à lui aussi on a cherché de toutes parts à s'accommoder. Mais il y a plus. C'est à l'Église, au couvent, à l'abbaye qu'accouraient, et que se voyaient également accueillis les vainqueurs et les vaincus, les raffinés et les barbares, les philosophes et les artistes, ceux qui construisaient les *Sommes* de métaphysique et de théologie, comme ceux qui élevaient les cathédrales. L'Église fut le refuge universel de tous les hommes épris de la vie mentale, inhabiles au métier des armes ou y répugnant. Ajoutez qu'elle a aimé les controverses, qu'elle a admis dans son sein plus de liberté qu'on ne le croit souvent, qu'elle revenait même volontiers sur ses préjugés, puisqu'elle finit par exalter Aristote après l'avoir un instant condamné. Qui ne voit la différence? et qui ne comprend comment l'Église (nous ne la considérons ici, bien entendu, que comme une institution historique) a été dans les siècles du moyen âge bien autrement féconde en grands hommes que la noblesse guerrière de ces mêmes temps?

Après le guerrier et le moine apparaît le légiste (d'où sortiront le jurisconsulte et le magistrat), nouvel organe qui sert à la transmission de l'influence royale, devenue de plus en plus nécessaire à l'ordre commun; puis le commerçant navigateur, dont la pensée n'est si haute et les entreprises si hardies, que parce qu'il puise alternativement aux sources de la foi, de la science et du patriotisme; puis vient l'industriel, qui, comme Bernard Palissy, s'inspire de l'art et de la science, puis enfin l'artiste, le savant, le philosophe proprement dits, à qui suffisent désormais dans une société plus riche et plus libre, en présence d'une nature mieux connue et mieux domptée, l'amour et le culte désintéressés du beau et de la vérité.

Combien faut-il de ces éléments réunis, de ces organes associés, pour constituer un organisme vigoureux, capable d'une solide résistance et d'une action extérieure suivie? Ceci nous entraînerait bien loin. Tout dépend du milieu dans lequel cet organisme est appelé à se développer, des concurrences qu'il y rencontre et des concours qu'il y obtient. On a jugé souvent les petits pays plus favorables que les grands à l'épanouissement d'hommes supérieurs. C'est qu'on pensait à ces principautés d'Allemagne ou à ces duchés d'Italie, groupés les uns à côté des autres, liés par la similitude du langage et des idées, respectant leur indépendance réciproque, se soutenant mutuellement, donnant asile à la liberté de

pensée. Mais s'il survient des circonstances qui condamnent l'un de ces petits pays à craindre pour son existence et qui diminuent, par cette crainte même, la force morale de ses habitants, si de plus les nations voisines ont usé de leurs ressources diverses pour habituer l'esprit public à un idéal nouveau de puissance collective et d'unité, tout change alors. Les petits États languissent ou s'éteignent, et les hommes illustres abondent dans le pays vaste et populeux, savamment organisé, muni d'un centre dont l'action rayonne et commande au loin. C'est ainsi que l'Italie décline à la fin du XVI[e] siècle, en même temps que la France grandit....

En résumé, dans tout corps social comme dans tout organisme individuel, une force isolée demeure stérile, et un organe a d'autant plus de chances d'être fort, qu'il a plus de rapports, plus de sympathies et plus d'échanges avec un ensemble plus complet d'autres organes étroitement associés entre eux et avec lui. De même que la tête vit par le sang qui circule dans tous les membres, ainsi l'artiste, pas plus que le métaphysicien, ne saurait vivre isolé des passions de son temps; nous ne parlons pas sans doute des passions fugitives que la mode éteint aussi vite qu'elle les allume, mais des passions assez puissantes pour soulever la nation tout entière et lui faire exécuter ou tenter de grandes choses, après les avoir imaginées et souhaitées.

Mais, entre ces deux organismes que nous com-

parons et qui ont en effet tant d'analogies, il y a cette différence parmi plusieurs autres : dans les organismes animaux les alliances sont beaucoup plus étroitement limitées, l'agrandissement de chaque type est maintenu dans des bornes sinon infranchissables, du moins beaucoup plus stables; dans l'économie des sociétés, nulle limite ne peut être assignée à la variété de plus en plus grande des connaissances, des idées, des productions de toute nature qui sont la matière de la vie publique. Aussi dans l'histoire de l'humanité, tout ce qui prouve son droit à la vie par l'aide qu'il apporte à la vie commune fait-il plus que d'obtenir la liberté : il la conquiert, il la prend. Et c'est là précisément ce que nous voulions établir : lorsqu'une nation laisse à un ou à plusieurs de ses membres la faculté de grandir au milieu d'elle, à la fois par elle et pour elle, c'est moins par la grâce spéciale et comme surajoutée d'un libéralisme théorique, que par l'effet naturel de sa constitution, par les exigences mêmes qu'engendrent la richesse et la complexité de sa vie sociale.

Un élément nuisible obéit, nous le savons, à la même loi que l'élément sain et nécessaire. Lui aussi tend à se créer, avec toutes les autres parties du composé où il est entré, des rapports de plus en plus étendus; mais alors il bouleverse tout, parce qu'à l'ordre primitif ou accoutumé, qui se suffisait, il mêle, sans profit, des sympathies qui le traversent, l'interrompent; si la vigueur naturelle de

la vie normale, aidée ou non de forces amies, ne parvient pas à éliminer l'élément perturbateur, on sait quel est le terme fatal de la maladie. Or, le corps social a lui aussi ses maladies; ses maladies ont aussi des crises, dans lesquelles l'organisme travaille à chasser de lui les éléments qui lui paraissent entraver la libre circulation de ses idées ou retarder la vivacité de son action. Ainsi la chrétienté, mue par une même passion de l'unité religieuse, et acharnée à l'extermination des infidèles, veut extirper de son sein l'hérésie des Albigeois; ainsi la Révolution française veut écraser les Vendéens; ainsi, dans l'intervalle, le catholicisme français a essayé de chasser les protestants, comme le protestantisme de l'Angleterre éliminait sous Charles Ier l'influence de la minorité catholique [1].

Là souvent, il est vrai, on se demande si le médecin du corps politique ne s'est point trompé, en se hâtant de couper un membre qui, la fièvre de la lutte une fois tombée, eût rendu à la communauté plus d'un service. Avant l'Inquisition, l'Espagne débordait sur l'Europe entière; on peut presque dire qu'elle allait remplissant ou fécondant les mondes nouveaux. Arrivée au terme de son œuvre de persécution, quand elle a frappé ou chassé tout ce qu'elle avait trouvé en elle de novateur, de témé-

1. On est étonné d'avoir à dire encore aujourd'hui : ainsi une portion considérable de la race germanique veut chasser de chez elle la race sémitique.

raire, si l'on veut, mais d'original et de hardi, elle rentre, comme un fleuve tari et épuisé, dans un lit rétréci où elle s'endort. Ainsi, quand la révocation de l'édit de Nantes expulse les protestants, non seulement la France sème à côté d'elle les germes d'une puissance ennemie; mais notre pays se trouve privé d'un élément grave, austère, qui, pris en lui-même, répugnait sans aucun doute à la sensibilité, à l'imagination, au caractère de la grande majorité d'entre nous, mais qui eût peut-être, au cours du XVIIIe siècle, heureusement corrigé la frivolité corrompue de la Régence. Expulser à la fois les jansénistes et les calvinistes, c'était beaucoup pour une nation qui, suivant le mot récent d'un de ses grands hommes, avait besoin de sérieux dans son gouvernement, sans doute parce qu'elle était elle-même toujours trop prête à en manquer.

Il peut donc être vrai que, si c'est la force naturelle et spontanée de l'élément politique qui se développe à elle-même son organe et s'assure la liberté de ses fonctions, d'autre part un large esprit de tolérance et de libéralisme soit nécessaire dans un pays, pour permettre à certaines nouveautés de s'essayer : c'est là sans doute, indépendamment de toute considération relative au droit et à la justice, une des conditions du progrès.

Certains le nient. Mais plus conjecturales encore sont leurs hypothèses, quand ils croient que ce libéralisme universel fera payer cher à l'humanité

ses bienfaits, qu'on arrivera un jour ou l'autre à tolérer absolument tout, et qu'alors toutes ces tendances naissantes, encouragées à durer plus ou moins, se feront mutuellement équilibre; que l'humanité demeurera donc stationnaire dans une médiocrité générale, avec la paix, avec l'aisance, ne connaissant plus ces luttes généreuses où il y avait des vaincus et des martyrs, mais où le vainqueur apportait à la civilisation quelque chose de vraiment nouveau et de grand. Laissons ces hypothèses non vérifiables pour nous; revenons à nos conclusions, qui se tiennent entre ces deux ordres de conjectures, sur le terrain des faits. Il est acquis pour nous, d'après l'expérience historique, que toute nation n'est pas également apte à produire de grands hommes, que ceux-ci ne sauraient apparaître dans une société fermée, uniforme, mais que dans une société vivace, c'est-à-dire désireuse de se compléter, de développer et de répandre sa vie, il se trouve toujours quelques-uns de ses membres les mieux doués, pour donner à cette vitalité des forces nouvelles et de nouveaux moyens d'action.

Cette loi générale se vérifie d'ailleurs par certaines lois secondaires, dont voici l'une des plus importantes.

Il arrive très souvent que l'éclosion d'un ou de plusieurs grands hommes empêche pour un temps l'apparition d'autres grands hommes dans le même

genre. Après Turenne, on n'a que la monnaie de Turenne, jusqu'à ce qu'on ait les généraux qui se font battre sur tous les champs de bataille de l'Europe. Après Corneille et Racine, on a au théâtre tous les talents secondaires qu'il est inutile de rappeler, et ainsi du reste. Pourquoi? Parce que les maîtres créent une tradition qui s'impose et qui est construite si solidement de toutes pièces, que passer à travers ses mailles serrées est difficile; pendant de longues années peut-être, il reste également malaisé, soit de refaire une seconde fois l'œuvre qui a été faite et bien faite, soit de construire en face d'elle une nouvelle œuvre répondant à des désirs qui ne se révèlent pas encore, à des besoins que la foule satisfaite n'a pas eu le temps d'éprouver. Ce qu'on appelle la décadence d'une école n'est pas autre chose que cela. La preuve en est que souvent, dans un même pays, à une même époque, tel art est à son apogée, tandis qu'un autre décline et qu'un troisième commence à peine à produire ses premiers et timides essais [1]. Le génie national ne

1. Pendant longtemps la Russie n'eut de grands personnages que sur le trône : Pierre Ier, Catherine II. Puis, quand ses armées eurent des contacts plus fréquents avec les armées des grands États, elle eut d'illustres généraux, comme Souvaroff. C'est de nos jours seulement qu'on voit apparaître chez elle les grands écrivains comme Pouschkine, Tourgueneff, Tolstoï, puis les peintres et les musiciens dont l'Europe commence à connaître les noms, et dont l'histoire de l'art aura tout au moins à s'occuper pour leur assigner le rang dont ils lui paraîtront dignes (Tschaïkowski, Vereschagine).

manifeste donc pas toujours son énergie sous toutes les formes possibles, à la fois; et il ne devient pas du même coup incapable de toute grande œuvre. Quand l'humanité, fatiguée de la scolastique, se dégoûtait de la philosophie, c'est alors que ses facultés poétiques se réveillaient et prenaient un essor si merveilleux. Tel pays a doté le monde d'œuvres musicales pleines de nouveauté, d'éclat et de fraîcheur, au moment même où il ne semblait plus pouvoir donner en peinture que de plates imitations. De la fin du XVe siècle à la fin du XVIIe, ce sont les grands mathématiciens qui dominent dans les sciences, chez presque toutes les nations de l'Europe. Ce sont ensuite les grands naturalistes. Ainsi encore le système militaire d'un peuple est contraint de changer souvent [1], parce que les conditions auxquelles il doit répondre se modifient : les ressources sur lesquelles il comptait hier ne sont plus les mêmes aujourd'hui, pas plus que les dangers qu'il prévoyait. Bref, on ne fait aisément de grandes choses, ni quand on vit, depuis quelque

1. « Tous les dix ans », a dit un jour Bonaparte (d'après M. Jung). On trouvera certainement que c'est beaucoup dire, malgré l'autorité d'un tel nom. Mais enfin, quelle que soit la limite précise, il y a là une loi. Le peuple qui la méconnaît risque de passer pour un peuple épuisé, tandis qu'un nouvel aménagement de ses forces pourrait dégager de nouvelles énergies. Nous nous en apercevons depuis 1870, et en ce moment même, où une découverte chimique, changeant les conditions du combat, réclame peut-être un renouvellement complet de la tactique et de la stratégie.

temps déjà, sur un système autrefois glorieux, ni quand on cherche au hasard les premiers linéaments d'un système nouveau qui ne se laisse pas encore nettement saisir. Pour assurer dans la vie littéraire ou politique une renaissance ou plutôt l'apparition de quelque grandeur vraiment nouvelle, que faudra-t-il? Des idées vagues et indécises flotteront d'abord çà et là, comme des rêves; des impatiences jugées prématurées se réveilleront, comme des soubresauts; mais peu à peu ces mouvements deviendront plus rapprochés et plus soutenus; ces nuages, balayés d'un bout du ciel à l'autre, se réuniront et se grouperont : celui qui leur donnera une cohésion, une forme, une direction déterminées sera le grand homme attendu.

C'est donc dans les moments de fondation, d'organisation, quand au reste les fondateurs peuvent faire appel au zèle d'un certain nombre, que se révèlent le plus volontiers les génies. De l'ensemble auquel il préside, le grand homme reçoit mille impressions qu'il rend plus claires, qu'il prolonge en des imaginations saillantes et colorées; mille velléités qu'à la lumière même de ces images il rend assez consistantes pour devenir des volontés fermes et suivies; mille énergies enfin, mais diffuses, discordantes, vite arrêtées ou désordonnées, qu'il rallie et qu'il organise, pour les faire toutes concourir à l'exécution d'un grand dessein.

C'est ainsi que dans l'histoire religieuse apparaissent les grands apôtres, quand tous les croyants voudraient pouvoir propager la doctrine ; les grands théologiens, quand tous voudraient défendre le dogme et l'expliquer ; les grands papes, quand tous voudraient leur faire produire des conséquences sociales et politiques. C'est ainsi que les rapsodes trouvent leur Homère ; que les commentateurs d'Aristote ont leur saint Thomas ; que les adorateurs des fragments antiques, les chercheurs passionnés de torses mutilés trouvent leur Raphaël et leur Michel-Ange ; que les rédacteurs et les avocats des cahiers de 1789 ont leur Mirabeau ; que les généraux de la Révolution rencontrent leur Bonaparte, et ainsi dans tous les ordres d'arts ou de sciences sans exception.

Voyons-nous dans tout cela que la constitution du crâne et du cerveau ait dû jouer un rôle prépondérant ? Nous savons que les dimensions des têtes humaines n'ont pas été en augmentant de siècle en siècle d'une façon bien régulière. Dans les fosses de Cro-Magnon, Broca a cubé le crâne d'un vieillard : il y a trouvé 1590 centimètres cubes, chiffre supérieur de 119 centimètres à la moyenne obtenue sur 125 crânes parisiens du XIX[e] siècle. Il est parfaitement évident que le possesseur de cette tête n'a pas pu être ce que nous avons le droit d'appeler un grand homme : son surplus d'énergie et d'intelligence n'a pu que se consumer dans des luttes inces-

santes contre les dures conditions de la vie matérielle. Nous savons encore que chez les sauvages, la disproportion des crânes féminins aux crânes masculins est beaucoup moins considérable que dans les nations civilisées. Ce n'est donc pas par un accroissement physique du crâne féminin que les peuples modernes sont devenus capables de produire des femmes telles que Mme de Sévigné, Mme de Maintenon, Mme de Staël, Mme de Rémusat et George Sand. Enfin, si c'est tantôt un art, tantôt un autre qui, dans les mouvements oscillants de la civilisation, est apte à produire de grands hommes, croirons-nous qu'à un moment donné les crânes des musiciens soient plus gros ou plus perfectionnés que ceux des peintres, et les crânes des prédicateurs ou des poètes lyriques plus puissants que ceux des avocats, et ainsi de suite? On pourrait, il est vrai, supposer que les plus fortes têtes sont toujours travaillées du désir de cultiver l'art qui, de leur temps, se prête le mieux à l'utile emploi de leurs facultés; mais cette hypothèse même (bien subtile et bien invraisemblable) subordonnerait encore le rôle des forces cérébrales à l'action des causes et des influences sociales. Pourquoi en effet cet emploi particulier des ressources supérieures est-il ici commandé? Pourquoi est-il ici seul fécond?

Après avoir indiqué la préparation du grand homme par la race, nous touchons à ce qu'on a

appelé la préparation par le milieu. Mais avant d'aborder cette dernière, il convient de nous demander ce que l'on sait ou ce que l'on croit savoir aujourd'hui d'une autre préparation, la préparation par l'hérédité dans la famille.

CHAPITRE III

LA PRÉPARATION PAR L'HÉRÉDITÉ DANS LA FAMILLE

Y a-t-il une préparation héréditaire hâtant l'apparition du génie? Les frères, les sœurs, les mères des grands hommes. — Difficultés soulevées par la phrase de Gœthe. Médiocrité et longévité. Hérédité des goûts et des travers et hérédité du génie. Le génie et le succès. — Réponses aux difficultés. Distinctions à faire entre la famille naturelle et la famille sociale, entre le sang et le nom, entre le saint et le grand homme. Inductions légitimes.

Qu'avec la transmission des caractères opérée par l'hérédité dans les familles il y ait souvent une accumulation de conditions préparant tels ou tels individus à la maladie physique, à la faiblesse d'esprit, à la folie et même à certains vices, c'est ce dont nul homme instruit ne peut aujourd'hui douter. Il arrive sans doute que cette préparation est traversée par d'autres influences, dont quelques-unes sont aussi héréditaires, et elle s'en trouve alors affaiblie d'autant; mais enfin elle a été constatée bien souvent et de la façon la plus authentique.

Y a-t-il une préparation héréditaire analogue hâtant l'apparition du génie? C'est une question beaucoup plus obscure, et sur laquelle nous ne croyons pas qu'on ait obtenu des résultats aussi décisifs. L'hypothèse n'a rien assurément qui soulève d'autres préventions que des préventions très favorables. A côté des cas nombreux où l'hérédité semble un châtiment, il y en aurait de nouveaux où elle se montrerait comme une récompense. La morale n'aurait qu'à se réjouir d'une semblable découverte qui compléterait l'une de ses sanctions les plus populaires. Si en effet Gœthe avait raison [1], quand il croyait qu'il suffit à une famille de durer longtemps pour produire un jour ou l'autre un représentant éminent de ses qualités les meilleures, on pourrait soutenir aussi qu'en définitive ne dure pas qui veut; que la persistance d'une race est la garantie de sa vigueur, par conséquent de sa moralité; que, dans la lutte de la vie, on ne triomphe qu'en s'armant d'énergie contre les défaillances et de modération contre les excès. Si donc il était prouvé qu'une famille est d'autant plus apte à produire un homme de génie, qu'elle a conservé plus intact et plus fortement accru le trésor domestique des nobles sentiments, des belles traditions, des solides vertus, si l'histoire nous démontrait que la sagesse des alliances et la fécondité des mariages

1. Voir la phrase de Gœthe dans le chapitre précédent.

sont les agents les plus sûrs de l'élaboration des grands hommes, encore une fois qu'y aurait-il de plus consolant? Les doctrines spiritualistes sur les rapports du physique et du moral n'en recevraient pas d'ailleurs le plus léger trouble. Cette organisation qui se transmet de père en fils, elle a subi journellement l'influence de la volonté mue par l'idée : ce cœur a battu pour des causes dont la beauté ne dépendait d'aucune combinaison mécanique [1]; ce cerveau a été agrandi et ordonné peu à peu par la recherche méthodique de la vérité, et ce n'est ni le nombre, ni l'intensité des vibrations nerveuses qui fait la différence de la vérité avec l'erreur. La part de l'esprit n'est donc pas moins évidente que celle de la matière dans ces acquisitions transmises par l'hérédité. Mais ces présomptions ne suffisent pas. Quels faits pouvons-nous produire à l'appui de cette hypothèse, et comment ces faits doivent-ils être interprétés? Telle est la question délicate.

Déblayons d'abord le terrain; écartons les opinions où la fantaisie aurait plus de part que la science. Comme on trouve toujours des raisons à l'appui de toute habitude, il s'est vu des gens pour justifier le droit d'aînesse, sous prétexte que le premier-né devait être l'expression la plus vigou-

1. De même qu'inversement, dans certaines familles perverties ou criminelles, l'habitude du désordre a faussé l'organisme même.

5

reuse de la nature physiologique des parents. D'autres ont réclamé pour les cadets. Enfin on assure que, chez certains peuples, c'était le dernier qui était le mieux traité par la coutume et par la loi, comme il est encore dans un grand nombre de familles le plus tendrement choyé de toute la maison. Toute tentative d'édifier une théorie sur l'un ou l'autre de ces sentiments ou de ces caprices serait évidemment puérile. Si les enfants d'un même lit sont comme autant d'épreuves successives tirées d'un original commun, rien ne donne à croire que le relief et la pureté de la copie aillent en gagnant ou en perdant avec le nombre des épreuves, tant qu'on reste, bien entendu, dans les limites d'un âge raisonnable. Le grand Arnauld était le vingtième enfant de sa famille (sur vingt-deux), Boileau le quinzième, Malebranche le dixième; Mozart en était le septième; Mirabeau en était le cinquième, ainsi que Michel-Ange et Cromwell. Napoléon vint au quatrième rang; Montaigne, Descartes, le cardinal de Richelieu, Voltaire, au troisième; Pascal et Montesquieu, au deuxième. Mais saint Louis, Christophe Colomb, Raphaël, Henri IV, Condé, Louis XIV, Corneille, Molière, Newton, Leibniz, Diderot, Gœthe furent des aînés ou des fils uniques.

Si l'on était donc tenté de supposer que les frères et sœurs d'un grand homme sont généralement comme des ébauches auxquelles manque

un dernier trait pour réaliser cette œuvre achevée où tendait l'effort de la race, serait-on près ou serait-on loin de la vérité? La supposition pourrait sembler d'autant plus hardie, que la disproportion entre le grand homme et tel ou tel de ses frères (surtout de ceux qui l'ont précédé) est souvent énorme. Quel rapport y a-t-il entre Charlemagne et son frère Carloman? entre Napoléon Ier et son frère Joseph, si timide et si doux? entre le grand Mirabeau et son frère Mirabeau-Tonneau? Des frères de Malebranche, on nous cite Charles Malebranche, à qui son inconstance fit plus d'une fois reprendre et quitter l'habit de l'Oratoire, puis un autre qui mourut, sans enfants, conseiller au Parlement de Paris. On ne dit rien de plus ni de l'un ni de l'autre, et ce sont, après l'auteur de la *Recherche de la vérité*, les deux plus célèbres de la famille. Mais que de recherches inutiles ne fait-on pas souvent à propos des grands écrivains et des grands artistes, pour découvrir s'ils avaient ou non des frères et des sœurs [1]!

Si cependant il est rare de voir un grand homme précédé et préparé par un frère qui approche de lui, il est peut-être plus fréquent de voir ce rôle tenu par une sœur. Des frères et sœurs de Mozart

1. Nous ne songeons pas à nier qu'un certain nombre de frères aient été en même temps des hommes éminents. Mais, comme nous le verrons plus bas, ce fait se retrouve plus fréquemment dans la région du talent, de la science moyenne et de la distinction, que dans celle du génie.

(qui était le septième, on l'a vu), on ne cite qu'une de ses sœurs « dont les succès dans l'enfance annonçaient un talent qui ne s'est point réalisé [1] ». On connaît la réputation de Sophie, la sœur aînée de Pierre le Grand; celle des mères Agnès et Angélique Arnauld, immortalisées par le tableau de Philippe de Champagne, par les articles de Sainte-Beuve et par leurs lettres à elles; celle de la margrave de Baireuth, la sœur aînée de Frédéric le Grand; c'était sa vraie sœur par la pensée et par l'âme, dit Sainte-Beuve [2], qui ajoute : « Elle est de la race de ces sœurs de génie, qui ont eu en partage le même feu sacré dont le frère célèbre tirera des flammes, et qui l'entretiennent plus pur ».

Ce qu'on remarque plus souvent encore, assez souvent même pour piquer la curiosité du philosophe, c'est que plus d'un grand homme a eu *après lui*, une sœur reproduisant, avec l'adoucissement naturel à son sexe, la supériorité de son esprit et une bonne partie de son caractère. Condé était l'aîné de la belle Mme de Longueville; elle lui fit assurément plus d'honneur que leur frère commun le prince de Conti. On sait comment Sainte-Beuve parle de ce dernier. « La nature, dit-il, ayant formé

1. Th. Ribot, *l'Hérédité psychologique*, 2e édition, p. 74.
2. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VII, article sur les *Œuvres de Frédéric*. Une loi semblable paraît présider aux rapports des frères et des sœurs qui ont marqué dans l'histoire par le mal qu'ils ont causé. On sait que Robespierre eut une sœur enfermée à la Salpêtrière.

cette âme et ce personnage héroïque du grand Condé, il semble qu'il ne lui restait plus assez d'étoffe pour faire un grand homme, ni même un bel homme : il en était résulté ce prince chétif, rachitique, spirituel, muable de volonté, capricieux avec violence, qui n'avait que des éclairs en tout, en amour, en valeur, en religion, et qui fut toujours dominé par son entourage. » Je ne crois pas médire du sexe féminin, en disant qu'il n'est point fait pour l'action, pas plus que pour les œuvres abstraites et de longue haleine; que, par conséquent, là où la nature est devenue insuffisante pour créer un homme digne de ce nom, elle peut, grâce à l'économie qu'elle fait alors sans danger des qualités robustes et viriles, donner naissance à une femme remarquable. En voilà du moins un exemple, et en voici plusieurs autres.

Corneille était l'aîné de sept enfants. Je n'oublie pas qu'il eut pour frère Thomas Corneille. Mais il ne faut pas oublier non plus que de l'une de ses sœurs naquit Fontenelle. Un contemporain, Vigneul de Marville, parle du grand charme et du grand mérite de cette sœur, Marthe Corneille, à laquelle Pierre s'empressait toujours d'aller lire les vers qu'il venait de composer [1]. Pascal avait deux sœurs : Gilberte, qui devint Mme Périer et qui était son aînée; Jacqueline, qui était sa cadette. La plus dis-

1. Voir *Œuvres de Corneille,* édition Ch. Louandre, t. I, introduction, XIX.

tinguée des deux était sans contredit sa cadette Jacqueline [1], esprit facile et vif, extrêmement précoce, elle aussi, pieuse de très bonne heure et jusqu'à l'exaltation, d'une sensibilité excessive, mais qui, au lieu de se laisser aller, comme Mme Périer, aux sentiments de la nature et aux affections de la famille, devint une des religieuses les plus austères de Port-Royal. Diderot était l'aîné d'un frère et d'une sœur; son frère fut un chanoine très dévot, « d'une sensibilité rentrée et contrainte [2] », c'est-à-dire en vérité ne lui ressemblant guère. Ne trouve-t-on pas au contraire beaucoup de lui dans sa sœur, dont Sainte-Beuve nous dit qu'elle était « vive, agissante, gaie, décidée, sans souci ni pour le présent ni pour l'avenir, ne se laissant imposer ni par les choses ni par les personnes, libre dans ses actions, plus libre encore dans ses propos, une espèce de Diogène femelle ». Entre les frères et sœurs de Bonaparte, les différences de caractères et d'aptitudes étaient, comme on sait, considérables; mais nul ne lui ressemblait autant que sa jeune sœur Élisa, dont le plus récent historien de la famille [3] nous dit « qu'elle avait tout le caractère de son frère, toute l'âpreté de ses convoitises,... que son regard était profond, sa tête bien faite, ses lèvres fortes, son menton accusé,

1. Rappelons que V. Cousin a consacré à Jacqueline Pascal un volume entier, où il cite d'elle un certain nombre de fragments et d'assez beaux vers.
2. Sainte-Beuve.
3. M. Jung.

son teint mat, ses cheveux noirs abondants, ses extrémités délicates.... » A côté de Gœthe enfin, les historiens de la littérature allemande [1] nous citent sa sœur Cornélie, née après lui, comme une personne étrange, repoussant plutôt qu'attirant les regards, âme ardente, souffrant de sa laideur, mais d'un caractère énergique et d'une rare intelligence.

Voici maintenant deux ordres de faits qu'on peut, ce semble, rapprocher du précédent.

D'abord il est plus facile de trouver dans la postérité même des grands hommes des filles éminentes que des fils dignes de leur nom. Je rappelle ce fait universellement reconnu, que la plupart des grands hommes, depuis Périclès jusqu'à Napoléon Ier, ou n'ont pas eu de postérité ou n'ont laissé après eux que des enfants faibles de corps et d'esprit.

Le fait avait été observé déjà dans l'antiquité, non pas par des amateurs d'anecdotes douteuses, mais par Platon et par Aristote. Dans le *Premier Alcibiade*, Socrate dit à son interlocuteur Alcibiade : « Peux-tu me nommer quelqu'un que Périclès ait rendu habile, à commencer par ses enfants? » — A quoi Alcibiade répond : « Quoi! Et si Périclès n'a eu pour enfants que des imbéciles? » Socrate reprend : « Et Clinias ton frère? » A quoi Alcibiade réplique : « Mais tu me parles là d'un fou! » On a signalé aussi

1. Voir particulièrement M. Mézières.

ce paragraphe singulièrement profond de la *Rhétorique* d'Aristote « où le fait qu'avait noté Platon reparaît, mais cette fois avec la généralité qui caractérise une loi [1] ». « Dans les familles humaines, dit Aristote [2], il y a aussi cette marche inévitable qu'on observe dans les produits de la terre. Parfois, si la famille est distinguée, il naît, pendant quelques générations, des hommes remarquables; puis ensuite tout s'abâtardit. Les races énergiques tournent aux caractères extravagants et furieux, comme les descendants d'Alcibiade et de Denys l'Ancien; les races calmes tournent à la sottise et à la stupidité; témoin les descendants de Cimon, de Périclès et de Socrate. »

Ceci bien acquis, je remarque que, s'il y a des exceptions, c'est beaucoup plutôt dans la ligne féminine qu'on les rencontre. Ainsi l'on remarque que, dans la famille de Théodose, « le talent et la vigueur semblent s'être transmis surtout aux femmes [3] » (les Pulchérie). On rappelle que de P. Corneille descend en ligne directe Charlotte Corday, que Gustave-Adolphe eut pour fille la célèbre reine Christine, qui réunit à sa cour de Stockholm Grotius, Descartes et Vossius. On cite encore Mme de Staël, fille de Necker, comme on citait dans l'antiquité la

1. Ch. Lévêque (dans un article du *Journal des savants*, consacré à la 1re édition du présent livre. Je suis heureux d'y recueillir ces précieux documents.)
2. Aristote, *Rhét.*, II, 15; trad. B. Saint-Hilaire, t. I, p. 280.
3. Th. Ribot, ouvrage cité, p. 109.

fille de Cicéron, Tullia, fort supérieure, à tous égards, à son frère Marcus, Julia, la fille de César, et l'illustre savante Hypathie, fille du grand géomètre Théon.

Un autre fait (on n'ose dire, en matière si complexe et si capricieuse, une loi), c'est que le grand homme semble hériter plus souvent de sa mère que de son père. « Buffon avait pour principe, dit Hérault de Séchelles, qu'en général les enfants tiennent de leurs mères leurs qualités intellectuelles et morales. Il en faisait l'application à lui-même, en faisant un éloge pompeux de sa mère, qui avait en effet beaucoup d'esprit, des connaissances très étendues et une tête bien organisée. » Tel était le cas de Platon, tel était [1] celui de Bacon, de Condorcet, de Cuvier, de d'Alembert, de Watt, dans les sciences. L'histoire des hommes d'action nous en offre aussi des exemples; car tous les historiens s'accordent pour retrouver Cornélie dans les Gracques, Blanche de Castille dans saint Louis, Jeanne d'Albret dans Henri IV, Lætitia dans Bonaparte, etc., de même que les littérateurs retrouvent sainte Monique dans saint Augustin. Il semble même que, là où les ascendants mâles ont été remarquables, la part des femmes n'a pas été la moins belle. Un des très rares exemples de l'hérédité directe, et l'un des plus beaux à coup sûr, est celui de Charlemagne, fils de Pépin le Bref,

1. D'après Galton.

petit-fils de Charles-Martel, arrière-petit-fils de Pépin d'Héristal; mais il était fils aussi de la reine Berthe, sur qui nous avons ce témoignage d'un évêque contemporain : « O roi, écrivait à Charlemagne lui-même l'évêque Cartulf, si le Dieu tout-puissant vous a élevé en honneur et en dignité au-dessus de vos contemporains et de vos prédécesseurs, vous le devez aux vertus de votre mère [1]. » Ajoutons que Pépin d'Héristal, après avoir eu d'une première femme deux fils médiocres, n'avait eu Charles-Martel que d'un second mariage avec Alpaïde, dont les historiens nous disent tout au moins qu'elle était belle et de grande naissance.

Que concluons-nous, quant à présent, de tous ces faits? Nous ne traitons pas ici, qu'on le remarque bien, de l'hérédité en général, mais seulement de l'hérédité ou plutôt de la préparation héréditaire du génie. Or, voici ce qui ressort, croyons-nous, de ce qui précède : le grand homme est évidemment le point culminant de sa race, et il est extrêmement rare de voir deux grands hommes se suivre dans une même famille; ceci est acquis généralement. Ce qui l'est moins, mais cependant nous paraît également vrai, c'est que si à côté d'un personnage extraordinaire, immédiatement avant ou immédia-

1. Voir le grand ouvrage de M. Vétaut sur Charlemagne. On sait d'ailleurs que Berthe avait une grande influence sur ses fils, et qu'elle seule pouvait conserver ou remettre entre eux la paix.

tement après lui, nous trouvons une nature approchant de la sienne, c'est presque toujours sous une forme féminine qu'il nous est donné de la rencontrer. Il y a là une sorte de repos, où tantôt apparaissent, tantôt se maintiennent et brillent encore d'un éclat séduisant les dons propres à la famille, avant ou après celui qui, dans la puissante activité de son génie, en développe toute la vigueur et aussi en épuise la fécondité.

Quel que soit l'intérêt, petit ou grand, qu'on attachera à cette idée, ne sommes-nous pas encore loin de cette préparation graduelle que Gœthe, dans la phrase citée à notre précédente étude, croit pouvoir attribuer à la seule longévité des familles? Voyons si nous pouvons y arriver.

Nous commencerons par les difficultés que peut soulever cette théorie; car nous en voyons deux, pour notre part, qui méritent qu'on s'y arrête.

C'est une remarque faite par des écrivains d'autorité, que la durée des familles nobles [1] en France est assez courte. Le fait a paru même assez saillant pour qu'on en cherchât les causes avec cette patience ingénieuse qu'on met au service des problèmes

1. On dira que les familles dites nobles ne sont pas toujours les plus remarquables d'un pays. C'est possible, et même vrai; mais enfin, dans la grande majorité des cas, l'anoblissement avait été le prix de services rendus : il signalait donc une illustration naissante qu'un grand nombre de descendants, on ne le niera pas, se sont efforcés de continuer.

intéressants. On a allégué la consanguinité ou du moins la limite assez étroite laissée au choix des alliances, puis la guerre, le droit d'aînesse, la multiplicité des vocations religieuses, toutes choses qui se tiennent d'assez près dans notre histoire; car les aînés se faisant tuer à la guerre, tandis que les cadets allaient s'éteindre dans un cloître, les enfants avaient beau être nombreux, la durée de la famille courait sans cesse de grands dangers [1]. Était-ce le cas des bourgeois et des manants? On est tenté *a priori* de croire le contraire, et il y a des faits tendant à prouver qu'on aurait raison. Dans une discussion de l'Académie des sciences morales et politiques [2], le savant publiciste Louis Passy, après avoir reconnu qu'en effet les hautes familles de la noblesse s'éteignaient promptement en Europe, ajoute les considérations judicieuses et les faits curieux que voici : « Il faut distinguer entre les classes nobles opulentes et les portions des classes privilégiées que l'exiguïté de leur condition rapprochait du peuple. La petite noblesse de Bretagne [3] est restée fort nombreuse, comme celle de quelques

1. La famille Choiseul eut vingt-huit des siens tués à la guerre sous Louis XIV. Voir Ch. Louandre, *Histoire de la noblesse française*, p. 191. Voir aussi le mémoire si souvent cité et si rempli d'intérêt, de Benoiston de Châteauneuf sur la *durée des familles nobles en France* (Académie des sciences morales et politiques, année 1845).

2. A la suite de la lecture du mémoire précité, année 1845, p. 239.

3. Il faudrait sans doute ajouter : celle des provinces où le droit d'aînesse n'existait pas.

autres États qui se composaient de simples propriétaires cultivant entre eux de petits domaines; et il y a en France des exemples de multiplication qui sembleraient attester que, dans certaines situations qui ne confèrent que des avantages modérés et ne constituent pas une opulence bien grande, les familles croissent promptement en nombre. Ainsi, sous le règne de Louis XIV, quelques familles réclamèrent des immunités d'impôts fondées sur des concessions d'un ordre particulier. On examina leurs droits. Il se trouva, entre autres, la descendance d'un paysan qui, ayant fait un pèlerinage à Jérusalem pour le compte du roi Henri Ier, avait été exempté, lui et les siens, de toute taxe; et comme cette descendance se montait à huit mille personnes, l'arrêt ne conserva à ces personnes que l'immunité des taxes existant à l'époque du pèlerinage. Cette famille portait le nom de Lemaire. »

Ainsi voilà une famille, et il y en a certainement beaucoup d'autres dans le même cas, à laquelle la durée, si longue qu'elle ait été, n'a point suffi pour produire un homme éminent. La durée n'est donc pas tout, et le nombre non plus. Ne sommes-nous donc pas, avec la phrase de Gœthe, dans une espèce de cercle vicieux, si d'un côté la seule durée, comme il le dit, doit donner à toute la famille un héritier qui l'illustre, et si d'autre part la médiocrité est elle-même une des meilleures conditions de longévité?

Mais cette médiocrité, dont nous parlons ici avec

L. Passy, doit être évidemment entendue dans un sens élevé. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, dans des familles laborieuses, distinguées, honnêtes, respectueuses des traditions et suffisamment ouvertes au progrès, il y ait comme des dynasties d'hommes éminents, sans toutefois qu'il y apparaisse généralement de vrais et incontestables génies. C'est là le caractère de la plupart de ces groupes d'hommes de talent qu'on cite si volontiers, et à bon droit, dans les livres qui traitent de l'hérédité. Les Estienne, les Grotius, les Lamoignon, les Bernouilli, les Cassini, les Jussieu, les Say, les de Candolle dans les sciences, les Carrache, les Téniers, les Van Ostade, les Van der Velde, les Vernet dans les arts, les Saulx-Tavannes, les Montmorency, on peut même dire les Guise et les Nassau en politique, n'ont point, en somme, donné de personnages à mettre sur le même pied que les Descartes, les Newton, les Raphaël, les Fréderic le Grand, etc. Nous en dirons autant des juges de Londres, dont Galton nous dit que, sur 256 qui se sont succédé en 205 ans, 112 ont eu un ou plusieurs parents illustres, de telle sorte que, la probabilité qu'un de ces magistrats ait eu dans sa famille un ou plusieurs membres éminents dépasse le rapport de 1 à 3. Encore une fois, ce résultat est loin d'être sans valeur, au point de vue de l'hérédité en général [1],

1. On comprend que ceux qui veulent simplement mettre en lumière l'action de l'hérédité, quelle qu'elle soit, se trou-

mais on ne voit pas aussi bien ce qu'il a à démêler avec l'hérédité de ce qu'on nomme en français le génie; car, dans ces galeries d'hommes distingués, nous n'en voyons guère qui aient la réputation de puissants politiques ou de hardis novateurs.

En résumé, la durée des familles ou la persistance des sérieuses qualités qui les distinguent, voilà ce qui paraît, quant à présent, se concilier avec l'honnêteté, avec le talent, avec la supériorité même de l'intelligence, du caractère ou de la vertu, beaucoup plutôt qu'avec le génie.

Voici maintenant la seconde difficulté. Que les critiques et les biographes s'appliquent avec succès à découvrir en quoi l'homme célèbre a hérité des goûts, des sympathies, des habitudes de l'un ou de l'autre de ses ascendants, ils sont dans leur droit. Mais expliquer le caractère d'un homme, sa vocation spéciale ou la tournure particulière de son génie, est-ce là expliquer son génie même et la puissance créatrice de ses facultés? Il faut bien que chacun ait son caractère, le plus petit d'entre nous comme le plus grand; et il est on ne peut plus vrai-

vent beaucoup moins embarrassés pour établir leur thèse. Qu'un homme médiocre soit le fils d'un homme éminent, si l'auteur peut établir que sa mère, sa grand'mère ou une de ses tantes était une coquine ou une sotte, sa théorie n'en triomphe pas moins. Nul de nous ne s'est fait seul, et il faut bien que nous *tenions* de ceux qui nous ont donné leur chair et leur sang. Mais, nous le répétons, ce n'est pas de l'hérédité des facultés, quelles qu'elles soient, que nous traitons ici; c'est de la formation héréditaire du génie.

semblable que ce caractère soit en bonne partie le produit de l'hérédité. Mais ce n'est pas là la question! Un critique savant et ingénieux [1] se croit autorisé à nous dire de Molière : « C'est de Marie Cressé que Molière tenait son esprit élevé, ses habitudes somptueuses et simples à la fois, sa santé délicate, son attrait pour la campagne hors de Paris; et désormais la mère de Molière, restée inconnue jusqu'à ce jour, aura sa place marquée dans les commencements de la vie de son premier-né ». On ajoute que dans le peu de livres que possédait cette femme distinguée se trouvaient Plutarque et la Bible; ce qui permettra de mettre une note piquante au bas du vers connu :

Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabas.

On dit enfin que le grand-père maternel et subrogé tuteur de Molière aimait la comédie et y conduisait son petit-fils. Tout cela est fort intéressant; mais rien de tout cela n'explique, dira-t-on, comment Molière est un auteur comique de premier ordre, au lieu d'être un honnête comique du second ou du troisième rang. Car enfin, il eût pu tenir de Marie Cressé son amour pour la campagne, ses goûts simples et somptueux,... et ne faire que d'honorables comédies, au lieu de composer *Tartuffe* et *le Misanthrope*. Nous en dirons autant de Gœthe,

1. M. Eudore Soulié.

dont le tempérament tenait, comme il le dit lui-même, le milieu entre celui de son père, homme laborieux, pratique, chercheur persévérant, méthodique et régulier, mais exigeant, minutieux, sans souplesse et sans gaieté, et celui de sa mère, caractère bienveillant, accommodant, expansif, agréable, excellant à inventer des récits fantastiques, d'une imagination vive et abondante, mais fuyant les émotions pénibles et ne voulant même pas qu'on lui apprît de fâcheuses nouvelles. Voilà bien, si l'on veut, le tempérament de Gœthe expliqué. Son génie l'est-il?

On s'approche plus de la question, sans qu'il soit prouvé cependant qu'on la résolve, quand on veut expliquer le succès d'un grand homme par une sorte de fusion entre les diverses qualités et entre les qualités et les défauts d'où son caractère est sorti. C'est surtout quand il s'agit de personnages politiques, d'orateurs, de guerriers ou d'hommes d'État, que ce mode d'explication paraît tentant. Si Napoléon Ier, dira-t-on, n'avait eu que le tempérament de sa mère, sa tendresse sévère, son âme énergique et sérieuse, sa fierté superbe et résignée, il fût resté debout, comme elle, dans son inflexible vertu; il eût obscurément végété dans son île de Corse, à moins qu'il ne se fût fait héroïquement guillotiner sous la Terreur. Mais à la sauvagerie corse il alliait, de race, l'astuce italienne; nous savons que son père Charles Bona-

parte, issu d'une famille tourmentée par des convoitises fiévreuses, était un ambitieux rusé, solliciteur à outrance, ami du plaisir, tout gonflé « d'un âpre désir des honneurs, mais des honneurs qui rapportent[1] ». Voici l'alliage qui a donné à ce métal puissant sa ductilité, sa souplesse, sa résistance, bref sa *valeur* sociale. Il en a été de même de Mirabeau, avec cette simple différence que, pour lui, le rôle respectif de ses deux auteurs est renversé.

Le marquis de Mirabeau, son père, jugeant le caractère de sa famille, en vantait « un certain génie fier, exubérant, que j'ai souvent rencontré, ajoutait-il, dans les traces de nos vieux pères[2] ». Quant à lui, qui ne connaît sa nature intraitable, dominatrice, aussi incapable de nuances dans les jugements que de concessions dans la conduite? Il se qualifiait lui-même d' « oiseau hagard, dont le nid est bâti entre deux tourelles ». Digne fils de ce Jean-Antoine de Mirabeau si vaillant, si dédaigneux, si impétueux dans ses saillies insolentes que, au sortir d'un entretien avec Louis XIV, l'ami qui l'avait introduit lui disait : « Dorénavant, je te présenterai à l'ennemi, mais plus au roi! » Il y avait donc dans cette étrange famille « une longue préparation à de grandes destinées, beaucoup d'efforts de volonté, beaucoup d'énergie, des ébauches

1. M. Jung.
2. Voir de Loménie, *les Mirabeau*.

puissantes, mais incomplètes ». Et Sainte-Beuve a pu dire que le père du grand orateur était d'une de ces races sans mélange, dont l'heure finale avait sonné. Voilà l'une des deux origines ; voyons l'autre, et voyons le mélange attendu. « Mirabeau tenait de sa mère des caractères qui gâtaient fort et qui ravalaient même, disait son père, la hauteur originelle du type, qui en altéraient certainement la noblesse, mais qui en corrigèrent aussi la dureté. Il tenait de sa mère la largeur du visage, les instincts, les appétits prodigues et sensuels, mais probablement aussi ce certain fonds gaillard et gaulois, cette faculté de se familiariser et de s'humaniser, que les Riquetti n'avaient pas et qui deviendra un des moyens de sa puissance[1]. » Le marquis avait donc beau s'écrier que son fils avait « toutes les qualités viles de la souche maternelle ! » il avait beau se lamenter de le voir pencher « vers la canaille *plumière, écrivassière* ! » Ce n'est qu'en descendant ainsi des hauteurs abruptes de sa famille pour « se répandre, se précipiter et distribuer à tous », que son fils est devenu l'orateur, le politique, le grand homme dont la gloire égale celle de la Révolution qu'il a servie[2].

Quelle objection soulèvent ces intéressants rapprochements? Celle-ci, sans doute, que les conditions extérieures du succès sont une chose, et que

1. *Causeries du lundi*, t. IV.
2. On peut faire un raisonnement analogue sur les vertus et les défauts de Henri IV.

les conditions internes et organiques du génie en sont une autre. On ajoutera que si ces conditions, auxquelles on attribue tant de vertu, ne se fussent pas produites, il y en aurait probablement eu d'autres, aussi faciles à vanter et à expliquer après coup. Supposons, par exemple, que Mirabeau eût eu pour mère, non la cynique Mlle de Vassan, mais une femme douce et pieuse, qui eût tempéré d'une autre manière la fougue de son sang; il n'aurait pas eu à se repentir de ce manque d'autorité morale qui fit échouer plus d'une de ses plus nobles tentatives. Il n'aurait pas eu lieu de s'écrier, comme il le fit souvent, au sein de sa renommée et dans tout l'éclat de sa gloire : « Que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à la chose publique[1] ! » Ainsi peut-on concevoir que les occasions offertes au génie par telles ou telles circonstances secondaires modifient quelques-unes de ses allures; que le milieu où il se développe augmente ou diminue l'efficacité de ses efforts : le génie n'en demeure pas moins insaisi dans son fond, inexpliqué dans son essence.

Voilà les deux groupes de difficultés que soulève, croyons-nous, la théorie héréditaire. Mais nous reconnaissons et nous allons maintenant essayer de montrer qu'il est des faits et des réflexions capables d'en diminuer la portée.

1. Voir Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, IV.

Les familles illustres, avons-nous dit, semblent durer moins longtemps que celles qui vivent sans péril dans la lumière adoucie d'une honorable et modeste condition. Cela est vrai! Mais il faut se garder ici d'une confusion facile à faire. Quand on parle des familles, on a presque toujours en vue la famille sociale, celle dont les membres sont inscrits en masse sous une appellation commune; or il importe, dans la question qui nous occupe, de tenir compte avant tout de la famille naturelle [1]; et celle-ci se continue encore lorsque l'autre a disparu. En effet le nom, dans notre système moderne, n'est conservé que par les mâles; et les femmes néanmoins, nous l'avons vu, exercent une action considérable, prépondérante peut-être, sur la formation des hommes supérieurs. On compte beaucoup de vigoureux et robustes capitaines, d'honnêtes soldats, de bons Français, point de grands hommes, en aucun genre, qui portent le nom de Montmorency. Mais voici l'amiral de Coligny [2] et le grand Condé [3], qui sont des Montmorency par leurs

1. Le mot *naturelle* ne vise pas ici spécialement les naissances illégitimes, mais la parenté vraie qui survit au changement du nom.

2. Fils de Gaspard de Coligny et de Louise de Montmorency. Celle-ci était la sœur du connétable Anne, l'un des plus héroïques de la maison. Les études les plus récentes tendent à relever la gloire de l'amiral de Coligny et à faire de lui l'un des plus grands personnages de cette époque troublée.

3. Sa mère était la fameuse Charlotte de Montmorency, dont Henri IV fut si éperdument amoureux. Elle avait, dit Michelet (voir *Histoire de France*, t. XI, p. 110), avec une

mères. La famille de Montmorency eût donc pu être *socialement* éteinte; elle eût revécu *naturellement* dans les deux illustres personnages que nous venons de rappeler. De même, le fameux connétable de Saint-Paul se retrouve dans les Guise; et, comme dans la plupart des cas, c'est par la voie féminine qu'il est, pour ainsi dire, rentré dans l'histoire. Sa petite-fille Antoinette de Bourbon épouse Claude de Guise, le fondateur de la maison. Or « elle avait, dit Michelet, le sang de son aïeul, avec une violence sinistre qu'elle fit passer à ses enfants »; ce fut elle qui poussa François au massacre de Vassy. Ainsi encore, les célèbres capitaines Maurice et Henri de Nassau revivent dans Turenne, leur neveu, le fils de leur sœur Élisabeth.

Mais la famille que nous appelons ici naturelle se distingue encore d'une autre façon de la famille sociale. Il arrive très souvent que les historiens nous disent : telle famille, la famille des Saulx-Tavannes, la famille des Guise, commence avec tel personnage, en telle année. C'est en cette année effectivement que le nom, le titre, les privilèges distinctifs de cette famille apparaissent pour la première fois. Mais enfin ce fondateur avait lui aussi

beauté fatidique, légendaire, le cœur haut et ambitieux. Henri IV, expliquant à Sully ce qu'il avait éprouvé devant elle, lui disait que dans son regard elle lui avait paru unique, non seulement en beauté, mais en *courage*. Et le poétique historien s'écrie qu'il y avait dans ses yeux « comme un éclair de Rocroy ».

une famille et des aïeux. Il arrive même très souvent que c'est lui qui restera le représentant le plus illustre de ce nom qu'il inaugure, et que la décadence, plus ou moins rapide, commencera dès après lui [1]. On peut en conclure que, s'il résume en sa personne un certain nombre de qualités différentes qui se complètent les unes les autres, il les tient précisément de cette famille antérieure, que le nom nouveau dont il se fait gloire va laisser dans l'obscurité. Ceux-ci, lisons-nous, viennent d'une vieille famille d'Anjou, ceux-là d'une vieille famille de Lorraine ou de Provence; comme on dit que, parmi nos grands littérateurs ou nos grands savants, l'un sort d'une race patriarcale de bons magistrats, l'autre d'une souche d'artisans laborieux, et ainsi de suite. Il peut donc être également vrai : 1° que ces familles obscures et méritantes sont celles qui vivent le plus longtemps et qui ont le plus de chances de produire un jour ou l'autre quelque personnage extraordinaire; 2° que c'est justement quand, avec l'illustration, commencent la lutte, le danger, la fatigue, que le principe de la décadence est fatalement posé! Il reste toutefois l'espérance de voir cette vertu refleurir, si elle se repose en quelque sorte sous la forme féminine, et si elle se retrempe dans des alliances heureusement choisies, pour

1. C'est très exactement le cas pour la famille des Saulx-Tavannes, d'après son intéressant et judicieux historien, M. L. Pingaud.

reparaître, ainsi restaurée, sous un nom nouveau.

La seconde difficulté n'est pas non plus sans réponse. Expliquer, disions-nous, le caractère et le tempérament des grands hommes, ou expliquer le succès de leurs tentatives, ce n'est pas expliquer le génie même. On peut répliquer que, si ce n'est pas là toute l'explication, c'en est au moins ou le commencement ou l'achèvement. D'abord, si un grand homme est essentiellement celui qui fait de grandes choses, est-il possible que, parmi les éléments de sa grandeur, on néglige ceux qui lui ont donné le succès? L'esprit ne crée qu'à la condition de descendre dans la matière : il la domine sans doute et la transforme à son image, mais non sans se plier à quelques-unes de ses exigences. Le grand homme et le saint ont été parfois réunis : on ne peut espérer qu'ils le soient toujours. Souvent le saint s'éloigne du monde, parce qu'il le méprise : il se recueille dans la paix de sa conscience et travaille pour l'éternité. Nos grands hommes combattent pour cette société même, si mélangée de vices et de vertus; ils se meuvent tout entiers dans cette histoire, toujours agitée en des sens si divers par les guerres et les révolutions. Comment donc ne pas faire entrer dans leur génie créateur ces caractères qui leur ont permis d'agir profondément sur les hommes auxquels ils ont été contraints de se mêler?

Allons maintenant à ces traits plus délicats et

plus superficiels qui leur donnent leur physionomie originale. Il n'en faut point exagérer l'importance sans doute; et l'on comprend qu'ils eussent pu être remplacés par d'autres sans que la puissance intime et profonde des facultés essentielles en eût subi d'altération. Mais la fusion des goûts et le mélange des caractères n'en sont pas moins un acheminement à la combinaison des aptitudes. S'il est vrai que le naturel d'un individu compte des éléments nombreux, empruntés à des sources différentes, il y a là une présomption très forte en faveur de cette idée, que la vigueur de l'intelligence a pu s'être formée graduellement, elle aussi, à la faveur de tels emprunts. D'un côté, les éléments qui entrent dans la constitution du génie sont complexes; de l'autre, les influences héréditaires sont nombreuses : le nombre de celles-ci ne doit-il pas servir à expliquer la complexité de ceux-là?

Telles sont les réponses que nous croyons pouvoir être faites à nos propres objections. Elles ne dissipent pas toute obscurité. En posant devant nous cette multiplicité d'éléments et cette multiplicité d'influences, en nous montrant dans la majeure partie des grands hommes les résultats d'une élaboration sourde et silencieuse, opérée par des aïeux modestes, simples et calmes, il ne faut pas se dissimuler qu'elles cachent les données du problème dans une région souvent bien ténébreuse. Poursuivre ainsi les destinées de forces soumises par

essence à une sorte de dispersion et d'émiettement continuels restera toujours une tâche difficile. Croire enfin qu'avec des conditions si nombreuses et si divisées, avec mille influences qui se croisent, se combattent, se réduisent ou s'annulent mutuellement au jour le jour, on puisse fréquemment trouver une tendance accentuée à la consolidation et à l'embellissement d'un type un et original, ce serait une singulière illusion. Mais nous savons depuis longtemps que rien n'est en effet plus rare et plus imprévu que le génie. Il arrivera donc quelquefois que certaines qualités psycho-physiologiques dominantes, une fois données, exerceront sur la suite des combinaisons héréditaires une influence, une attraction assez décisives, pour produire à la longue une organisation en même temps très riche et très une. Il arrivera aussi que, par un concours de circonstances exceptionnelles, une semblable organisation apparaîtra sans avoir été préparée par un aussi long travail de la race. Il arrivera enfin que ce travail ou échouera complètement ou ne réussira qu'à moitié. Mais s'il est prouvé, par un certain nombre de faits positifs et de correctes inductions, qu'un tel travail n'est pas rare et que quelquefois il aboutit, c'est encore là un résultat que nous aurions tort de mépriser. Une famille qui dure longtemps a son grand homme [1] en

1. Ainsi, comme dit le Koran, « Dieu a accordé à chaque peuple un prophète dans sa propre langue ».

perspective, comme un soldat qui n'est pas tué a son bâton de maréchal dans sa giberne : ce sont là deux vérités fort approximatives sans doute. Pas plus l'une que l'autre, elles ne doivent être prises au pied de la lettre; mais pas plus l'une que l'autre, elles ne méritent d'être raillées. Les Lamoignon, les Jussieu, les de Candolle ne sont pas arrivés au génie; mais la famille de Charles-Martel, mais les Bach, mais les Mirabeau, mais les collatéraux des Montmorency et des Nassau y sont visiblement arrivés. Quant aux premiers, on avouera bien qu'en y tendant, ils n'ont pas tout à fait perdu leur temps et leur peine.

CHAPITRE IV

DE LA THÉORIE DE LA MÉTAMORPHOSE OU DE L'ALTERNANCE. — LE GÉNIE ET LA FOLIE

De la théorie de la métamorphose et de l'alternance. — Elle tend à remplacer dans quelques écoles la théorie qui identifiait le génie et la folie. — Comment il est aujourd'hui démontré scientifiquement que le génie et la folie s'excluent. — De quelques ressemblances apparentes et tout à fait trompeuses.

Mais le génie alterne-t-il avec la folie ou la névrose? — Examen des différents cas; le grand homme héritant d'un mal physique ou moral; — le voyant naître chez lui; — le transmettant. Dans aucun de ces cas il n'y a de métamorphose héréditaire. — Deux maximes de La Rochefoucauld expliquées : les passions et le grand dessein. — L'évolution descendante.

I

Ces conclusions risquent de paraître modestes; et peut-être se demandera-t-on si la théorie de l'hérédité ne dispose pas, pour les agrandir, de certaines ressources auxquelles nous n'avons jusqu'ici rien emprunté. L'hérédité est soumise à des métamorphoses, aucun physiologiste, aucun médecin n'en

doute; et nous avons rappelé nous-même qu'au génie succédait souvent le désordre ou l'impuissance. N'y aurait-il donc pas, dans ces métamorphoses, une loi d'alternance qui ferait du génie une phase intermédiaire entre deux ordres d'anomalies? De tout temps, le vulgaire a été frappé de ce qu'il y a d'original, d'insolite, de hors nature dans ces personnages extraordinaires. Il a d'abord constaté que chez les Alexandre, les César, les Charles V, les Henri IV, les Cromwell, les Condé, les Mirabeau, les Napoléon, comme chez les Rousseau et les Voltaire, tout n'était pas également digne d'admiration et de sympathie. Puis, sur ces hommes et sur leurs pareils, il a recueilli de tous côtés des anecdotes étranges, les faisant agir contre toute règle et sans le secours, évidemment trop grossier, du bon sens. Toute bizarrerie et tout excès qu'il a surpris chez eux lui ont peu à peu semblé comme des parties intégrantes de leurs facultés et des conditions de leur grandeur. Bref, il a confondu les inspirés avec les extatiques, les visionnaires, les hallucinés. Il s'est enfin trouvé des savants pour justifier cette confusion. On a consacré des livres ingénieux à développer des propositions comme la suivante : « Les dispositions d'esprit qui font qu'un homme se distingue des autres hommes par l'originalité de ses vues et de ses conceptions, par son excentricité ou l'énergie de ses facultés affectives, par la transcendance de ses facultés intellectuelles, prennent leur

source dans les mêmes conditions organiques que les divers troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont l'expression la plus complète [1]. »

Mais il y a deux interprétations de cette théorie. La première tend à établir que l'homme de génie lui-même, par une tension de toutes ses facultés qui va jusqu'à « la perte de la conscience ou à l'extase », est véritablement un malade. Autrement dit, « le génie est une névrose »; ou encore, « la constitution de beaucoup d'hommes de génie est bien réellement la même que celle des idiots [2] ».

Ce paradoxe n'a finalement pas eu grand succès, même auprès des physiologistes. M. Vulpian, qui a consacré sa vie à l'étude du système nerveux et de ses maladies, parla, dans son éloge académique de Flourens, des pages consacrées par ce dernier à la théorie de Moreau de Tours. Il dit : « M. Flourens prit la peine, fort inutile assurément, de réfuter l'auteur dont il s'agit ». J'étonnerai peut-être plus d'un lecteur en disant que M. Lombroso lui-même se défend avec énergie d'avoir voulu assimiler le génie à la folie. Il va jusqu'à dire que ranger le génie « parmi les formes tératologiques de la pensée », parmi « les variétés de la folie » c'est une « profanation impie [3] ».

1. J. Moreau de Tours, *la Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel.*

2. Ces différentes expressions sont tirées du livre de Moreau de Tours.

3. Ouvrage cité, chap. I, p. 1.

Les paradoxes les plus absurdes sont cependant si tenaces, qu'il sera peut-être à propos de montrer plus explicitement l'énormité de celui-ci.

Nous ne sommes plus au temps où on prenait le mot de folie dans le sens vague d'exaltation, de trouble, d'excès, de manque d'équilibre, de fureur plus ou moins prolongée, etc., etc. Les caractères et les conditions de la folie commencent à être fixés d'une façon scientifique.

1° La folie est une perturbation qui survient dans le développement commencé des facultés de l'individu. Un enfant qui naîtrait avec l'ensemble des anomalies qui se font sentir chez le fou ne serait pas fou : il serait idiot, car il n'aurait pu ni instituer aucun commerce intellectuel avec les autres hommes, ni établir aucune suite et aucun accord dans les produits de sa propre activité.

2° Cette perturbation qui signale l'invasion de la folie est telle, qu'un homme qui devient fou change radicalement de caractère, d'idées, de sentiments, de préoccupations, de passions, et on ne dira pas de conduite (il n'en a pas), mais de manière d'agir. Il était religieux, il devient blasphémateur et ordurier ; il était courageux, il craint désormais son ombre et se croit persécuté par un enfant ; il était timide et circonspect, il ne rêve plus que les grandeurs, etc., etc.

3° Coupé ainsi de son propre passé et n'y trouvant plus désormais la base d'opérations dont tout

homme a besoin pour réfléchir, pour juger, pour se décider, il ne fait plus ni l'un ni l'autre. Il est désagrégé; ce qui veut dire que les imaginations, les suggestions, les impulsions qu'amène soit le hasard, soit le jeu incohérent des forces matérielles, ne rencontrent plus chez lui aucune résistance : elles passent toutes à travers les mailles que laissent encore subsister les débris de son ancienne structure intellectuelle.

4° Ne s'entendant plus avec lui-même, il ne s'entend plus avec les autres : la conscience d'un fou est un monde fermé. On distingue, par exemple, un fou d'un criminel [1] à ce qu'un fou n'a jamais de complice.

5° Ne s'entendant plus ni avec lui-même ni avec les autres, peut-il, je ne dirai pas juger les choses, mais les voir telles qu'elles sont? Évidemment non, s'il est vrai que ce qui met l'accord entre un individu et ses semblables, c'est qu'ils se rendent les uns et les autres à l'évidence de ce qui frappe de la même façon leurs organes, quand ces organes sont sains. Donc, le fou, même quand il n'a pas, à proprement parler, des hallucinations, le fou est une organisation à travers laquelle les images des choses se déforment et se renversent. Le fou prend tout de travers, il ne voit pas ce qui est, et il voit ce qui n'est pas.

1. Voir notre livre sur *le Crime*, chap. XII, le crime et la folie.

6° Enfin cette perturbation qui rend le fou étranger à lui-même et à ce qu'il était précédemment, étranger aux autres hommes, étranger à la nature des choses, elle provient d'une altération pathologique intéressant[1] la substance cérébrale et menaçant presque toujours gravement l'organisation tout entière.

Voilà, dira-t-on, l'image « schématique » de la folie : ces caractères ne se trouvent pas tous, sans mélange, dans chaque malade. Soit! Je demande néanmoins si le don de créer de grandes œuvres et de s'imposer à l'admiration des autres hommes peut coïncider avec de tels états, s'il peut même, par la loi de son développement, tendre à s'en rapprocher. Nous n'avons point prétendu donner la définition exacte du génie : nous la cherchons. Mais enfin, nous savons que le génie crée des œuvres qui se tiennent et qui se continuent, dont le succès vient couronner des goûts persévérants et justifier la précocité d'une vocation; nous savons aussi que les œuvres du grand homme ajoutent à la puissance de son époque et aux ressources de l'esprit humain. Est-il nécessaire de pousser la comparaison plus loin?

Je sais qu'il y a entre les choses les plus différentes des ressemblances apparentes de nature à tromper ceux qui veulent bien se laisser tromper.

1. Directement, disent un grand nombre d'aliénistes; directement ou indirectement, disent quelques autres.

L'homme qui fait une grande découverte et lance des idées nouvelles commence par étonner ses contemporains : il rencontre donc des hostilités, il passe pour un homme à part, il l'est en effet dans un sens, et on le lui répète tellement qu'il finit par le croire lui-même. Comme le dit fort judicieusement M. Lombroso, « sa supériorité intellectuelle lui permet d'acquérir et d'exprimer sur la nature des choses des convictions différentes de celles qui sont adoptées par le plus grand nombre, de les manifester avec une inébranlable fermeté et d'en augmenter par cela même le contraste et l'opposition [1] ». Ce contraste est souvent d'autant plus vif que les hommes ont, comme on sait, une grande tendance à se traiter de fous les uns les autres. Jésus pour les Pharisiens, les martyrs pour les païens, un ascète pour les gens du monde et les gens du monde pour un ascète, Molière pour les médecins de son époque, les premiers romantiques pour les derniers classiques,... autant d'extravagants, autant de gens dont une pitié dédaigneuse croit excuser les égarements en les mettant sur le compte de la faiblesse humaine ! Mais un fou, une fois déclaré fou, sur un diagnostic scientifique, passera toujours pour avoir été fou, et aucune conception de l'avenir ne le réhabilitera : aucun peuple ne l'adoptera. Si ce que le grand homme a

1. Ouvrage cité, liv. I, chap. II.

découvert est vrai, l'humanité, un jour ou l'autre, le reconnaîtra, et son adhésion fera cesser le contraste qui avait provoqué l'étonnement ou les railleries des contemporains. Je n'insiste pas davantage sur ces points par où le génie et la folie semblent se toucher : ils se touchent, qu'on me passe l'expression, comme deux êtres qui se tournent le dos. J'aurai d'ailleurs plus d'une occasion de signaler des causes d'illusion et de montrer, par exemple, comment l'idée fixe de l'homme de génie et l'idée fixe du fou sont exactement l'inverse l'une de l'autre.

Le critique, qui croit que le génie est une chose absolument individuelle et que chaque grand homme est à lui seul un genre à part, élèvera encore des objections et des doutes. Il dira que tout cela est vrai, en général, mais qu'il peut se trouver tel individu qui, par « idiosyncrasie » et précisément parce qu'il est homme de génie, échappera à toutes ces règles. Il ne serait pas bon assurément qu'on trouvât trop de grands hommes malades et délirants, mais il est excellent qu'il y en ait un ou deux pour bien prouver que le génie a la force de se soustraire à toutes les lois. Jean-Jacques Rousseau, par exemple, voilà un homme qui, nous dit-on, a pu allier en lui le génie et la folie. Le critique ne dit pas seulement [1], ce qui serait parfaitement soute-

1. Voir l'article de M. Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1890. Cf. la réfutation que nous avons essayé d'en donner dans la *Revue philosophique* de juillet 1890.

nable, que Rousseau est devenu fou, qu'il a eu des accès, que ces crises ont compromis vingt fois son intelligence et sa vie : il dira que son génie et son délire étaient unis étroitement, que l'une opérait dans le sens de l'autre et qu'ils furent constamment solidaires l'un de l'autre.

C'est une belle chose, chez celui qui pratique un art avec distinction, que de défendre l'indépendance de sa méthode. Il n'est cependant pas sûr de se heurter à des vérités et à des lois démontrées par les sciences mêmes que l'on dédaigne. Il fut un temps où le médecin du corps se passait de connaissances physiologiques et de connaissances chimiques : il en appelait à l'idiosyncrasie et au tempérament spécial du malade. Mais il n'y a pas d'idiosyncrasie qui tienne : quand on a perdu un organe qui, chez tous les hommes, est nécessaire à la vie, on meurt. Sans doute il arrive, quand l'atteinte reçue n'est pas aussi radicale, que le sujet dispose d'un surcroît d'énergie et de résistance suffisant pour réparer les troubles et arrêter la destruction qui le menacent. Mais où a-t-on jamais vu une maladie qui ajoutât à la vigueur d'une personne et conspirât avec les fonctions de ses organes sains pour leur donner quelque vertu extraordinaire, utile et bienfaisante? Eh bien! une folie qui non seulement respecte le génie d'un homme, mais qui le favorise, qui opère complaisamment dans le sens de ses besoins et de ses aptitudes, c'est là une formule inintelli-

gible. Un délire qui coopère avec les facultés créatrices et qui les seconde cesse d'être un délire. Autrement, les mots n'ont plus de sens.

II

Mais, on l'a vu, il y a une autre théorie qui, tout en se défendant de croire que le génie et la folie cohabitent dans un même homme, les croient cependant liés l'un à l'autre par une loi de métamorphose et d'alternance. Si, a-t-on dit, les cas de surexcitation maladive et ceux d'originalité puissante ne coïncident pas, du moins ils se succèdent, et il est possible qu'ils s'engendrent, comme, dans Platon, les contraires et, dans le proverbe populaire, les extrêmes. De même que le rhumatisme articulaire alterne avec la chorée ou danse de Saint-Guy, ainsi la puissance inventive peut alterner avec une variété quelconque de l'aliénation mentale. Les faiblesses et les excès qu'il est impossible de ne pas voir chez la plupart des grands hommes sont alors des symptômes secondaires, moins développés, moins dominants surtout, dans l'état qui précède que dans celui qui doit suivre, mais attestant bien une transition, un passage entre les deux.

Disons tout de suite que cette forme de la théorie nous paraît aussi confuse et aussi fausse que la

première. Nous allons essayer de le prouver, car nous voudrions débarrasser de toute compromission avec de semblables hypothèses la doctrine dont nous avons montré les parties solides, les côtés vrais dans les développements qui précèdent.

Pour plus de facilité, distinguons dans la question trois cas ou trois moments successifs possibles : 1° le grand homme hérite de ses ascendants les bizarreries et les faiblesses qui se mêlent à son génie; 2° c'est dans le grand homme lui-même qu'elles apparaissent pour la première fois : il en est pour ainsi dire l'auteur ou du moins la première victime; 3° le grand homme transmet ce triste héritage à sa postérité.

Les hommes de génie sont très souvent déparés par des imperfections qu'ils tiennent de leurs parents, cela ne fait pas question. Nous savons tous qu'il y avait chez Henri IV des contrastes inouïs; que si, pour sa gloire et pour la nôtre, il tenait de Jeanne d'Albret, il y avait aussi en lui beaucoup de Henri d'Albret; qu'à côté d'un sérieux qui allait parfois jusqu'à la solennité et d'une hauteur vraiment royale, les biographes relèvent en lui à plaisir des traits de légèreté coupable et de trivialité. Tous nous disent que c'était un mélange extraordinaire de courage sain et robuste et de complaisantes faiblesses, d'ingratitude et de fidélité, de générosité de cœur et de ruse, on

peut aller jusqu'à dire d'esprit, d'héroïsme et de ridicule [1].

Il est de même acquis que l'on retrouve dans le grand Frédéric son aïeul Frédéric Ier, le brillant et généreux fondateur de la Société royale de Berlin (dont le premier président fut Leibniz), mais aussi son père, Frédéric-Guillaume Ier, le roi-sergent, celui qui poussait jusqu'à des manies si singulières le souci de transformer ses villes en des casernes, son État en un vaste camp. De là l'impression parfois douteuse que produisent non seulement sa vie, mais la lecture de ses écrits; car un critique a pu caractériser très exactement sa correspondance en disant qu'on y trouvait « des taches de bière et de tabac sur des pages de Marc-Aurèle ».

Napoléon Ier tenait de son père non seulement cette âpre ambition, ce mélange d'astuce et de convoitise dont nous avons déjà parlé, mais une disposition cancéreuse et une agitation nerveuse qui, avec un peu de bonne volonté, a paru revêtir dans sa jeunesse un caractère « épileptiforme ».

Arrêtons-nous à ces exemples saillants et authentiques, et concédons qu'on en pourrait d'ailleurs apporter beaucoup d'autres. Sont-ce là des phénomènes de métamorphose et d'alternance? On l'ad-

1. Voir, dans l'*Histoire de France* de Michelet, t. IX, la description de l'accoutrement sous lequel il s'était travesti pour chevaucher incognito à la portière de Charlotte de Montmorency. — Cf. Mme de Rémusat, *Correspondance*, V, 5.

mettrait si les vices ou les misères des auteurs disparaissaient pour un temps chez leurs produits, en y faisant place au génie. On retrouverait alors dans la vivacité du génie l'équivalent de la violence criminelle ou maladive dont elle serait la simple transformation. Ainsi, quand la chorée succède au rhumatisme articulaire, c'est que le rhumatisme articulaire a disparu. Mais comment dire ici qu'il y aìt métamorphose, puisqu'il y a coïncidence? La *violente amour* que Henri IV portait à ses sujets était-elle une transformation de celle que l'un ou l'autre de ses aïeux pouvait porter à ses maîtresses? Mais non! puisque toutes deux subsistaient également chez le bon roi avec une pareille vivacité.

Comment cette grandeur et ces faiblesses se développent-elles ainsi côte à côte? demandera-t-on. C'est là une question qui se présente si naturellement ici que nous ne devons point l'éviter. La Rochefoucauld a écrit à ce sujet une maxime souvent répétée sous diverses formes et en des sens non moins divers. « Il n'appartient, dit-il, qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts [1]. » Comprendrons-nous que la grandeur des défauts est la conséquence, le signe et la mesure de la grandeur de celui en qui nous les surprenons? C'est, si l'on veut, un signe de la violence de son tempérament ou de la persistance prolongée de

1. Édition Duplessis, dans la Bibliothèque elzévirienne, p. 168.

ses habitudes, ce qui est une tout autre chose. Concédons cependant que c'est quelquefois le signe d'une grandeur native égarée, d'un fonds riche et mal cultivé. Ainsi l'on dira que la violence de la maladie et de la douleur dans une organisation physique atteste bien souvent l'énergie de la vie qui lutte et se débat. Mais enfin, quand l'organisme en est là, la puissance de la vie est bien menacée; et quand la force des facultés mentales ou affectives se manifeste par la grandeur des défauts, il est difficile de ne pas accorder que la grandeur totale du personnage y perd plus qu'elle n'y gagne. Dans tous les cas, rien absolument ne prouve que ce mode de manifestation de la grandeur ait quelque chose de nécessaire, et surtout qu'il soit une des qualités ou des vertus constitutives du génie.

Une interprétation plus juste de la maxime de La Rochefoucauld est celle-ci : Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts... *impunément*. Qu'un homme de génie ait des faiblesses, des vices, des désordres, c'est son affaire! Ce que nous, humanité, qui lui décernons la gloire comme prix de ses services, voulons de lui, c'est qu'il les ait compensés par un surcroît de dévouement, d'amour du beau, de lucidité d'intelligence, de force d'attention, en un mot qu'ils ne l'aient pas empêché de faire de grandes choses. Dans les conditions ordinaires de la vie, ni le désordre qui disperse, ni la violence qui épuise, ne laissent les facultés assez

intactes pour produire une œuvre virile. Mais le grand homme est précisément celui qui demeure assez fort pour se ressaisir au milieu de ses chutes et discipliner à temps la fougue de ses impulsions. Qu'un écrivain ou un artiste, par exemple, étudie ses propres passions, puis les dépeigne ou les exprime avec éclat, cela est possible! Mais encore faut-il qu'il ait repris sur eux son empire, et que l'étude ait restauré en lui, dans son énergie et sa pureté, cette autre passion qui finalement doit surmonter toutes les autres, la passion de l'art et du beau. En d'autres termes, il faut que ses défauts respectent le domaine sacré où il exerce l'art qu'il aime et où il accomplit son *œuvre propre* (οἰκεῖον ἔργον, selon l'expression classique d'Aristote). C'est bien là, si nous voulons y regarder de près, ce que nous voyons dans l'histoire des lettres et des arts, comme dans l'histoire proprement dite.

On a beaucoup parlé des entraînements d'Alfred de Musset. Mais, à côté d'eux, la critique a toujours vu le ferme et lucide bon sens qui soutenait ses fantaisies les plus légères, et M. Nisard a pu dire, sans paradoxe, que cet enfant du XIXe siècle le plus troublé, était, sur les points essentiels de la poésie, demeuré de l'école de Boileau. Chez Napoléon Ier, que d'excès et, pour rappeler le mot du moraliste, qui semblera ici bien indulgent, que de *défauts*! Que de violences particulièrement, et que de mépris, pour les autres hommes! Quel dédain de

leur vie, de leurs intérêts et de leurs droits! Quel abandon sauvage à ses caprices et à ses convoitises les plus insensées, dissimulé sous une ostentation plus ou moins sincère de fatalisme [1]! Mais qu'est-ce avant tout que Napoléon Ier? Un grand guerrier [2]! Car M. Thiers avoue lui-même le délire de sa politique. Or, la volonté bien arrêtée de ne calculer ni l'énergie ni la justice des résistances, de ne tenir aucun compte ni des traditions populaires, ni des lois économiques, voilà bien la source principale de ses illusions et de ses folies, comme de bon nombre de ses travers. Les mémoires de Mme de Rémusat nous donnent des preuves bien curieuses de cette légèreté, avec laquelle, dans une foule de petites circonstances, il allait au-devant des insuccès. Quand il conduisait lui-même une voiture, « il prétendait toujours vaincre tout obstacle, et il eût rougi de reculer ». Aussi versait-il, se faisait-il fouler le poignet, et, finalement, était-il obligé d'y renoncer. A la chasse (image de la guerre, dit-on cependant) il changeait brusquement le système adopté pour la poursuite du cerf, et s'irritait ensuite de l'insuccès. Eh bien! relisez dans Thiers l'histoire complète du fameux plan de descente en Angle-

1. Il s'en est défendu à Sainte-Hélène. Mais les apologies de Sainte-Hélène équivalent bien souvent à des aveux mal déguisés, et mêlés de remords ou de repentirs.

2. Il fut grand aussi dans les parties de l'art d'administrer où pouvait s'appliquer utilement la méthode qu'il imposait à l'organisation de ses armées.

terre; vous constaterez que Napoléon Ier traita la Villeneuve à peu près comme il traitait son garde-chasse. Mais retrouve-t-on rien de pareil dans l'organisation de ses propres campagnes et dans la conduite de ses batailles? On sait au contraire que jamais capitaine ne mit autant de soin à tout embrasser, à tout connaître, pour discerner longtemps d'avance « le point précis où il fallait frapper pour qu'un coup décisif emportât tout le reste [1] », à ne jamais mépriser son adversaire, tout en l'amenant à commettre des fautes, à toujours prévoir une défaite possible et à se ménager une retraite, enfin, pour répéter ses propres expressions [2], « à profiter de tout, à ne rien négliger de ce qui pourrait lui donner quelques chances de plus ».

Newton s'avise un jour de laisser là ses travaux de mathématiques et de physique. Il veut protéger la religion de son pays : il veut faire comme le grand géomètre Wallis qui a composé un traité de théologie, comme son précurseur Hoocke qui a écrit sur la tour de Babel, comme son élève Whiston qui a expliqué la révélation de Saint-Jean, comme Leibniz qui a commenté l'histoire de l'ânesse de Balaam. Il s'abîme dans des travaux de chronologie biblique; il cherche la vraie interprétation des prophéties de Daniel et des prédictions de l'*Apocalypse*. Que valent ces ouvrages? M. Biot a eu la

1. Lanfrey.
2. Dans une lettre à Metternich, citée par M. Jung.

patience de les examiner, et voici ce qu'il nous en dit : « Si l'on considère seulement l'immense lecture, la puissance de mémoire et la plénitude de possession des textes que ces écrits supposent, on les croirait le résultat d'une vie entière uniquement employée aux études de théologie ou d'érudition. Mais quand on examine la mise en œuvre des matériaux qui les composent, on est plus surpris encore du contraste qui existe entre la sévérité prudente, presque austère, de ce même esprit dans les recherches mathématiques ou expérimentales, et son abandon complet aux spéculations systématiques.... Ce sont des tours de force, sans résultat.... Il n'en reste rien [1]. »

Mais cette division qui s'opère ainsi dans un même homme entre son génie et ses faiblesses, d'où vient-elle? Et comment comprendre exactement une telle anomalie? Voici une autre maxime de La Rochefoucauld [2], qui nous l'explique en deux mots profonds : « Les grandes âmes ne sont pas celles qui ont moins de passions et plus de vertus que les âmes communes, mais seulement celles qui ont de plus grands desseins ». Voilà toute la vérité. Espérer que les grands hommes n'auront point de passions, point de défauts, est le fait d'une admiration naïve que notre nature, en somme, ne mérite pas. Attribuer la supériorité des hommes de génie à la vio-

1. Biot, *Mélanges scientifiques et littéraires*, I, 414-415.
2. Édition citée, p. 264.

lence de leurs instincts, c'est rabaisser cette même nature à outrance; c'est injustement diminuer ce que d'autres veulent meilleur qu'il n'est possible de l'obtenir. Supposons donc une âme vigoureuse, mais pétrie de ce même levain qui fermente chez nous tous, ou pour le bien ou pour le mal. Toute force tend à s'exercer, donc à s'appliquer, et à s'appliquer à un objet dont l'importance soit en proportion de son énergie. Un éléphant ne se raidit pas contre un arbuste; un lion ne rugit ni ne court après une taupe. Un Leibniz veut concilier, non pas deux ou trois petites difficultés de casuistique, mais Aristote avec Descartes; un Newton veut découvrir... le système du monde; un Henri IV et un Richelieu veulent pacifier leur pays pour lui donner la prédominance sur ses rivaux; un Napoléon Ier, discipliner les forces de la Révolution française pour battre l'Europe coalisée, et ainsi des autres. La puissance intellectuelle, à mesure qu'elle a conscience d'elle-même, se porte vers un objet de plus en plus grand. Qu'arrive-t-il alors? Que les facultés se groupent, que les efforts se coordonnent, que l'intensité de la passion même se met au service du grand dessein. Mais se mettre au service d'une idée, c'est se plier à ses exigences, c'est admettre une règle, c'est introduire dans ses propres mouvements un ordre qui ne les laisse se développer que là où il faut, mais avec une énergie soutenue et dirigée par le pressentiment du succès. Ainsi,

dans la premièrè confusion d'une âme hésitante, il y a souvent une impétuosité généreuse qui cherche son issue. Ne la trouve-t-elle pas [1]; la vigueur s'use, et la grande vie est manquée. La perd-elle un instant de vue en se jetant soit dans les sentiers battus, soit dans un travail pour lequel elle n'est pas faite; l'imagination désorientée s'égare, la méthode est défaillante, la puissance même des facultés n'aboutit qu'à des excentricités laborieuses ou à de surprenantes légèretés. Enfin la retrouve-t-elle; alors non seulement l'impétuosité retrouve l'efficace que lui ôtait son agitation désordonnée; mais toutes les forces latentes et en réserve, émergeant l'une après l'autre, viennent apporter leur concours en temps voulu; les idées se multiplient et forment un système; l'horizon s'étend de plus en plus, mais la clarté du grand dessein l'illumine, et l'exécution de ce dessein le remplit tout entier. Toutes proportions gardées, c'est là un effet analogue à celui qu'opèrent en chacun de nous l'appel décisif de la vocation, le choix d'une carrière aimée, la découverte d'un *sujet* de travail qui, convenant à nos aptitudes, met fin à toute une période d'hésitations. C'est donc la force d'esprit qui, appliquée à une grande chose, développe, entraîne le génie, et met ainsi une unité dans le conflit des tendances qu'avaient pu léguer les aïeux. Là où le dessein se

1. C'est là qu'est l'importance du milieu actuel. Nous y reviendrons dans un autre chapitre.

perd de vue, sans doute, l'unité se brise pour un moment, et les excès peuvent reparaître avec la fougue primitive des passions qui les provoquent; puis, quand la poursuite du but recommence, l'énergie tendue de la volonté s'y précipite, sans regarder autre chose que les moyens efficaces d'y parvenir; c'est alors que le grand homme méconnaît souvent plus d'un devoir et sacrifie plus d'un droit, pour étonner bientôt après par l'abandon magnifique de son intérêt personnel, par la générosité touchante de ses pardons et de ses oublis. En avançant enfin dans la vie, il s'habitue à trouver les limites de son pouvoir, plus sûrement encore celles de ses jouissances. S'il lui était arrivé jadis de ne croire qu'à lui-même et de ne consulter que son ambition, son orgueil s'incline alors, et sa grandeur s'humanise. Sainte-Beuve cite quelque part ce mot de Frédéric, « qu'on n'a pas vu, sauf Énée et saint Louis, de héros dévot ». Mais l'éminent critique, dont nul à coup sûr ne suspectera la pleine liberté d'esprit, ajoute [1] : « Dévots! C'est possible, en prenant le mot dans le sens étroit; mais religieux, on peut dire que les héros l'ont presque tous été. » Puis, s'appuyant sur des témoignages qui donnent à croire que Frédéric exagérait lui-même son irréligion, il cite à l'appui ces paroles écrites par l'ami de Voltaire au sortir de la guerre de Sept Ans : « Ne

1. *Causeries du lundi,* t. III, p. 137.

paraît-il pas étonnant que ce qu'il y a de plus raffiné dans la prudence humaine, joint à la force, soit si souvent la dupe d'événements inattendus ou de coups de la fortune? Et ne paraît-il pas qu'il y a un certain je ne sais quoi qui se joue avec mépris des projets des hommes? »

Cette fin dans l'apaisement et dans une sorte de renonciation désabusée n'est cependant pas la loi universelle. Il y a des grands hommes qui ne finissent que dans la défaite. Les causes de cette impuissance, succédant à des victoires merveilleuses, ne sont pas difficiles à discerner. Quelquefois l'ambition survit à la force de l'intelligence, que l'âge n'a point respectée. Plus souvent, l'ivresse d'un succès qui l'a déshabitué des résistances emporte le grand homme à des entreprises impossibles. Napoléon veut encore vaincre avec des ressources insuffisantes, comme Beethoven et Michel-Ange veulent rendre des idées que les moyens propres à leurs arts se refusent à exprimer, comme Descartes veut trouver *a priori* des lois de la nature que l'expérimentation eût seule pu lui révéler. Ainsi encore tel homme qui a battu tous ses rivaux dans la diplomatie ou dans la guerre, et dont l'ambition a grandi avec les victoires, se prend à mépriser tous les obstacles; il croit que les lois économiques, par exemple, se plieront à ses exigences, comme l'ont fait les hommes passionnés ou naïfs qu'il avait fait servir à ses desseins. Tout usage a ses abus, toute

force a ses excès. Le génie a d'autant plus aisément les siens, que, pour créer quelque chose de puissant dans l'art qu'il a choisi, force lui est de faire appel à certaines facultés qui tendent alors à prendre un développement anormal. M. Brunetière dit de Rousseau que la qualité de son génie (qui aimait la nature et la solitude) fut solidaire de son exaltation de sauvagerie et de sa mélancolie soupçonneuse. On peut dire quelque chose d'approchant d'un très grand nombre d'hommes de génie. La qualité du génie qui fit de Voltaire un immortel railleur fut solidaire de cette espèce d'exaltation d'irrévérence et d'injustice qui lui fit outrager tant de choses et tant de personnes sacrées. La qualité du génie qui fit que Napoléon gagna tant de victoires fut solidaire de cette manie belliqueuse qui le conduisit en Russie et à Waterloo; elle fut également solidaire du mépris qu'il afficha pour l'opinion, pour le droit public et le droit des gens. Mais Dieu nous garde de retourner la proposition! Dieu nous garde de croire que si l'abus de la force entraîne un affaiblissement et du désordre, le désordre accroît la vigueur ou raffine la qualité du génie!

En résumé, nous avons vu où il faut chercher le secret d'une grande vie : ce n'est pas dans un mélange où les défauts feraient autant que les vertus, et où toutes les passions indistinctement ne vaudraient que par leur intensité; c'est dans la grandeur de l'idée poursuivie : car elle seule a pu grouper

et amener à l'unité les conceptions, les passions, les efforts qu'elle a exigés, puis obtenus de son héros.

Supposons maintenant que le grand homme n'ait pas reçu de ses ancêtres les anomalies ou, comme on dit, les excentricités que ses biographes relèvent si volontiers dans sa carrière, mais que ce soit lui qui les ait, pour ainsi dire, introduites dans sa famille en même temps que son génie. On pourra faire ici deux hypothèses : ou l'on dira que le génie s'alimente à la source même de ces passions maladives, ou l'on pensera que ces misères sont une conséquence difficile à éviter de la tension du génie. Si les considérations que nous venons de développer laissent encore quelque vraisemblance à la première de ces hypothèses, il suffira, ce nous semble, pour achever de la réfuter, de placer la seconde en face d'elle.

L'organisation que le génie anime et dont il se sert ne peut impunément subir ces déploiements d'énergie qu'exigent la grandeur et la continuité de son action : « L'épée use le fourreau ». Quelques faits psychologiques peuvent servir à nous expliquer scientifiquement la valeur de ces expressions du sens commun.

« L'imagination ne peut se représenter des actes complexes sans demander au système nerveux qu'elle fait agir des mouvements internes nombreux, des combinaisons d'efforts d'où à la longue

suit la fatigue. L'imagination d'un modeste travailleur, enfermée dans le cercle des réalités banales, se repaît uniformément des mêmes conceptions; il n'éprouve aucun besoin de les renouveler ni de les élargir : les mêmes objets reviennent périodiquement à son esprit avec une régularité qui impose à son être tout entier comme une cadence monotone. Il agit donc, mais de cette action suivie, constante et modérée, qui, toutes choses égales d'ailleurs, est bien faite pour assurer à l'âme la paix, au corps la santé. Au contraire, exerçons-nous une action compliquée, demandant des efforts contradictoires (et c'est à quoi nous condamne souvent l'ambition) ; nous ne pouvons nous abandonner longtemps aux mêmes espérances : brusquement arrachés au rêve que nous caressions, sans cesse obligés de faire face à quelque tâche nouvelle, notre imagination prend des allures saccadées, elle ne laisse en paix aucune de nos facultés physiques ou morales [1]. » Assurément, quand des facultés ainsi agitées s'appliquent au travail supérieur qui fait l'unité de la vie du grand homme, elles tendent à se mouvoir avec cette ampleur et ce rythme puissant qui sont les conditions du succès. Mais avant ou après la victoire s'élèvent mille conflits avec l'idéal qui se dérobe, avec les préjugés qui s'obstinent, avec les égoïsmes qui se révoltent. De là ces soubresauts de l'imagi-

1. Extrait de notre livre sur *l'Imagination*, p. 151.

nation qui se répercutent dans l'économie. Et que se produit-il alors dans cette dernière? tantôt un affaiblissement général, tantôt une fatigue qui laisse l'esprit sans défense contre les suggestions puériles ou bizarres, ou une série de secousses fiévreuses qui tourmentent et qui égarent, parce qu'elles sont désormais sans rapports avec l'idée.

Il est hors de doute que Newton eut un instant l'esprit égaré; surmené par le travail, fatigué par les « inconcevables détails de discussion », auxquels « il fut obligé de descendre [1] »; dérouté par les objections, les interpellations et les tracasseries qui le persécutaient, ses puissantes facultés s'affaissèrent. Elles reprirent ensuite leur vigueur, mais elles déclinèrent de nouveau et d'une façon définitive. Or, le livre des *Principes* qui résumait toutes ses grandes découvertes avait paru en 1687 (il avait alors 45 ans) : et ce n'est qu'en 1693 que son premier accident lui arriva. On le soigna, on le guérit,

1. Nous avons (voir Biot, ouvrage cité, I, 192) le témoignage de Huygens : « Le 29 mai 1694, M. Colin, Écossais, m'a raconté que l'illustre géomètre Isaac Newton est tombé, il y a dix-huit mois, en démence, soit par suite d'un trop grand excès de travail, soit par la douleur qu'il a eue d'avoir vu consumer par un incendie son laboratoire de chimie et plusieurs manuscrits importants; M. Colin a ajouté qu'à la suite de cet accident, s'étant présenté chez l'archevêque de Cambridge et ayant tenu des discours qui montraient l'aliénation de son esprit, ses amis se sont emparés de lui, ont entrepris sa cure, et, l'ayant tenu renfermé dans son appartement, lui ont administré, bon gré mal gré, des remèdes, au moyen desquels il a recouvré la santé, de sorte qu'à présent il recommence à comprendre son livre des *Principes.* »

il reprit peu à peu ses travaux, fit de nouvelles recherches très profondes, qui continuaient sans doute ses premières théories et s'appuyaient sur elles, mais qui aboutissaient à des découvertes considérables encore. Il retomba ensuite pendant quelque temps dans l'irritabilité maladive et dans l'incohérence qui avaient signalé sa première crise. Enfin [1], comme nous venons de le dire, après avoir jeté une dernière étincelle, il cessa complètement de travailler; sa vie s'acheva, non dans la démence, mais dans la monotonie et dans la médiocrité séniles.

Cette histoire a beau être celle de Newton : elle est, en somme, toute simple et toute humaine. Un cerveau se fatigue, il se repose, il guérit, il recommence à fonctionner, il retrouve sa vigueur et de nouveau l'épuise. Ce serait peut-être trop dire, à notre avis, que de voir dans ces crises de véritables cas de folie. Admettons cependant qu'il faille leur donner ce nom. Quel rapport ont-elles avec le génie de Newton? Elles en ont suivi les travaux et les soucis; elles ont interrompu les premiers et les ont finalement clos. Où voit-on qu'elles les aient accompagnés, qu'elles les aient servis et surtout qu'elles aient jamais pu en préparer le retour, soit chez lui-même, soit dans la personne d'un descendant?

Ce qu'on remarque plus fréquemment encore

1. *Ibid.*, 354, 410.

chez beaucoup d'hommes de génie, ce sont de petites manies, des tics, dont bon nombre de travailleurs ordinaires ou d'hommes d'étude, dont beaucoup de personnes nerveuses, intelligentes et préoccupées, sont d'ailleurs souvent affligées.

Ces faits ne sont pas sans analogie avec ceux que Darwin (développant certaines remarques de Müller, de Cl. Bernard et de Spencer) a relevés dans les mouvements de la physionomie [1]. Toute accumulation de force nerveuse tend à se répandre, et elle se répand par la voie que les physiologistes nomment la ligne de moindre résistance. S'il y a un organe plus directement intéressé à l'acte en train de s'accomplir, c'est lui qu'elle modifie d'abord. Mais comme notre pensée s'intéresse généralement à tout ce que nous faisons, ses serviteurs habituels, les sens, et la face qui les réunit presque tous, reçoivent le contre-coup de ces mouvements internes : c'est ce qui fait précisément qu'ils les expriment. Si l'accumulation dépasse les proportions accoutumées, la voie d'écoulement ordinaire ne suffit plus ; le torrent se précipite, se crée des issues nouvelles ; le corps tout entier, mais surtout les organes qui se trouvent être, chez l'individu, les plus impressionnables ou les plus mobiles, participent à cet ébranlement général : ils expriment, eux aussi, à leur manière, la passion qui en est la source. Ceci

1. Darwin, *de l'Expression des émotions.*

posé, on comprend ce qui doit se passer dans un organisme où un appel incessant est fait à l'action du système nerveux. Ici, la force disponible se dépensera tout entière en des mouvements internes, dans les invisibles combinaisons des systèmes d'images qu'elle organise : la face restera donc, pour la plupart des autres hommes, impassible et impénétrable; mais c'est le dedans qui travaillera seul, et c'est lui qui supportera seul toute la fatigue. Là, cette mobilité engendrée par l'activité maîtresse de la pensée se communiquera promptement aux divers organes : elle y déposera, elle y développera peu à peu le germe d'une activité locale, automatique. Mais, là comme ici, on conçoit qu'un organisme ainsi ébranlé s'épuise : on conçoit surtout qu'il ne transmette qu'une force débile ou agitée. Nous arrivons ainsi au troisième cas que nous avions à examiner, celui où les accidents nerveux, introduits dans une famille par son représentant le plus illustre, vont s'accentuer chaque jour davantage dans la nullité des fils ou dans l'égarement des neveux.

Dans ce troisième cas, si fréquent, avons-nous enfin quelque symptôme décisif de cette prétendue loi d'alternance? Il faudrait pour cela qu'après le passage, que nous avons vu, du génie à la dégénérescence, nous eussions des retours périodiques de la dégénérescence au génie. Nous en cite-t-on?

On peut citer des cas de métamorphose ou d'alternance dans certains ordres de faits. Il y en a

d'abord vraisemblablement dans l'ordre moyen du talent. On comprend, par exemple, que le talent musical puisse alterner dans une même famille avec le talent du coloriste et du peintre, ou celui du psychologue avec celui du naturaliste. C'est là, somme toute, une même aptitude qui reçoit de différentes circonstances familiales ou du milieu, des directions variées. La finesse de l'analyse, le goût de l'ordre et de la méthode peuvent s'appliquer, chez le fils, à l'étude des faits physiologiques, comme ils s'appliquaient, chez le père, à l'étude des faits de conscience, ou inversement. Il doit suffire de bien peu de chose pour modifier ainsi le point d'application d'aptitudes à peu près semblables et égales.

Il serait plus hypothétique, mais très vraisemblable, de supposer encore une alternance entre la beauté de la mère ou la force physique du père et d'autre part la supériorité spirituelle du fils. On ajouterait à la probabilité de l'hypothèse en pensant que la grâce ou la vigueur des ascendants se prêtent l'une à l'autre, en se tempérant, un mutuel concours, pour assurer la valeur éminente de l'organisation émanée d'eux; mais de telles alternances n'équivalent toujours point à une métamorphose entre la maladie et la santé — physique ou morale — et c'est tout ce qu'il nous importe ici de remarquer.

On peut citer enfin, nous l'avons dit, des cas d'alternance dans les maladies. Et ici, le plus souvent, n'est-ce pas une même maladie qui, en allant d'une

génération à une autre, se jette tour à tour sur les organes qui lui offrent une moindre résistance? Ainsi la phtisie s'attaquera, soit aux poumons, et c'est sa forme la plus fréquente; soit aux intestins, c'est la péritonite tuberculeuse; soit au cerveau, et c'est alors une des plus terribles variétés de la méningite. Ainsi la désorganisation du système nerveux qui engendre la folie étendra plus ou moins loin ses ravages. Limitée par des résistances qui ont encore leur suite et leur énergie, elle enfantera la monomanie, et un accident sans importance lui donnera l'une de ces formes si nombreuses où l'on croyait voir jadis autant de variétés essentielles de la folie. Plus étendue et plus intense, elle produira la manie; quelques progrès de plus, ce sera la démence.... Si enfin la maladie peut parcourir toutes ces phases en une seule vie, elle met quelquefois plusieurs générations à aller de la première à la dernière. A proprement parler, y a-t-il là métamorphose? Nous le voulons bien. Mais ce que nul ne prétendra, c'est qu'il y ait entre la maladie et la santé une alternance faisant de chacune des deux la condition du retour de l'autre. Que l'une succède à l'autre, à merveille! Qu'à la santé, épuisée par des travaux ou des excès, succède la maladie; puis, qu'à la maladie, guérie individuellement ou spécifiquement, succède la santé : tout cela est incontestable. Mais est-il un seul médecin qui prétende que la santé et la maladie sortent et procèdent l'une de l'autre?

Ce serait cependant là l'analogue de la théorie que nous combattons.

Ainsi, il y a bien deux évolutions, l'une ascendante, l'autre descendante : essayer de les assimiler l'une à l'autre serait une tâche sans issue. Dans la vie individuelle du grand homme, avons-nous dit, les passions et les fantaisies vont souvent à la débandade, quand sommeille pour un temps le grand dessein. De même, quand les éléments que l'hérédité transmet n'ont plus cette forte organisation nécessaire à la poursuite attentive, énergique et passionnée d'un but supérieur, les caractères se morcellent et se disséminent : cette espèce d'abandon de soi-même et d'anarchie, de désordre enfin, qui, dans l'existence du grand homme, était une phase transitoire, exceptionnelle, en dehors, devient comme la loi des existences dégénérées qui lui succèdent. C'est ce qu'a observé admirablement Sainte-Beuve.

« Il est à remarquer, dit-il [1], que l'âme d'un héros, quand elle se partage et se brise en quelque sorte entre ses descendants, produit quelquefois de singulières formes ou même des monstres étranges. Tout est considérable dans ces grandes âmes, les vices comme les vertus. Tel défaut qui, dans le chef, était balancé et tenu en échec par une haute qualité, se démasque tout à coup chez les descendants et apparaît hors de mesure. Le grand Condé n'avait

1. *Causeries du lundi*, t. III, Étude sur la duchesse du Maine.

au fond de l'âme rien moins que cette *bonté* naturelle dont l'a loué Bossuet; mais son grand esprit et son vaillant cœur couvraient bien des choses. Pourtant il ne fallait pas le contrarier à certains moments; caractère violent et despotique, il s'irritait de la contradiction, même quand il ne s'agissait que des ouvrages de l'esprit. Boileau s'en aperçut, un jour qu'il différait de sentiment avec lui. Dorénavant, disait-il, je serai toujours de l'avis de M. le Prince, surtout quand il aura tort. En général, les descendants du grand Condé ne furent pas bons. La brutalité, poussée jusqu'à la férocité, perçait déjà dans celui qu'on appelait M. le Duc (le petit-fils), et dans cet autre M. le Duc, qui fut premier ministre après le Régent; elle éclata à nu dans le comte de Charolais. Les violences, l'impossibilité de supporter aucune contradiction se marquaient chez eux en traits énergiques et frénétiques. L'esprit du grand aïeul se soutint cependant avec distinction encore et se distribua comme en brillantes parcelles dans la personne de plus d'un rejeton. *La duchesse du Maine fut à cet égard des mieux partagées* [1]. Il est à remarquer qu'à ce degré si prochain la race déjà s'appauvrissait au physique et que la taille s'en ressentait. La duchesse du Maine, aussi bien que ses sœurs, était presque naine; elle qui était une des plus grandes de la famille, elle ne paraissait pas

1. A rapprocher de ce que nous avons observé plus haut.

plus qu'un enfant de dix ans. Quand le duc du Maine l'épousa et qu'il eut à choisir entre les filles non encore mariées de M. le Prince, il se décida pour celle-ci, sur ce qu'elle avait peut-être quelques lignes de plus que son aînée. On ne les appelait pas les princesses du sang, mais les *poupées* du sang [1]. »

Voilà donc une phase où les éléments psychologiques se dissocient, pour ainsi dire, et où chacun prend ce caractère excessif, maladif, presque monstrueux, que prend si aisément toute énergie, quand elle rompt la discipline indispensable à la santé de tout organisme. Devons-nous croire par analogie que ces éléments se sont réunis d'eux-mêmes dans l'évolution ascendante qui a préparé le grand homme, comme ils se séparent d'eux-mêmes dans l'évolution descendante qui le suit? Sans doute, cette comparaison nous aide à mieux comprendre la complexité des éléments du génie et à les attribuer, comme nous l'avons fait, pour une bonne part, à la complexité des influences. Mais former, organiser, consolider un tout harmonieux ne peut être un acte aussi simple, un travail aussi facile que ceux qui laissent un tout se désorganiser et se dissoudre. Lorsqu'une armée se met en déroute, elle va vite, singulièrement plus vite qu'elle n'avait marché

1. Autre exemple : « Mme de Sévigné fut comme dédoublée dans ses enfants. Le chevalier léger, étourdi, avait la grâce; Mme de Grignan, intelligente, mais un peu froide, avait pris pour elle la raison. Leur mère avait tout. »

dans son travail de formation. On sait qu'Aristote a comparé quelque part le monde de nos idées à une armée pleine de fuyards qui se dispersent çà et là : parfois un fuyard s'arrête, d'autres l'imitent et se groupent autour de lui; c'est une troupe nouvelle, capable de résistance et d'action, qui se reconstitue. Mais les passions des hommes, non moins que leurs idées, n'ont que trop de pente à se précipiter chacune de leur côté, n'écoutant que leurs exigences, cherchant à droite et à gauche, saisissant sur leur passage et au hasard des satisfactions faciles, éphémères et contradictoires. Toutes les fois que la nature ou la pensée s'achemine à un type d'existence ou d'action sain et régulier, à plus forte raison puissant et beau, qu'on soit donc bien convaincu qu'il y a là une force triomphant de certaines résistances et se dirigeant vers un certain but. Or, nous sommes ici dans une région intermédiaire, toute remplie d'éclairs éblouissants et de ténèbres, où la nature et la pensée travaillent de concert. Nous avons essayé d'apercevoir la part de la première : comment, avec quel degré de réflexion et de liberté, la seconde va-t-elle ainsi au but aimé et désiré qui fait l'unité de son action? Nous ne pouvons encore aborder de front cette vie intime et ces démarches du génie. Nous devons d'abord étudier, par le dehors, comment le grand homme se comporte à l'égard du milieu dans lequel il apparaît et où il se meut. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE V

LE GRAND HOMME ET LE MILIEU CONTEMPORAIN

Théorie de M. Galton : le grand homme, indifférent à son milieu et ne dépendant que de causes antérieures. Théorie de M. James : le grand homme, variation accidentelle, dont le sort dépend uniquement du milieu qui lui résiste ou qui l'accepte. — Discussion de ces deux théories. Rapprochements forcés et inacceptables, soit avec la psychologie des fous et des criminels, soit avec la théorie des variations individuelles dans le darwinisme. — Le grand homme ne détruit rien que ce qui fait obstacle à la vie : il n'introduit pas dans l'humanité un effort de séparation et de divergence, mais un effort vers la concorde et l'unité.

Comment le grand homme est réclamé par son milieu. Les tâches impossibles, les tâches possibles, les tâches nécessaires. — Comment le grand homme se comporte à l'égard de ses devanciers, de ses contemporains, de ses maîtres, de ses précurseurs. Exemples. — En quoi consiste l'originalité du grand homme. Son action sur les lieutenants dont il se sert, sur les théories ou les idées dont il s'empare. Il ne reçoit pas la vie des éléments qu'il organise, il la leur donne.

I

On connaît de longue date les théories qui font de l'apparition du grand homme une chose fatale, marquée d'avance par les destins, d'autres disent

arrêtée par la Providence. Ainsi formulée, une telle conception est évidemment hors de la science : du moins n'y a-t-il guère moyen de la vérifier par les faits. Car à supposer même que l'étude des événements nous amenât à cette conclusion négative, qu'il n'est pas possible d'assigner à la production des hommes supérieurs des causes déterminées; il resterait toujours à faire entre l'action providentielle et le hasard un choix où la science proprement dite n'aurait, semble-t-il, qu'à se récuser [1]. On trouve cependant quelques idées peu éloignées de ces conceptions dans certaines théories déterministes d'aujourd'hui.

Dans ses patientes recherches sur le *Génie héréditaire*, M. Galton estime que le génie (une fois réunies toutes les forces dont a hérité l'organisme qu'il anime) ne peut pas ne pas se révéler. A ses yeux, le besoin de créer de belles œuvres d'art ou d'accomplir de grandes choses n'est pas moins « incompressible » que le penchant au meurtre ou au vol. Il est forcé, pour ainsi dire, de se manifester au dehors, et il le fait, quelle que soit l'opportunité : il éclate donc au milieu des événements contemporains avec cette impétuosité et ce mépris des conditions ordinaires du succès, que lui attribuaient

1. Ce n'est pas que nous renoncions à l'idée de la Providence. Mais il faut bien reconnaître que nous n'avons aucun moyen scientifique de discerner son action dans les cas particuliers.

généralement les croyants de la Providence ou les partisans de la fatalité. Mais ce n'est pas tout. Dans ses essais de statistique, M. Galton a cru aboutir, nous l'avons vu [1], à certaines formules exprimant les probabilités relatives à la naissance de tant de membres éminents dans telles familles données. De même alors que la société française ou la société anglaise voient chaque année un nombre sensiblement égal de naissances, de mariages, de suicides et de pertes d'objets à la poste, ainsi M. Galton incline à croire que toute race donnée doit fournir, en une même période de temps, un égal nombre de naissances d'hommes de génie.

Cette conception, remarquons-le bien, assigne à l'apparition des hommes supérieurs des causes parfaitement naturelles et qu'elle croit soumises à un déterminisme rigoureux; mais ces causes, elle ne les place que dans le passé. Quand les influences antérieures à celles de la race et de la famille ont donné ce qu'elles pouvaient donner, la préparation tout entière est finie. Certaines forces sont créées; le nombre en est arrêté, et toutes sont irrésistibles : ni l'hostilité des hommes, ni le cours des événements ne sauraient arrêter ou même modifier la fatalité de leur action.

Un philosophe américain fort distingué, M. William James, s'est placé à un point de vue absolu-

1. Voir le chapitre précédent, p. 78.

ment opposé [1]. Les causes antérieures, dit-il, sont beaucoup trop nombreuses, trop complexes, trop lointaines, pour faire utilement l'objet d'une étude scientifique. De famille en famille, d'époque en époque, jusqu'où ne faudrait-il pas remonter? Jusqu'à la constitution de la voie lactée! Sans doute, « si le système entier de l'univers était appelé à comparaître », on y trouverait, en cherchant bien, toutes les causes des variations individuelles; mais c'est précisément parce que ces causes sont disséminées dans le système entier de l'univers, qu'il faut renoncer à les chercher. Prenons simplement l'une de ces séries de causes antécédentes. « Quand le résultat en question est la tendance d'un œuf, invisible lui-même à l'œil nu, à prendre telle ou telle direction dans son évolution ultérieure, à s'acheminer vers la production d'un génie ou vers celle d'un imbécile, ainsi que l'eau pluviale descend à l'est ou à l'ouest de la pierre, n'est-il pas clair que les causes ambiantes doivent être d'une région si obscure et si menue, consister en ferments de ferments et d'un tel ordre infinitésimal, que nous ne saurions, même par conjecture, essayer de nous en faire une idée? »

Darwin, observe ingénieusement M. William James, s'est trouvé en présence de la même difficulté, lorsqu'il s'est agi d'expliquer par des causes

1. Voir l'*Atlantic Monthly*, october 1880, et la *Critique philosophique*, numéros des 22 et 29 janvier et 5 février 1881.

naturelles la diversité des espèces. « Sa triomphante originalité a consisté, dit-il, à prendre pour base de sa théorie la variation individuelle, qu'il considère comme une variation *accidentelle.* »

D'où vient en effet que tel animal s'est trouvé, à un moment donné, mieux armé que ses pareils pour résister au froid ou à la faim, muni d'une fourrure plus épaisse, d'une coloration plus protectrice, d'une vue plus perçante, d'une dent plus aiguë? Nous ne pouvons rien en savoir. Mais, cet avantage une fois donné, comment les effets combinés de la concurrence vitale et des sélections naturelle et sexuelle vont-ils en faire le point de départ d'une espèce nouvelle? Voilà le problème intéressant, et ce problème-là n'est point insoluble. Ainsi le philosophe, continue M. James, doit accepter les génies simplement à titre de données, tout comme Darwin a accepté les variations spontanées. Pour lui, ainsi que pour Darwin, tout le problème n'est que de savoir, une fois ces données posées, comment le milieu les affecte et comment elles affectent le milieu. « J'affirme maintenant que la relation du milieu visible avec le grand homme est, quant au principal, exactement ce qu'est la *variation* dans la doctrine darwinienne. Le milieu l'adopte ou le rejette, le préserve ou le détruit, en un moi le *sélige.* Pour autant qu'il l'adopte et le préserve, il se modifie lui même sous son influence, d'une manière particulière et originale. »

Ainsi, M. Galton croit que l'action des influences héréditaires est, à elle seule, absolument décisive, et que le milieu est indifférent. M. William James croit que l'action du milieu est prépondérante et surtout qu'elle peut seule être analysée et expliquée.

Ce que nous pensons de l'action des causes héréditaires, le lecteur l'a vu dans notre étude précédente. Mais le grand homme issu d'elles fait-il violence aux circonstances? A-t-il besoin de le faire et le pourrait-il? C'est ce que nous contesterons tout d'abord à M. Galton.

Le grand homme dirige son époque, il la conduit et la domine, très certainement. Prise dans son ensemble, la violente-t-il, la contraint-il à remonter malgré elle la pente qu'elle a descendue? Nul historien ne le croira. Souvent un génie apparaît dans une heure de crise, et il en hâte le dénouement, qu'il fait plus heureux et plus brillant qu'on ne l'eût espéré. Souvent il trouve chez ses contemporains deux tendances opposées, deux forces ennemies qui se tiennent en équilibre ou dont la lutte remue profondément, déchire et bouleverse la patrie; il adopte l'un des deux partis, se met à sa tête, le discipline, l'entraîne à la victoire : voilà en deux ou trois mots l'histoire de tous les grands hommes connus. Aucun d'eux n'a, que nous sachions, triomphé seul; aucun n'a eu contre lui la majorité de ses concitoyens, ou du moins la portion la plus éclairée ou la plus vail-

lante de ceux qui pouvaient lui prêter aide ou lui opposer une résistance sérieuse. Périclès n'a gouverné les Athéniens que par la persuasion, et on se rappelle avec quelle amertume Platon lui reproche [1] d'avoir flatté leurs préjugés. Alexandre a hérité des traditions savantes de la Grèce et de la vigueur des Macédoniens dressés par Philippe. Que la révolution par laquelle César mit fin à la République ait eu des milliers de complices dans l'armée, dans les provinces, dans l'enthousiasme de ses soldats et dans la faiblesse de ses adversaires, n'est-ce pas là autant de lieux communs? On n'ignore pas davantage sur combien de passions et d'intérêts Cromwell s'était appuyé. Lors de sa dernière maladie, « non seulement dans le palais de Whitehall, mais dans une multitude d'églises et de maisons de Londres, des prières ferventes s'élevaient, dit M. Guizot [2], pour la guérison du Protecteur, prières à la fois sincères et intéressées, suscitées par la sympathie et par la crainte; indépendamment des hommes attachés à sa personne ou à son gouvernement et dont la fortune se trouvait liée à la sienne, Cromwell était, pour tous ceux des révolutionnaires et des sectaires que le fanatisme républicain n'avait pas rendus ses ennemis, le représentant de leur cause, le défenseur de leurs libertés civiles et religieuses. »

1. Notamment dans le *Gorgias* et dans le *Protagoras*.
2. Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre*, 2e part., t. II, p. 390.

Et l'historien, à la grave autorité de qui nous empruntons ces paroles, explique cette popularité en ajoutant : « A chaque moment, dans chaque situation, il démêlait avec une sagacité admirable les passions et les intérêts dominants, pour en faire les instruments de sa propre domination, peu soucieux de se démentir, pourvu qu'il triomphât d'accord avec l'instinct public, et donnant pour réponse aux incohérences de sa conduite l'unité ascendante de son pouvoir ». Napoléon Ier a détourné sur l'Europe le flot de la Révolution française [1]; il l'a égaré, si l'on veut, et finalement épuisé. Qui dira qu'il se soit mis en face d'elle pour la comprimer partout, qu'il ait pu en avoir seulement la pensée, et qu'une semblable tentative eût été possible même à son génie [2]? Sans doute il s'est efforcé sur plus d'un point d'en modifier le caractère, d'en réparer les désastres, d'en ordonner les créations, d'en supprimer les abus; il s'est surtout ingénié à recueillir le bénéfice de la haine qu'elle avait propagée contre les institutions de l'ancien régime. « Il s'allia à elle pour l'opprimer », dit Mme de Rémusat. Oui sans doute, il voulut en être le maître; mais enfin pour la conduire à son idée, il fut obligé de s'allier à elle, en France d'abord, puis en Europe. Les auxiliaires mêmes

1. Voir Mme de Rémusat, *Correspondance*, V, 6.

2. On a cru pendant longtemps que Richelieu avait mené la France malgré le roi. On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien. Voir les intéressants travaux de M. Berthold Zeller sur l'époque de Louis XIII.

qu'il gagna sur le continent et qu'il incorpora dans ses armées, étaient bien séduits par sa gloire; mais ils l'étaient aussi par l'attrait de plus d'une idée révolutionnaire, et il le sentait.

Cette aide puissante que le grand homme sait trouver dans son milieu, les historiens sont en vérité bien loin de la méconnaître. Qu'il s'agisse de Charlemagne ou de Louis XIV, de Léon X ou de Condé, les noms de ceux qui se sont dévoués, dit-on, pour leur gloire, se pressent en foule dans nos souvenirs. Nous avons même besoin de nous défendre contre cette analyse à outrance qui, exagérant l'importance des faits secondaires, finirait par nous persuader que ce n'est pas Condé qui a gagné la bataille de Rocroy, ni Villars celle de Denain, ni Napoléon celles de Marengo, d'Eylau, d'Eckmühl ou de Wagram.

Les grands écrivains, les grands artistes ne sont ni plus isolés, ni plus dénués d'encouragements et de secours. Les résultats de la critique littéraire sont aussi décisifs sur ce point que ceux de la critique historique. On peut prendre au hasard. « Les femmes du XVIIe siècle, dit Sainte-Beuve, n'ont qu'à le vouloir pour écrire avec un charme infini : elles ont toutes le don de l'expression; *Mme de Sévigné n'est que la première dans une élite nombreuse.* » « Lorsqu'une civilisation nouvelle, dit M. Taine, amène un art nouveau à la lumière, il y a dix hommes de talent qui expriment à demi l'idée

publique, autour d'un ou deux hommes de génie qui l'expriment tout à fait : Guilhem de Castro, Pérès de Montalvan, Tirso de Molina, Ruys de Alarcon, Augustin Moreto, autour de Calderon et de Lope dê Véga; Crayer, Van Dyck, Van Oost, Rombourt, Van Thulden, Houtwoort, autour de Rubens; J. Marlowe, Massinger, Webster, Baumont, Flechter, autour de Shakespeare et de Ben Jonson. »

Nous n'insisterons pas plus longuement ici sur ce point; car nous aurons à y revenir par une autre voie, quand nous chercherons à expliquer la nature de cette coopération constante qui unit les efforts du grand homme à ceux de ses contemporains; mais le fait de l'accord est si clair et si bien établi par l'histoire, qu'on se demande d'où peut venir cette illusion dans un esprit si pénétrant et si ami des documents positifs que M. Galton. Nous en avons indiqué déjà en passant la raison : c'est qu'à force de comparer entre eux les états les plus divers de l'intelligence, on arrive à tout confondre, à conclure indifféremment du criminel au grand homme, comme on fait de l'homme à l'animal. On croit trouver par exemple que le nombre des hommes de génie [1], comme celui des fous et des criminels, offre une matière plus ou moins docile au calcul des probabilités. On prétend que les malheureux de ce

1. Et déjà on étend singulièrement le sens du mot.

dernier groupe sont souvent voués par les influences héréditaires à une maladie dont aucune éducation, aucune hygiène physique ou morale ne les préservera. Par analogie, on estime que rien n'arrêtera les premiers, et que les uns comme les autres joueront, qu'ils le veuillent ou non, l'air cacophonique ou mélodieux la musique diabolique ou céleste qu'ils auront apportée dans leur système nerveux.

Mais le crime, pour être crime, n'a pas besoin d'opportunité! Il portera même d'autant plus le caractère de fatalité qu'on lui prête, qu'il aura été droit devant lui, ou ne se laissant guider que par sa proie, sans aucun souci des hommes et de leurs lois. La besogne de celui qui ne cherche qu'à détruire ou à faire le mal est bien simple; celle de l'homme qui veut créer l'est beaucoup moins. Le malade n'a donc qu'à se laisser aller : moins il opposera de résistance à son délire, plus sûrement ce délire l'emportera, et il accomplira ainsi « sa destinée », telle que la lui ont faite par avance les malheurs ou les vices de ses parents. Celui qui veut fonder a besoin de matériaux, et souvent de matériaux vivants, passionnés, tout à la fois résistants et exigeants. N'arrive-t-il jamais, dira-t-on, qu'il les dédaigne? A coup sûr, la chose arrive. Mais c'est là le plus souvent le boulet dont le grand homme est tué, c'est-à-dire la faute sous laquelle il tombe[1],

1. Voir le chapitre précédent, p. 113 et 114.

après avoir compromis, pour lui tout au moins, les résultats de ses plus éclatantes victoires. Il faut donc qu'il s'établisse une série d'adaptations entre le grand homme et son milieu. Quand son œuvre sera accomplie, sa gloire fondée, c'est le milieu qui se modifiera sous son action et en recevra l'empreinte. De là une harmonie apparente qui fait souvent croire que le grand homme n'a été qu'une sorte d'efflorescence de son milieu. Autre erreur! L'homme de génie supprime la distance qui le séparait de ses compatriotes attardés; bon gré mal gré, et par l'action de ses chefs-d'œuvre enfin compris, il fait monter jusqu'à lui la foule initiée; il élève à lui l'humanité. Mais la continuité qui en résulte, c'est après lui qu'elle se révèle. En tout cas il est bien rare qu'il arrive à la gloire du premier coup, et qu'avant de s'imposer ainsi à l'admiration universelle, il ne lui faille pas conquérir pied à pied l'estime, le respect, la confiance et l'admiration de ses concitoyens [1].

Cela ne dépend-il que de lui? Y est-il prédestiné de telle sorte qu'il n'ait qu'à paraître et à vivre pour

1. Il est parfaitement exact, on le verra plus bas, que Newton trouva plus d'un élément très important de ses découvertes dans des travaux mathématiques et astronomiques d'Angleterre, de France. Mais il est très exact aussi que dans ce siècle de Huygens, de Leibniz, des Bernouilli, de Fontenelle, « il s'écoula, dit Biot, plus de cinquante ans avant que la grande vérité physique, renfermée, démontrée dans le livre des *Principes*, fût, je ne dis pas suivie et développée, mais seulement comprise par la généralité des savants ».

y réussir? et le nombre de ces prédestinés est-il arrêté par avance pour chaque siècle et pour chaque pays? Ce serait là une harmonie préétablie bien singulière. Il est sûr que nous répugnons instinctivement à l'idée qu'un accident tout fortuit ait privé l'humanité d'un génie; mais cette répugnance est de pure imagination. Voici une guerre qui commence : des milliers de jeunes gens de vingt et un ans y sont tués; puis un grand capitaine se révèle parmi ceux que la mort a épargnés. Qui croira que parmi les victimes n'ait pas pu se trouver son égal, que les balles et les obus aient pris soin de se diriger exclusivement du côté de ceux qui n'étaient point « marqués du sceau du génie »? Or, la vie est, dit-on, comme une bataille continuelle; et aux chances de mort que multiplient indéfiniment autour de nous les accidents, les épidémies, les contagions inattendues, viennent s'ajouter des causes sociales, comme les persécutions religieuses et les révolutions politiques. Les influences héréditaires ou les inspirations de l'Inconscient prévoient-elles donc les nécessités de l'avenir, et savent-elles y accommoder l'élaboration des germes qu'elles préparent en plus ou moins grand nombre à la vie?

Pourtant nous pensons qu'entre les actions héréditaires et les conditions du milieu où elles aboutissent, il doit y avoir une certaine harmonie; mais le fait, tel que nous le voyons, n'a rien de mystérieux. Les causes qui ont préparé l'organisation

d'un homme de génie n'ont pas seulement élaboré la forme de son crâne et la structure de son cerveau : elles ont dû agir de mille manières sur ses dispositions, sur ses aptitudes, sur ses idées. Mais ces causes n'étaient pas toutes particulières au petit cercle de ses ascendants. Des influences analogues agissaient dans des sens peu différents sur un très grand nombre de familles. En travaillant à la production d'un homme supérieur, les causes lointaines lui ménageaient par avance le milieu qui devait le recevoir; elles préparaient, par exemple, la Renaissance tout entière, en même temps que sur un point donné elles préparaient Raphaël. Est-ce uniquement par l'hérédité physiologique qu'elles le faisaient? Non sans doute; et nous ne sommes pas disposés à étendre jusque-là le pouvoir de l'hérédité. Mais les métamorphoses des besoins et des tendances et l'accumulation des idées nouvelles ne peuvent pas ne pas imprimer des impulsions communes à l'ensemble des intelligences et des volontés d'un même temps et d'un même pays. L'homme supérieur ne fera que répondre à ces sollicitations avec plus d'énergie ou avec plus de charme, avec plus d'originalité enfin que tous les autres.

La société du XVIIIe siècle s'ennuyait : elle avait, je ne sais qui l'a dit, l'ennui du cœur et l'ennui de l'esprit. Les uns cherchaient le divertissement dans la conversation des salons, les autres le demandaient à la nature, et cette nature, ils ne se bornaient pas à

la décrire ou à la chanter, ils la prenaient comme l'inspiratrice trop dédaignée de toutes les vertus et de toutes les grandes œuvres humaines. Ces derniers devaient donc suivre Rousseau qui renouvelait si puissamment les émotions et promettait de ramener enfin dans leurs voies « naturelles » la société, l'éducation, les gouvernements et la politique. Dans l'une et dans l'autre voie, Jean-Jacques avait eu des précurseurs. Dans son amour de la campagne et de la solitude il avait été précédé par Daniel de Foë (dont il avait lu l'œuvre avec plaisir), par Gesner et par Richardson; il avait eu pour ami, pour le meilleur de tous peut-être, l'auteur de *Paul et Virginie*. Dans son essai de réhabilitation de l'homme naturel ou, comme nous disons aujourd'hui, primitif, il avait été précédé par Vauvenargues. Vauvenargues avait excusé les défauts des « premiers temps », il en avait loué les vertus; il avait essayé de montrer que les sauvages n'étaient pas si inférieurs aux modernes. « Tous les hommes, avait-il ajouté, naissent sincères et meurent trompeurs. » Plus tard, Bernardin de Saint-Pierre dira plus hardiment et avec un air plus marqué de paradoxe, qu' « il faut chercher la source de nos plaisirs dans la nature et celle de nos maux dans la société ». Entre les deux est Rousseau, plus grand que l'un et l'autre, mais les unissant aussi l'un à l'autre. On a dit que sa sensibilité l'avait isolé des Français de son époque. Elle l'a mis sans doute en conflit avec les

esprits secs et ironiques qui formaient à peu près la moitié de la société polie : mais elle l'a fait l'idole, le demi-dieu de tous les esprits passionnés, romanesques et voluptueux qui remplissaient l'autre moitié. Il a donc eu le sort de tous les hommes de génie : aux préférences incertaines d'une grande partie de ses contemporains il a donné une résolution, un accent, une continuité, une force expansive et conquérante qui ont rallié des milliers d'âmes. De là ce témoignage si précieux de Buffon : « Ce que l'*Émile* a dit de l'éducation, tout le monde le pense, mais Rousseau est le seul qui se soit fait écouter ».

Nous arrivons ainsi à l'opinion de M. James sur l'importance du milieu contemporain. Du moins nous y touchons par un point; car, sous la forme où elle s'offre à nous, elle nous paraît appeler des réserves considérables.

Si la théorie de M. Galton fait trop grand, à nos yeux, le rôle de la nécessité, celle de M. James fait trop grand le rôle du hasard. « Le génie n'est qu'une variation accidentelle », voilà une première idée qui n'est qu'une application des théories de Darwin sur l'origine des espèces. Mais ce rapprochement est-il possible? est-il rationnel? C'est ce que nous allons d'abord examiner.

On sait pourquoi Darwin attache tant d'importance à l'idée qui lui fait chercher l'origine des nouvelles espèces dans une variation accidentelle. La concurrence vitale étant posée, une telle variation

lui paraît en effet nécessaire pour constituer un premier écart d'où la forme nouvelle sortira. C'est parce que la variation est fortuite qu'elle est individuelle; c'est parce qu'elle est individuelle qu'elle est un avantage; c'est parce qu'elle est un avantage que celui qui la possède doit supplanter ses rivaux, accaparer pour lui la nourriture et les femelles, finalement propager avec sa race les caractères particuliers qui lui ont permis, à un moment donné, de vivre et de se reproduire au détriment de ses congénères. Le système se tient admirablement.

Reportons-nous maintenant au grand homme. Vient-il supplanter et affamer les représentants de l'espèce dont il est sorti? Doit-on voir en lui le fondateur d'une espèce nouvelle? Introduit-il au sein de l'humanité un effort de divergence et de séparation, comme il est nécessaire qu'il y en ait un dans l'animalité pour diminuer l'intensité de la concurrence et permettre à un plus grand nombre de variétés de subsister les unes à côté des autres [1]?

Il est certain que le génie prend heureusement dans notre admiration la place que prétendaient y occuper une foule de médiocrités. Descartes a « exterminé » les scolastiques, comme Racine a supplanté Pradon, comme Richelieu a chassé de la politique tous ceux qui conspiraient contre lui avant et pendant la journée des Dupes. Mais ceux

1. Voir notre livre *l'Homme et l'Animal*, 2e édition, 1re partie.

qui ont été supplantés ainsi, qu'étaient-ils? Des intelligences peu riches, dont le commerce ne pouvait que nous appauvrir nous-mêmes, des esprits particuliers ou *extravagants*, qui ne pouvaient que nous égarer après nous avoir divisés, de faux classiques qui, accaparant la tradition, la dénaturaient, et s'obstinaient à placer entre nous et les vrais chefs-d'œuvre leurs trompeuses imitations. Quant aux vainqueurs, ils font tout le contraire. Ils ne nous enlèvent pas notre nourriture : ils ne nous condamnent pas à la stérilité. Ils apportent à nos pensées et à nos cœurs des aliments nouveaux, dont nous pouvons tous, tant que nous sommes, faire, si nous le voulons, notre profit. Ils augmentent la flamme de nos amours, ils donnent à ces amours des objets qui les captivent; et c'est leur influence bienfaisante qui encourage, instruit et dirige ces relations fécondes.

Et maintenant, n'y a-t-il qu'un génie à la fois qui alimente et qui dirige les contemporains? Non : car, en définitive, nous ne cessons d'étudier ni Leibniz malgré Kant, ni Descartes malgré Leibniz, ni saint Thomas malgré Descartes, ni Platon malgré Aristote. « Fatigués, dit Emerson[1], de l'excès de renommée et d'influence d'un grand homme, nous

1. Voir les *Essais de philosophie* de Emerson, traduits par Em. Montégut, 1 vol., Charpentier. — A lire encore sur le même sujet son ouvrage : *les Représentants de l'humanité*, trad. française, Paris, 1863.

avons le remède et le contrepoids dans un autre. » Ainsi, le grand homme ne nuit pas à la gloire de ceux qui l'ont précédé; il ne nuit qu'à la réputation et à l'action de ceux qui nous endormaient avec eux dans une interprétation monotone. Ce n'est pas assez dire. Grâce à la vigueur qu'il rend à nos esprits reconstitués et remis en éveil, nous nous sentons plus capables de goûter de nouveau ses grands aïeux; nous nous livrons encore à eux, non sans réserve, mais non pas sans plaisir et sans profit. Pour un esprit superficiel, quoi de plus éloigné de Cuvier que Darwin! Et cependant Darwin lui-même se flatte d'avoir placé dans les assises de son système la loi des conditions d'existence « sur laquelle a tant insisté, dit-il, l'illustre Cuvier[1] ». Ce sont les passions factices des gens médiocres qui, dans un moment passager de mode et d'engouement, opposent la gloire nouvelle aux anciennes. Mais celui qui approfondit le chef-d'œuvre nouveau ne tarde pas à trouver dans ses profondeurs les inébranlables traditions sur lesquelles il repose et sur lesquelles l'auteur a bâti. Tel qui a creusé les noumènes de Kant y a retrouvé les monades de Leibniz et les idées de Platon. Nous ne parlons pas des savants, dont chaque découverte a créé une force nouvelle et, par cette force, des actions dont l'effet physique et économique ne pourra jamais

1. Voir *Origine des espèces*, VI.

être perdu. Dans les arts, les peintres et les musiciens d'élite ouvrent à nos âmes des sources nouvelles d'émotions et de plaisirs; est-ce en épuisant ou en fermant les anciennes[1]? Il le paraît quelquefois; mais ce n'est qu'une illusion. Il est vrai que leurs flatteurs d'un jour s'attachent uniquement à cette partie de leur génie qui « opère une révolution », « qui rompt avec les traditions surannées ». Mais ce ne sont pas ces éloges-là qui fondent et qui assurent le mieux la renommée d'un homme destiné à être appelé grand. Tandis que des disciples bruyants le compromettent par des louanges et des imitations également gauches, ce sont leurs juges les plus sévères qui les consacrent pour la gloire, lorsqu'un jour ils croient pouvoir dire : Voilà qui est nouveau et qui un instant nous a surpris tous, mais voici qui est beau comme du Titien, comme du Rubens ou du Rembrandt[2].

Bref, le grand homme n'enlève à la masse des intelligences aucun aliment, et il leur en apporte de nouveaux. En cela déjà, cette variation individuelle qu'on nomme le génie ne se comporte pas

1. Nul musicien, nul critique compétent n'a loué Mozart plus que ne l'a fait Richard Wagner. « Voyez *Don Juan*, dit-il, où la musique a-t-elle jamais déployé une individualité d'une richesse aussi infinie? » etc. (Phrase citée dans les feuilletons musicaux du journal *le Temps*. Voir particulièrement les feuilletons d'octobre et novembre 1887.)

2. C'est à peu près ce que Robert Fleury disait récemment des beaux tableaux de Courbet, à propos de l'exposition générale de ses œuvres.

comme les variations individuelles le font, d'après Darwin, dans le règne animal. L'esprit systématique d'un disciple distingué, mais subtil, pouvait seul méconnaître une telle vérité.

Mais les grands hommes, dira-t-on, ne créent-ils pas dans l'humanité comme des races tout à fait distinctes? Chacun d'eux n'est-il pas l'auteur et le père d'une famille qui hérite de lui, qui a ses goûts, ses passions, ses idées, puis qui est souvent en hostilité et en procès avec toutes les autres et qui lutte pour la domination? N'y a-t-il pas ainsi parmi nous les fils de Voltaire et les fils de Diderot, les fils de Rousseau et les fils de Montesquieu, comme il y a les fils de saint Louis et les fils de Calvin, comme dans le catholicisme même il y a les fils de saint Dominique et les fils de Loyola? Ceci est beaucoup plus spécieux et renferme une beaucoup plus grande part de vérité; mais voyons de près la question.

L'unité de l'esprit humain s'accommode très bien d'un certain nombre de tendances et de manières de voir assez différentes. La diversité d'abord (quelques-uns diront la contradiction, mais nous n'allons pas jusque-là), la diversité, disons-nous, est dans les choses que nous voulons ou expliquer par notre science ou reproduire, en les embellissant, par notre art. Le général et le particulier, l'individuel et l'universel, le déterminisme et la liberté, le réel et l'idéal, la personne et l'État, la

nature et Dieu, sont autant de vérités, comme le dessin et la couleur, la mélodie et l'harmonie, l'expression et le naturel, la conservation et le progrès sont autant de nécessités, dont aucune ne peut être impunément sacrifiée à l'autre au delà d'une certaine mesure. La diversité est encore en nous-mêmes, dans la dualité de notre nature spirituelle et corporelle, dans la multiplicité de nos facultés, dans les réclamations successives de notre imagination et de notre raison, de notre cœur et de nos sens, etc. De là, dans les inclinations des hommes et dans les systèmes dont ils s'engouent, des divergences inévitables, aussi anciennes que le monde, et qui divisent les ignorants et les simples tout autant que les hommes supérieurs. Ces derniers prennent donc parti dans cette division; car ils ont, eux aussi, leur tempérament, leurs préférences secrètes; puis ils voient se ranger sous leurs bannières ceux que des prédispositions latentes et des préférences plus ou moins réfléchies préparaient d'avance à devenir leurs partisans convaincus. Quelquefois, les matériaux scientifiques à organiser sont assez nombreux, les idées nouvelles à exprimer sont assez riches, la tâche à exécuter est assez complexe, pour suffire au génie de plusieurs. On les voit alors s'opposer volontiers deux à deux, soit en même temps, soit à de très courts intervalles, exprimant chacun de leur côté l'une des deux manières rivales de résoudre le problème posé, de

comprendre, de sentir et d'exprimer les aspects divers de l'homme ou de la nature. C'est ainsi qu'on a Héraclite et Démocrite, Platon et Aristote, Sophocle et Euripide, Parrhasius et Zeuxis, Plaute et Térence, Virgile et Horace, Dante et Arioste, Michel-Ange et Raphaël, Corneille et Racine, Poussin et Lesueur, Bossuet et Fénelon, Turenne et Condé, Descartes et Leibniz, Voltaire et Rousseau, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, Gœthe et Schiller, Rossini et Meyerbeer, Hugo et Lamartine, Balzac et George Sand, Ingres et Delacroix,... sans parler de beaucoup d'autres, et sans vouloir nier qu'entre les deux émules [1], dont cette rivalité même attire le plus vivement l'attention de la foule, ne se puissent encore intercaler des génies non moins puissants et non moins originaux. Tous ces hommes donc ont leurs partisans, leurs fidèles; et chacun de nous est d'autant plus fier de ses pressentiments, d'autant plus jaloux de ses préférences, qu'il peut invoquer en leur faveur l'autorité d'un grand nom.

Ainsi donc, cela est acquis, le grand homme prend part à nos divisions, puisqu'il prend part à nos passions et à nos soucis. Mais ces divisions, il est clair pour nous qu'il ne les crée pas. Vient-il les aggraver ou les atténuer? Voilà maintenant la

1. Il est clair que cette dualité n'est pas aussi facile dans la vie d'action où la rivalité n'est pas si pacifique ni le partage de la domination si commode. Et cependant de ceux-là aussi l'on peut dire souvent que l'admiration commune et la reconnaissance de la postérité les réconcilient dans la gloire.

question. Or, ici encore, la réponse ne paraît pas douteuse. Si la cause de l'individu contre l'État, si la cause du coloris contre le dessin... n'avaient été soutenues que par des gens médiocres, elles eussent été, n'en doutons pas, soutenues avec tout autant de vivacité, je me trompe, avec beaucoup plus d'étourderie, d'étroitesse d'esprit, de violence et d'entêtement dans le paradoxe. Les preuves d'ailleurs en sont là. Ce ne sont jamais les vrais chefs d'école qui sont « excentriques »[1]; ce sont ceux qu'on appelle les indépendants, les originaux, les enfants perdus, et ceux-là ne font point souche. Quant aux hommes supérieurs, ils ont beau élever drapeau contre drapeau! La voix du genre humain les réconcilie toujours; mais cette réconciliation n'est-ce pas eux qui en ont par avance fourni les moyens? C'est en effet dans l'admiration commune de la beauté que nous nous sommes réconciliés nous-mêmes, et la beauté, qui donc nous la donne à contempler, si ce n'est eux? Ainsi, grâce à eux, les idées se multiplient, l'expression des senti-

1. Nous avons aujourd'hui avec M. Pasteur une médecine nouvelle. Quelques-uns de ses élèves se sont empressés de proclamer qu'elle détruisait toute la médecine ancienne, que toute maladie était exclusivement l'œuvre des microbes, etc. Ceux qui étudieront de près tous les écrits de M. Pasteur verront que le maître n'a jamais donné dans cet excès : ils verront qu'on peut trouver chez lui-même les bases de la conciliation entre les deux théories, dont la première fait venir le mal du *dedans* de l'individu, et dont la seconde le fait venir du *dehors*. C'est M. Pasteur qui a assimilé le microbe à la semence et la constitution du malade au terrain.

ments se transforme et se rajeunit; les côtés demeurés obscurs jusque-là de la nature et de la vie s'éclairent; mais, grâce à eux aussi, nos libres efforts et nos progrès se maintiennent dans l'unité d'une tradition qui s'élargit sans se briser. Comme le dit encore Emerson, « les grands hommes, par leur fidélité aux idées universelles, nous défendent contre nos contemporains ». Ajoutons qu'ils nous défendent contre les préjugés d'un patriotisme étroit. Nul Anglais n'est plus Anglais que Shakespeare, et nul n'a plus fait goûter parmi nous la littérature de son pays. Il est vrai que « l'ardeur du Midi avait réchauffé l'analyse profonde de Shakespeare, comme le génie romain avait orné et embelli le calvinisme de Milton[1] ». Concluons enfin : non, ce n'est pas un effort de séparation et de divergence que le grand homme introduit au milieu de nous, c'est beaucoup plutôt un effort de développement indéfini dans la concorde et l'unité.

II

Mais cet effort, il faut savoir comment il s'imprime au milieu et comment le milieu le reçoit. M. James prétend que le milieu ne fait que re-

1. Philarète Chasles.

pousser ou accepter le génie, plus simplement encore, le détruire ou le laisser vivre. C'est là rompre arbitrairement la continuité historique; c'est méconnaître l'évidente préparation sans laquelle tout grand homme apparaîtrait dans son époque comme un effet sans cause ou comme une force atteignant un but sans moyens disposés d'avance.

Il y a dans la science une logique des problèmes qui fait qu'ils ne peuvent être indifféremment posés, à plus forte raison résolus, l'un avant l'autre. Mais en revanche, quand tel problème est résolu, tel autre est posé; le grand savant peut venir : il y a une question digne de lui qui l'attend et qui le réclame. Quand ce moment n'est pas encore arrivé, que voit-on? Des précurseurs, des esprits ardents et impatients, qui se brisent, trop mal armés, contre des obstacles trop compacts encore? Longtemps peut-être on les appellera des illuminés, des utopistes. L'avenir sans doute les réhabilitera, quand il connaîtra ceux qu'ils préparaient [1]; mais il ne les

1. Ainsi Descartes a rendu plus célèbre Ramus; la gloire de Leibniz a fait la réputation de Glisson; la critique de Kant a donné un piquant intérêt aux arguments du moine Gaunilon contre l'ontologie de saint Anselme; les progrès de l'hégélianisme ont fait sortir de l'oubli un hégélien venu trop tôt, dom Deschamps; les progrès de la géologie et de la paléontologie ont fait le renom *scientifique* (car l'autre était assuré déjà) de Bernard de Palissy. « Ceux qui ont été les prédécesseurs des grands esprits et qui ont contribué en quelque façon à leur éducation, leur doivent d'être sauvés de l'ou-

réhabilitera jamais assez pour en faire de grands hommes; car, s'ils ont rêvé et espéré de grandes choses, ils n'ont pas pu, faute de moyens, les accomplir. C'est ainsi que Roger Bacon a comme prophétisé beaucoup de nos découvertes modernes sans en avoir commencé aucune; que Cardan a pressenti le calcul infinitésimal, mais n'a pas pu aller au delà; que Van Helmont a imaginé la chimie, mais n'a pas été à même de la fonder. Un transformiste ajoutera : C'est ainsi que Robinet, de Maillet et quelques autres ont précédé Darwin; mais ni les corrélations des organes entre eux, ni les rapports des espèces vivantes avec les espèces éteintes n'étaient assez connus pour remplir les cadres vides de leurs hypothèses; ils n'ont donc pu tracer qu'une ébauche aux lignes inconsistantes et confuses.

Ce qui est vrai de la science proprement dite est vrai de la politique, de la guerre, de la littérature, des arts. Que fera un génie politique sans État et un génie militaire sans soldats? Rien de plus simple, dira-t-on, s'il est vraiment génie : il créera, celui-ci son État, celui-là son armée. Mais encore faut-il les éléments! Or, l'expérience prouve que le génie s'emploie beaucoup plus souvent à donner à des éléments préexistants qu'il organise une valeur, une expression, une puissance inconnues, qu'à

bli. Dante fait vivre Brunetto Latini; Milton, Du Bartas; Shakespeare fait vivre Lyly. » (Mézières, *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare*, p. 93.)

trouver ces éléments mêmes. Ce n'est pas un grand peintre qui a inventé la peinture à l'huile [1]; et l'histoire de ceux qui ont lentement perfectionné le système moderne des notations musicales, des ressources instrumentales et orchestriques, c'est une histoire bien obscure, réservée aux longues patiences des érudits amis du mystère [2]. C'est Frédéric le Grand qui a fait de l'armée prussienne une armée victorieuse; mais c'est le Roi-Sergent qui lui avait formé des soldats. Ce ne sont ni Racine, ni La Fontaine, ni Molière qui ont fait le travail de Vaugelas.

1. L'invention de la peinture à l'huile, faussement attribuée à Van Eyck, remonte à un siècle plus loin; un tableau de Jean de Nutine, peint à l'huile sur bois, porte la date de 1280.

2. « Palestrina, s'il déblaya ce pédantisme (de la scolastique musicale), s'il éclaira des purs rayons de son génie la dernière partie du XVIe siècle, ne fut pas novateur pour cela. Il ne se proposa ni d'inventer ni de marcher en avant. Son but fut de rétablir ce qui était altéré, de se servir exclusivement des moyens en usage avant lui, mais *de s'en bien servir*. Il sut faire des chefs-d'œuvre tout en se conformant aux lois et aux exigences de l'harmonie consonante, sans se permettre d'autres dissonances que les dissonances artificielles, et en tirant de cet ancien système tout ce qui pouvait en sortir. C'en était le *dernier mot*. Dès le lendemain, Monteverde allait faire (ou préparer?) non une réforme, mais une révolution, aborder sans préparation les dissonances naturelles et commencer une ère vraiment nouvelle, celle de la musique passionnée, de la musique dramatique, de la tonalité moderne. » (L. Vilet, *Études sur les beaux-arts*, 4e série, p. 293.) Comparez la gloire de Palestrina et celle de Monteverde! C'est qu'en toute chose le représentant inférieur, ébauché, d'un système supérieur, est moins beau que le représentant achevé d'un système occupant, dans son ensemble, l'échelon immédiatement inférieur.

Corneille ne doit qu'à lui-même son grand cœur, l'accent fier et pathétique de son éloquence; mais il avait reçu de ses prédécesseurs, tels que les Rotrou et les Mairet, un système dramatique à peu près formé et suffisant pour l'esprit de l'époque. En politique, pour combien de personnages connus l'histoire n'a-t-elle pas dit : Il est venu trop tôt! Il y avait dans César plusieurs Marius; mais plusieurs Marius étaient venus en effet avant lui, et ils n'avaient fait que répandre inutilement le sang de leurs concitoyens. Ni Étienne Marcel, ni le cardinal de Retz, ni Dupleix, ni, dans un autre genre, le financier Law n'ont réussi, parce que le milieu où ils ont vécu ne se prêtait pas encore à la témérité de leurs desseins.

Il est vrai de dire que, pour de tels personnages, la postérité doutera toujours s'ils avaient en réalité tous les éléments de la véritable grandeur. Le propre du génie, dira plus d'un esprit critique, c'est de voir, entre autres choses, ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Courir après l'irréalisable, c'est une marque d'infériorité, c'est une preuve qu'on a plus d'imagination que de jugement et que de volonté de faire quelque chose. Mais ce doute appelle lui-même une réponse, — Soit, répliquera-t-on! Le vrai génie se détourne de l'impossible, et il s'arrête de lui-même, quand il voit que ses efforts seraient perdus ou n'apporteraient autour de lui que le trouble et la ruine. Il n'en est pas moins vrai

que l'humanité perd une grande vie et un grand homme. — Et voici que l'objection reprendra : Le génie n'a qu'à se porter ailleurs. Qui empêchait le cardinal de Retz d'être un grand personnage? La monarchie absolue? Elle n'avait fait obstacle ni à Colbert ni à Louvois. L'éloquence politique était sous Louis XIV une chimère; aussi les esprits créateurs n'y pensaient-ils même pas, et les esprits faits pour l'éloquence se reportaient du côté de la chaire. — Soit encore! Mais enfin, si large qu'on le suppose, le génie n'est pas, de son essence, universel. Pour briller dans la chaire, il fallait commencer par être prêtre, prêtre convaincu, et n'a pas la vocation qui veut [1]. Tel qui au XVII[e] siècle avait l'esprit profondément observateur et aimait à penser aux phénomènes de la vie, eût fait un grand naturaliste, s'il eût connu le microscope, si les esprits n'avaient pas été tous enchaînés par une théorie mécaniste, etc. Pouvait-il se transformer et devenir un grand mathématicien [2]? Parmi les médecins dont se sont tant moqués Molière et Boileau, pourquoi n'y aurait-il pas eu d'hommes éminents? Mais l'état de la physiologie et de la chimie ne pouvait que les arrêter

1. On sait que Retz était appelé *par sa naissance* à l'épiscopat; on sait comment la ténacité de son père et les habitudes de l'ancien régime attachèrent malgré elle à l'Église « l'âme la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers ».

2. Les mathématiques et la musique sont les deux sciences (ou arts) qui supposent les prédispositions organiques les plus arrêtées. C'est du moins ce que paraît avoir assez bien prouvé M. de Candolle (*Histoire de la science et des savants*).

ou les égarer; ils étaient cependant engagés dans une profession : ils nourrissaient donc fatalement de grandes espérances, et ces espérances étaient fatalement déçues. « Ma vie, dit Metternich [1], coïncide avec une période abominable. Je suis venu au monde trop tôt ou trop tard. Plus tôt, j'aurais eu ma part des jouissances de l'époque. Plus tard, j'aurais servi à reconstruire. Aujourd'hui, je passe ma vie à étayer des édifices vermoulus. » Enfin, que d'artistes inconnus qui, dans des époques de transition, ont esquissé un tableau, ébauché une statue, tenté quelque œuvre isolée, incomprise sans doute de leur époque. Nous voyons dans leur œuvre les claires promesses d'un talent supérieur; mais nous comprenons aussi que les conditions faites par les temps et les lieux leur ont interdit tout essor, parce qu'elles leur ont fermé toute issue [2].

Quoi qu'il en soit, il est bien rare que le grand homme ne soit pas attendu, réclamé par ceux qui l'entourent; si sa gloire révèle l'intensité des satisfactions qu'il procure, celles-ci attestent elles-mêmes l'énergie des aspirations et des besoins. Or le besoin, ici comme ailleurs, n'est pas une pure privation, quelque chose de tout négatif; c'est le sentiment qu'une certaine force a d'elle-même et de

1. *Mémoires*, IV.
2. Telle est la fameuse statue égyptienne du scribe accroupi, du musée du Louvre; telles sont les sculptures du Puits de Moïse, aux Chartreux de Dijon, etc., etc.

son état, quand elle s'apprête à exercer l'action qui lui est propre et qu'elle en cherche les moyens [1]. Sans doute le besoin n'existe pas quand l'*acte* est accompli; mais le besoin n'existe pas non plus lorsque la force n'y est pas ou ne se sent pas elle-même. Quand l'humanité a senti le besoin de la beauté plastique, c'est qu'elle était devenue capable de la goûter. Un certain nombre d'âmes d'élite et d'imaginations mieux douées devaient donc se mettre à la poursuite de cette beauté. Ceux-ci devaient en entrevoir un aspect, ceux-là un autre. Les uns étaient à même de pousser plus loin leurs efforts, tandis que les autres étaient condamnés à succomber plus tôt devant la tâche et à laisser le labeur inachevé. « Combien, dit Sainte-Beuve, faut-il en poésie de Millevoye, de Malfilâtre, de Gilbert, tombés à l'entrée de la carrière, pour en venir à un grand talent qui réussit et qui vit? Élevons-nous d'un degré. Combien faut-il de Vauvenargues, d'André Chénier, de Barnave, pour arriver au philosophe, au poète puissant et complet, à l'homme d'État qui domine son temps, qui fait époque et qui règne? Changeons de carrière : combien faut-il de Hoche, de Desaix, de Joubert, de ces héros moissonnés avant l'heure, pour rehausser, pour grandir encore le général en chef consommé, qui conçoit, qui combine avec génie, qui dirige et résout, après

1. Voir notre livre *l'Homme et l'Animal*, I, 5.

se les être posés, les plus grands problèmes de son art? C'est la question qu'on se pose en présence de ces destinées brillantes, tranchées et interrompues par la mort[1]. » Et, reportant plus particulièrement sa pensée vers le général Joubert, tué si jeune à la bataille de Novi, l'illustre critique ajoute : « En tombant au premier souffle du destin, on est une preuve, un pronostic de plus de la fortune de César ».

Laissons ce que des juges chagrins pourraient trouver dans ces derniers mots de flatterie rétrospective. Le sens scientifique des paroles est celui-ci : Quand une situation politique est pleine tout à la fois d'incertitudes et de promesses, plus d'un homme y apporte avec son dévouement ou son ambition une ardeur inexpérimentée. L'élan brisé si vite est à lui seul une preuve de la beauté de la cause et de ses difficultés, c'est-à-dire de sa grandeur. Mais, si la cause est grande, elle suscitera de nouveaux défenseurs, et parmi eux se trouvera celui qui, servi par les essais mêmes de ses devanciers et par la supériorité de ses talents, sera le guide et le dominateur de l'époque, bref en deviendra le héros.

III

Et maintenant, voyons le grand homme venu à son heure véritable et en ayant la vue claire ou le

1. *Causeries du lundi,* t. XV, Étude sur le général Joubert.

ent. Comment se comporte-t-il à l'égard
anciers immédiats et de ses contempo-

narqué que les hommes les plus origi-
nieux disposés (comme leur carrière do
bientôt la preuve éclatante) pour l'inve
ent toujours par imiter un modèle
enthousiasme. M. Fétis [1], qui a
les plus grands musiciens, en
à la fois très ingénieuse et
lité des idées, dit-il, quand el
jugement et de rectitude
e produire sous des forme
créer des formes nouvelle
ne peut être que le fruit
l'aperçu de l'idée n'est
stinct. Aucun ouvrage
aperçus instinctifs, si
urs, et conséquemmen
valeur. Si l'expérien
quise, il faut avoir
est ce qu'avait fai
m. Bach pour mod
ns pour le piano,
. C'est ce que fi
nt sur les trace
jouter : C'est e

Biographie des m

débu[illegible] opéra d'un style tout italien, *Il cro-*
iato[illegible]

D[illegible] es analogues ont pu être faites à
o[illegible] *ières* successive[illegible] peintres : ils
t[illegible] tous débuté [illegible] des élèves
[illegible] e sont émanc[illegible] rsqu'ils ont
[illegible] n de procéd[illegible] es, et après
[illegible] grâce à eu[illegible] ilité ou leur
[illegible] cution.
[illegible] aître n'est [illegible] s, il s'en faut,
[illegible] nd homm[illegible] chera plus tard
[illegible] ments q[illegible] entre les chefs
[illegible] discipl[illegible] quefois celui-là
[illegible] uel il f[illegible] t opposition. On
[illegible] stater [illegible] pour Beethoven
[illegible] Ains[illegible] re ordre, Tacite a
[illegible] i[illegible] ; Shakespeare n'a
[illegible] stes; Aristote a été
[illegible] débuté par être un
[illegible] rmé avec Montaigne
[illegible] Biran a compo[illegible]
[illegible] spices des se[illegible]

[illegible] mme et [illegible]
[illegible] se glis[illegible]
[illegible] ins y [illegible]
[illegible] e al[illegible] e,
[illegible] euvre,

pressentiment. Comment se comporte-t-il à l'égard de ses devanciers immédiats et de ses contemporains?

On a remarqué que les hommes les plus originaux, les mieux disposés (comme leur carrière doit en donner bientôt la preuve éclatante) pour l'invention, débutent toujours par imiter un modèle qui a excité leur enthousiasme. M. Fétis [1], qui a observé ce fait chez les plus grands musiciens, en donne une explication à la fois très ingénieuse et très sensée. « L'originalité des idées, dit-il, quand elle est accompagnée de jugement et de rectitude, éprouve le besoin de se produire sous des formes intelligibles. Or, l'art de créer des formes nouvelles et d'une facile perception ne peut être que le fruit de l'expérience, tandis que l'aperçu de l'idée n'est qu'une production de l'instinct. Aucun ouvrage durable ne résultera de ces aperçus instinctifs, si la forme ne vient à leur secours, et conséquemment si l'expérience ne les met en valeur. Si l'expérience propre n'est pas encore acquise, il faut avoir recours à celle d'un maître : c'est ce qu'avait fait Mozart en prenant Ch.-Ph.-Emm. Bach pour modèle dans ses premières compositions pour le piano, Hasse dans sa musique dramatique. C'est ce que fit à son tour Beethoven, en marchant sur les traces de Mozart. » M. Fétis aurait pu ajouter : C'est ce que fit Meyerbeer, qui

1. Fétis, *Biographie des musiciens et des artistes*, article BEETHOVEN.

débuta par un opéra d'un style tout italien, *Il crociato* [1].

Des remarques analogues ont pu être faites à propos des *manières* successives des peintres : ils ont à peu près tous débuté par être des élèves dociles; ils ne se sont émancipés que lorsqu'ils ont été en possession de procédés techniques, et après avoir éprouvé, grâce à eux, leur facilité ou leur puissance d'exécution.

Ce premier maître n'est pas toujours, il s'en faut, celui dont le grand homme se rapprochera plus tard dans ces groupements qui s'opèrent entre les chefs d'école et leurs disciples. C'est quelquefois celui-là même avec lequel il fera contraste et opposition. On vient de le constater pour Mozart, pour Beethoven et Meyerbeer. Ainsi, dans un autre ordre, Tacite a commencé par imiter Cicéron; Shakespeare n'a d'abord été que l'un des Euphuistes; Aristote a été le disciple de Platon, Leibniz a débuté par être un fervent cartésien, Pascal s'est formé avec Montaigne, Kant avec Hume; et Maine de Biran a composé ses premiers essais sous les auspices des sensualistes de son temps.

Mais entre le grand homme et son premier maître, viennent toujours se glisser une foule d'autres influences : du moins y a-t-il un grand nombre d'esprits que le maître aborde, qu'il étudie,

1. Ainsi fit encore R. Wagner dans sa première œuvre, *Rienzi*.

qu'il éprouve. Avec eux il expérimente les idées courantes, voit ce qu'elles contiennent, ce qu'il faut y introduire de plus substantiel et de plus solide; il se rend compte en un mot des tendances de son époque et de ces besoins auxquels ce sera sa propre grandeur de donner une pleine satisfaction. Ces études, par lesquelles le génie s'apprête à sortir de la sujétion, paraissent être dirigées par deux préoccupations remarquables. D'un côté, il s'intéresse aux tentatives incohérentes de ceux qui frayent avec plus ou moins de succès des voies nouvelles; d'un autre, il remonte le cours de la tradition, pour s'entretenir de plus près avec les génies des siècles précédents et en rapporter le secret de ce qui doit faire d'une œuvre nouvelle et nationale une œuvre universelle et éternelle. C'est avec les seconds qu'il forme son génie; c'est avec les premiers qu'il trouve sa voie et qu'il discerne le travail attendu de lui par les aspirations et les nécessités du temps présent.

Les preuves de ce double travail surabondent dans l'histoire. Avant d'en venir à subordonner systématiquement la raison spéculative à la raison pratique, Kant s'était intéressé aux élucubrations des moralistes du XVIIIe siècle qui, en toute chose, mettaient le cœur et l'instinct de la nature au-dessus du raisonnement; il avait, nous le savons, subi l'influence de Rousseau, qui, maître achevé en littérature, n'est, en philosophie proprement dite,

qu'un discipe par certains côtés, par d'autres qu'un précurseur; mais comment Kant possédait à fond la métaphysique de ses devanciers, celle-là même dont il préparait la critique, c'est ce qui n'est pas à prouver. On sait aussi comment Leibniz, encore sur les bancs de l'Université, s'enquérait, avec une curiosité avide, de tous les travaux publiés en France, en Angleterre, en Italie; on se rappelle ces listes interminables de demi-savants, de physiciens de troisième ordre, de chimistes incompris, voire d'alchimistes, qui remplissent les lettres de sa jeunesse. Mais on sait aussi que de très bonne heure il voulut concilier Aristote avec Descartes, en replaçant entre les deux les monuments trop dédaignés des grands scolastiques. Et le plus illustre de ceux-ci, saint Thomas, qu'a-t-il fait? Comment, de tous les problèmes philosophiques que le christianisme et ses nombreuses hérésies avaient soulevés sans les résoudre [1], avait-il fait sortir un système si majestueux? C'est en retrouvant, à travers les gloses des Arabes, c'est en reconstituant et en restaurant la métaphysique de Platon et surtout celle d'Aristote. Je n'insiste pas davantage sur les grands philosophes, car ici la preuve est faite depuis longtemps et pour tous.

1. L'autorité ecclésiastique les abandonnait aux disputes des écoles, quitte à condamner la solution qui menacerait trop directement le dogme jugé nécessaire.

Dans les arts, la loi est la même. Molière se sert de Tabarin, des farces italiennes et des scènes mêmes qu'il a saisies sur le fait dans les campagnes et dans les boutiques des artisans : mais il les ramène à une forme plus digne d'une société cultivée, parce qu'il les a étudiées muni des leçons de Plaute et de Térence. La Fontaine a hérité des contes gaulois : il recueille toute une tradition rabelaisienne qui parcourt le grand siècle, çà et là, comme en se cachant; mais il la traduit dans la langue des classiques, car il est passionnément épris d'Horace et de Platon. Corneille a emprunté aux Espagnols les plus récents; il a regardé autour de lui ces gentilshommes si intraitables sur le point d'honneur et que Richelieu a eu tant de peine à réduire; il a écouté avec un pieux intérêt la doctrine janséniste de la grâce, qu'il devait faire parler dans *Polyeucte*, et il a enfin profité des tentatives d'arrangement dramatique de deux ou trois auteurs secondaires qui occupaient la scène avant lui; mais partout le suivait et le soutenait l'inspiration des grands Romains.

Raphaël a scrupuleusement étudié tous les peintres de son temps, qu'ils exprimassent la pureté du sentiment catholique, comme Fra Bartolomeo et le Pérugin, ou la vérité tout humaine comme le Masaccio; mais quand, aidé de tous ces procédés, fondus dans une harmonie ravissante, il peignait les jeunes filles du Transtévère, il avait aussi l'imagi-

nation séduite par les chefs-d'œuvre retrouvés de la beauté païenne [1].

Les hommes d'action font-ils exception? Pas davantage! Christophe Colomb vit avec les matelots, les voyageurs, les trafiquants; mais il étudie avec passion Ptolémée, Strabon, Pline et la Bible. Alexandre, Charlemagne, Pierre Ier demandent à une civilisation plus ancienne de quoi instruire et gouverner la barbarie plus vivante et plus vigoureuse de leurs sujets. Cromwell est le chef d'une révolution sanglante; mais cette révolution, « il la fait et la châtie »; car il est deux ennemis qu'il a également combattus, c'est « l'anarchie et les Stuarts [2] »; et, s'il est le meurtrier de Charles Ier, il est aussi pour le patriotisme des Anglais le véritable successeur de leur grande Élisabeth. Ainsi, chez nous, Mirabeau souffrit tout à la fois et de l'opiniâtreté aveugle, étroite, inintelligente, de la monarchie, et des désordres qu'il pressentait dans les assemblées et dans les rues. Ainsi Bonaparte, héritier des grandes traditions militaires qu'il connaît, discipline, sans le briser, l'élan révolutionnaire des paysans républicains, à peine affranchis des liens de l'ancien régime.

Faisons, si l'on veut, une sorte de contre-épreuve. Il y a, dans tout genre, des hommes distingués, fort épris de l'antiquité qu'ils connaissent à fond, repré-

1. Voir Gruyer, *Raphaël et l'Antiquité.*
2. Guizot.

sentants, pleins d'autorité, de la tradition classique qui vit en eux; ils ne créent rien cependant, parce que leur manque le sens du nouveau, et qu'ils n'ont pour les besoins de leur époque qu'éloignement et que dédain. Se complaire dans la société des grands hommes, cela est la marque d'une âme élevée; mais se complaire uniquement en elle, c'est la marque d'une âme qui n'est point faite pour agir et pour créer. Raphaël eût étudié en vain les fragments de l'art antique : s'il n'eût vu si clairement et si brillamment dans les yeux, amoureux de la vie, des jeunes filles des faubourgs de Rome, il eût fait de belles restaurations et de belles études; il n'eût point fait de chef-d'œuvre nouveau. Voici deux œuvres qui, malgré des qualités très différentes, sont, en somme, manquées l'une et l'autre, *la Chanson de Roland* et *la Henriade*. A l'auteur de la seconde, il a manqué de s'intéresser avec passion à quelque tradition vivante encore de religion ou de patriotisme. A l'auteur de la première il a manqué d'avoir connu Virgile et Homère comme les connut et les aima l'auteur de *la Divine Comédie*.

Si l'on voulait (chose difficile en telle matière) essayer ici quelque formule, il faudrait dire que le grand homme travaille pour l'avenir, parce qu'il se préoccupe des besoins présents avec un esprit exercé dans le commerce de ce qu'il y a eu de meilleur dans le passé. De vingt éléments disséminés, sans vie, ou d'une vie courte, pauvre et stérile,

il compose un tout; à ce tout, qu'il rend harmonieux, il donne un centre, et ce centre lui-même, il le rattache à ceux qui gouvernaient avant lui l'une de ces grandes fonctions toujours persistantes de l'humanité, comme dans l'accroissement d'un animal viennent se relier entre eux des centres autonomes et cependant solidaires de ceux qui les précèdent et de ceux qui les suivent.

Anglais, Français, Italien, Allemand, et cependant universel, actuel et presque (en un sens relatif au moins) éternel, le grand homme demeure-t-il à nos yeux original? L'analyse que nous venons de faire ne détruit-elle pas ce caractère inimitable? Ne lui ravit-elle pas, avec une partie de ce mystère qu'on aime à rencontrer en lui, le secret de sa supériorité?

Rappelons tout d'abord ce que personne ne contestera : il y a une certaine originalité qui n'est en aucune façon un signe de force. Si nous considérons la partie tout extérieure de l'art et les moyens sensibles qu'il emploie pour captiver notre attention, les témoignages des critiques les plus compétents ne laissent déjà aucun doute à ce sujet. « Chacun, dit Fromentin, en parlant d'une période fatiguée de l'histoire de notre art, chacun se fait un métier selon son goût, son degré d'ignorance ou d'éducation, la lourdeur ou la subtilité de sa nature, selon sa complexion morale ou physique, selon son sang, selon ses nerfs. Nous avons des exécutions lymphatiques,

nerveuses, robustes, débiles, fougueuses ou ordonnées, impertinentes ou timides, etc. Bref, autant d'individus, autant de styles et de formules.... Jadis, c'était tout le contraire, et la preuve en est dans la parfaite unité des écoles où le même air de famille appartient à des personnalités si distinctes et si hautes. Eh bien, cet air de famille leur venait d'une éducation simple, uniforme, bien entendue et, comme on le voit, grandement salutaire.... Il en résulte que l'individualisme des méthodes n'est, à vrai dire, que l'effort de chacun pour imaginer ce qu'il n'a pas appris; que sous certaines habiletés pratiques on sent le laborieux expédient d'un esprit en peine; et que presque toujours la soi-disant originalité des procédés modernes cache au fond d'incurables malaises [1]. » L'artiste vigoureux et bien né n'a pas de telles hésitations, il n'éprouve ni ne communique autour de lui de tels malaises. Il est sûr de sa force, il est donc sûr de son action. Cette action, à son tour, elle est si rapide et si entraînante, elle va elle-même si droit au but, elle nous fait trouver dans le mouvement qu'elle nous imprime une telle intensité de vie et un tel bonheur, que nous cédons à cette illusion délicieuse mille fois décrite : nous croyons avoir trouvé nous-mêmes le trait, l'attitude, la mélodie, le mot qui a comblé nos désirs.

1. E. Fromentin, *les Maîtres d'autrefois*, p. 230.

Mais pourquoi ceci est-il, de l'aveu de tous les critiques, le signe par excellence d'une forte nature? C'est que les influences extérieures (et nous comprenons parmi elles les influences du tempérament, des sens, des images, dans ce qu'elles ont d'accidentel et de fugitif) tendent à nous jeter çà et là dans des voies détournées, confuses, qui s'entrecroisent ou qui se fuient les unes les autres. Le besoin du nouveau, qui vient de ce qu'on a vite trouvé le bout de son idée, la mode du jour, la lassitude ou la fougue intempérante de l'heure présente, l'influence d'une passion qui ne durera pas plus que sa devancière, la jalousie d'une gloire rivale, vingt autres causes sollicitent l'imagination et la main de l'artiste. Sa conscience a de la peine à s'y reconnaître et à résister. Pour retrouver aisément le vrai dans l'art, comme pour trouver le simple dans la science, le pratique dans l'industrie, l'honnête dans la conduite, il faut avoir une force de résistance et de direction de soi peu commune. On peut, en effet, généraliser ce que Malebranche dit si heureusement de la vertu : « Lorsque le bien sensible se découvre à l'âme et l'attire par sa douceur, elle n'est point en repos si elle demeure immobile; il n'y a pas de plus grand travail que de demeurer ferme dans les courants : dès qu'on cesse d'agir, on est emporté [1] ». Or, tout homme voué à l'art ou à la science monte

1. Malebranche, *Traité de morale*, 1re part., VI, 6.

ou redescend tour à tour un des deux courants dont nous parlions : l'un qui attire uniquement vers les beautés éprouvées et consacrées du passé les âmes plus sensées que hardies, plus distinguées qu'énergiques, plus dédaigneuses que généreuses, plus capables de goûter le beau que de le produire; l'autre qui entraîne en avant les âmes dont on peut dire tout au rebours qu'elles sont plus hardies que sensées, plus énergiques que distinguées, etc. Rester maître de soi, de ses mouvements, en demeurant à ce point où est comme le confluent des deux ondes, est une tâche difficile; on peut trouver original, dans le meilleur sens du mot, celui qui y suffit. « Il faut, dit Gœthe, étudier les hommes du temps passé dont les ouvrages ont conservé depuis des siècles même valeur et même considération. Un homme qui a vraiment l'âme grande sentira seul ce besoin, et c'est justement ce besoin de commercer avec les grands prédécesseurs qui est le signe d'une forte vocation [1]. » Mais c'est aussi, faut-il dire, une

1. *Entretiens*, éd. Charpentier, t. I, p. 331. Quelques pages plus haut, Gœthe disait, avec une modestie que nous ne prenons pas au pied de la lettre, mais avec un sentiment profond de la part de vérité contenue dans ses paroles : « Si je pouvais énumérer toutes les dettes que j'ai faites envers mes grands prédécesseurs et mes grands contemporains, ce qui resterait serait peu de chose.... Ce qui est important, c'est l'instant de notre vie où s'exerce sur nous l'influence d'un grand caractère. Lessing, Winkelmann et Kant (il oublie Spinoza) étaient plus âgés que moi, et il a été de grande conséquence pour moi que les deux premiers agissent sur ma jeunesse et le dernier sur ma vieillesse; et aussi que

marque de puissance novatrice et de jeunesse féconde, que de connaître les aspirations de ses contemporains, pour les satisfaire, et d'unir ses efforts aux leurs pour les discipliner et les mener à quelque victoire désirée. Il faut dire enfin que c'est la marque du vrai génie d'unir ces deux vocations, surtout si nous ajoutons que le génie seul est assez fort pour s'assurer le concours des esprits distingués ou des génies moins universels de son époque; mais ceci vaut la peine qu'on s'y arrête. Arrêtons-nous-y quelques instants.

Considérons d'abord les hommes d'action. Leur œuvre est toujours complexe, et l'exécution de leur grand dessein n'est possible qu'avec l'aide d'un certain nombre de serviteurs ou de lieutenants qui s'y consacrent tout entiers. Le fait est si bien constaté qu'on l'a retourné maintes fois contre la gloire de plus d'un illustre personnage. Voici par exemple ce que Michelet dit de Charlemagne : « Il en advint à Charlemagne comme à Louis XIV : tout data du grand règne. Institutions, gloire nationale, tout lui fut rapporté.... Les hommes illustres de toute contrée affluèrent à la cour du roi des Francs. Trois chefs d'école, trois réformateurs des lettres ou des mœurs y créèrent un mouvement passager. De l'Irlande vint dom Clément, des Anglo-Saxons Alcuin, de la

Schiller fût bien plus jeune que moi et dans toute la verdeur de son activité, lorsque je commençai à me fatiguer du monde. » (*Ibid.*, p. 216.)

Gothie ou Languedoc saint Benoît. Toute nation paya ainsi son tribut. Citons encore le Lombard Paul Warnefrid, le Goth-Italien Théodulfe, l'Espagnol Agobart. L'heureux Charlemagne profita de tout. » Quelle que soit la séduction exercée par son auteur, ce jugement n'a point prévalu. Le sens commun persiste à croire que, pour attirer à soi tout ce qu'il y a d'hommes supérieurs à son époque, il faut être plus grand que chacun d'eux. On s'en rapportera plutôt à ce jugement d'un écrivain moins brillant, mais qui se recommande par une connaissance toute spéciale[1] et approfondie de cette époque : « Le regard perçant du fils de Pépin discerna tout ce qu'il y avait de nobles éléments dans le monde antique; il les saisit d'une main vigoureuse et les fit entrer dans la construction du monde nouveau ».

Prenons un exemple plus rapproché de nous et d'une étude plus sûre. Il n'est pas difficile de montrer tout ce que Napoléon dut à ses généraux. Lui-même a pris soin d'en perpétuer le souvenir par les titres qu'il leur donnait le lendemain des victoires achevées ou décidées par leur habileté et leur courage[2]. Tout le monde sait les services que lui ont rendus Masséna à Rivoli, Desaix à Marengo, Ney à la Moskowa; ce que lui ont valu à Eylau la grande charge de Murat, à Wagram la marche de Macdonald sur le

1. Léon Gautier.
2. Au lendemain d'Auerstædt et d'Iéna il voulait que Davout fît son entrée à Berlin le premier, avant lui-même.

centre de l'ennemi et la concentration foudroyante de l'artillerie de Drouot. Mais lorsqu'un grand homme est ainsi entouré d'hommes éminents, prenons garde que d'abord il en est beaucoup qu'il a formés. Il n'a point fait leur intelligence ni leur cœur, sans doute; mais il leur a préparé des moyens d'action et leur a donné un rôle digne d'eux dans le drame qu'il a conçu et qu'il conduit. C'est parce que Napoléon avait mieux vu que personne avant lui l'importance de la cavalerie et de l'artillerie, qu'il les avait si puissamment organisées, mises en état de frapper, au moment opportun, quelques grands coups, et qu'il en avait confié le commandement à ceux qu'il jugeait les plus capables de l'exercer. Mais pourquoi les lieutenants du grand homme mettent-ils au service de sa gloire tant d'enthousiasme et de dévouement? Il les a persuadés qu'ils exerceraient mieux leurs talents personnels avec lui que sans lui, qu'ils accompliraient moins bien leur œuvre propre dans l'indépendance que dans le milieu qu'il leur ouvrait! Voilà tout le secret de son ascendant.

Le génie cependant ne se borne pas à former, à munir de moyens d'action et à entraîner ses collaborateurs. Il les défend contre eux-mêmes, il les préserve de leurs propres excès ou de leurs défaillances, cela va sans dire : mais surtout il met entre eux l'accord nécessaire à l'œuvre commune. Ce ne sont pas en effet leurs efforts personnels qui, convergeant spontanément vers un même but, ont fait

par un hasard heureux l'œuvre totale; c'est l'unité voulue d'avance de l'œuvre collective qui s'est imposée à leurs efforts et qui a fait participer chacun d'eux à la vertu de tous les autres. Quand la direction du général en chef n'est plus sentie, Ney n'obéit plus à Murat, Bernadotte ne vient plus au secours de Davout. Tel qui remportait aisément une victoire dans les campagnes d'Ulm et d'Iéna ne pouvait qu'être battu dans la guerre d'Espagne, parce que là la conception générale avait faibli. Ainsi, si Louis XIV n'avait point voulu si persévéramment la grandeur de la monarchie, ni Colbert ni Louvois n'eussent pu accomplir leurs tâches; Turenne et Condé eussent continué à se battre l'un contre l'autre, et peut-être n'eussent-ils pas plus fait pour leur gloire et celle de leur pays que n'avaient fait, au siècle précédent, les Guise. Illustres aventuriers, « adroits, superbes, si brillants d'esprit, d'audace et de séduction, si élégants et si imposants, que les autres princes paraissaient peuple auprès d'eux », les Guise, disent tous les historiens, se complétaient les uns par les autres : « François, grand capitaine, d'une force d'âme extraordinaire, magnanime dans le succès, implacable et féroce dans le péril; Charles, unissant tous les talents à tous les vices compatibles avec l'hypocrisie, savant, spirituel, politique subtil, orateur éloquent, etc. ». Et ces hommes n'ont point réussi, somme toute, à faire de grandes choses! Aucun d'eux n'a pu grouper leurs forces autour d'un

beau dessein; c'est que nul, de leur temps, n'a su préparer à leurs ambitions ce milieu que trouvèrent sous Henri IV, sous Richelieu et sous Louis XIV, les généraux et les ministres célèbres qui les suivirent.

Telle est donc l'unité qu'un grand homme sait donner aux efforts qu'il obtient; telle est cette influence si puissante et si bienfaisante, que parfois ceux qui l'acceptent y trouvent les moyens de s'élever eux-mêmes jusqu'au génie et à la gloire. Mais ceci, dira-t-on, n'est-il pas réservé aux hommes d'action? Les savants et les philosophes qui concilient entre eux tant de systèmes, les artistes qui empruntent tout à la fois à leurs devanciers et à leurs contemporains, ont-ils tant de mérite? Les lieutenants ont leurs ambitions particulières; leurs rivalités pour être apaisées, leurs résistances pour être domptées, exigent donc la séduction d'une gloire éclatante à partager en commun; mais les idées ne résistent pas et les systèmes se laissent faire? — Est-ce bien sûr? Pour concilier vraiment deux théories qui semblent contradictoires, il faut en trouver une troisième qui comble les vides laissés entre les deux autres. Si l'œuvre était si facile, elle serait faite plus souvent, avec plus de succès et par plus de métaphysiciens. Les idées abstraites, pas plus que les efforts concrets et vivants, ne se réunissent et ne se groupent par une sorte d'attraction mécanique inévitable. L'astronome Picard fixe avec exactitude

une mesure astronomique. Toute la Société royale de Londres entend la communication et la loue, mais ne voit rien dans cette mesure que la mesure elle-même. Newton s'y arrête, la vérifie et y trouve une confirmation, cherchée depuis longtemps [1], de la vaste théorie qu'il médite. Qu'est-ce donc qui fait là l'étonnante portée de la découverte de Picard? C'est la grandeur de la théorie toute préparée dans laquelle elle entre et où elle trouve la place qui l'attend; mais cette place, c'est Newton qui la lui avait préparée, c'est Newton qui l'y a conduite et l'y a mise. Cette observation est applicable à toutes les grandes découvertes. Un spirituel critique médical, philosophe indépendant et plein de sens, Louis Peisse, l'a établi pour la découverte de la circulation du sang. Plus d'un détail de ce mécanisme avait été aperçu ici ou là; mais nul n'avait eu, avant Harvey, l'idée du mouvement circulaire complet; et c'est cette idée qui, vérifiée, fit la signification et l'importance de ces petites découvertes partielles dont nul ne soupçonnait la portée.

Les preuves indirectes de cette loi sont éclatantes. Dans une situation difficile et confuse où les besoins sont pressants et les ambitions nombreuses, comment se comportent les hommes de simple talent? Ou ils se font les serviteurs obstinés d'une seule idée, trop étroite; ou bien, mus par les scrupules

1. Nous aurons à revenir sur ce fait à un autre point de vue.

sans cesse renaissants d'une bonne volonté sincère mais impuissante, ils vont et viennent de droite à gauche; ils prennent tour à tour les partis les plus opposés, et le pays qu'ils voudraient organiser s'agite péniblement dans une succession d'entreprises contradictoires, de projets incohérents et de réformes inachevées. L'anarchie, politique ou littéraire, qu'on signale si souvent dans certaines époques de transition ou de décadence, n'a pas d'autre caractère que celui-là.

Quand le grand homme arrive (s'il arrive) au milieu de cette confusion, et qu'il entame avec énergie son œuvre personnelle, il a beau être attendu et désiré; il surprend toujours, et toujours il est combattu de deux côtés. On commence par s'écrier : Qui a pu imaginer semblable paradoxe? Et c'est à qui s'efforcera, non pas de lui disputer la gloire de faire une telle œuvre, mais de l'empêcher de la faire, en la déclarant chimérique. « Êtes-vous donc plus savant que notre père Abraham? » disaient les Juifs à Jésus. Puis quand il a achevé, solidement établi et défendu son travail, le même public s'avise de dire que tout le monde avait eu pareille idée et qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Celui qu'on traitait d'utopiste ou de rêveur est accusé maintenant de plagiat. « Lorsque Harvey annonça sa découverte, malgré tous ces prétendus précurseurs, il ne rencontra d'abord que des incrédules et des opposants. Ce n'est que plus tard, lors-

qu'il fallut se rendre à l'évidence, qu'on retrouva la circulation partout, dans Fabrice, dans Colombo, dans Césalpin, dans Servet, dans Fra Paolo Sarpi, et jusque dans Galien et Érasistrate. C'est la marche ordinaire. Tout inventeur vivant doit s'attendre à être nié, puis volé au profit des morts [1]. » Le public est de bonne foi, et son illusion n'est pas difficile à comprendre. Si le grand homme emprunte à des précurseurs, c'est bien souvent, nous l'avons vu, à des hommes tenus jusque-là pour des faiseurs d'hypothèses décousues ou de vieilleries abandonnées. C'est après qu'il les a réhabilités en recueillant et en élevant à une haute puissance leurs conceptions, que la foule les réhabilite elle-même. Mais nul que lui ne comprenait tout d'abord la portée possible de ces idées. Non content de prendre en elles ce qui pouvait alimenter son génie, c'est en lui qu'il prend la vie supérieure dont il les anime, pour les rapprocher et les confondre en un tout harmonieux et beau, qui sera fécond à son tour.

En résumé, dans la formation de ces grandes choses qui sont la force des nations, la vie n'est pas faite par le concours fortuit, par la juxtaposition spontanée des éléments. Rappelons-nous que plus ces éléments sont riches, forts et vivants, plus chacun d'eux aspire à une existence indépendante : il

1. L. Peisse, *la Médecine et les Médecins*, t. I, p. 8, 10.

faut donc une énergie d'autant plus puissante pour en faire un corps qui désormais paraisse homogène. Ainsi, c'est une forme de vie supérieure, déjà active et agissante, qui organise ces éléments. Nous arrivons à la nature et à l'action intime du génie.

CHAPITRE VI

LE GÉNIE ET L'INSPIRATION

Problème nouveau. Le génie supprime-t-il le hasard ou suspend-il la nécessité? — Une théorie de Napoléon Ier sur le hasard. — Le hasard ne fait même pas les découvertes. — Deux espèces de nécessité : la nécessité mécanique et la nécessité organique. De la seconde seule peut relever l'invention de l'homme de génie. — Exemples : Colomb et la découverte de l'Amérique; Newton et la découverte de l'attraction; Leibniz et la théorie de la substance active; Léonard de Vinci et *la Cène*; Beethoven et quelques-unes de ses symphonies. — L'organisme qu'on appelle une grande œuvre a-t-il pour germe une conception totale et d'une seule pièce? Ne doit-il son unité qu'à l'inconscient? — Idées multiples qui s'organisent sous l'action d'une idée directrice. — L'idée artistique et la finalité. — Comment une conception peut être à la fois ébauche et modèle. — Ulm, Iéna, Austerlitz, Wagram. — L'inconscient dans la vie intellectuelle n'est que de la réflexion accumulée.

Ce qu'on entend généralement par inspiration. — Symptômes faux et menteurs. Symptômes insignifiants. Fénelon et J.-J. Rousseau. Mozart et Beethoven. — La fièvre intellectuelle : l'inspiration ne la donne pas, elle la termine ou la prévient. — Vraies conditions de l'inspiration. — Friedland. — L'inspiration n'est pas plus indécomposable que le génie dont elle est la plus éclatante manifestation.

I

Il ne s'agit plus maintenant pour nous de la venue du grand homme, des causes qui la prépa-

rent et des circonstances qui l'accompagnent. Il s'agit du grand homme lui-même, de son œuvre personnelle et du génie qu'il y met. Ne faut-il pas s'attendre à retrouver ici les mêmes théories gardant leurs positions respectives et continuant leurs systèmes d'explication? Celui qui fait dépendre tous les événements sociaux d'une cause unique, soit du hasard, soit de la nécessité, ne doit-il pas rattacher à sa cause favorite le fait social qu'on appelle une grande découverte ou une grande œuvre? Rien assurément de plus plausible! mais il est possible également que beaucoup d'esprits voient dans le génie une exception. D'accord sur ce point, ils se partageront ensuite en deux groupes, dont chacun empruntera pour ce cas particulier la doctrine habituelle du groupe adverse; car chacun d'eux voudra voir dans le fait anormal ou extraordinaire du génie les caractères mêmes qu'il se refuse à trouver dans le reste des choses. Ceux-ci supposeront que le génie est une force si bien construite et si logiquement dirigée que, seule, elle maîtrise le hasard, supprime ou diminue considérablement l'inconnu. Ceux-là penseront qu'il rompt le déterminisme universel, et qu'au milieu de l'enchaînement monotone des causes et des effets, il se manifeste par une action soudaine, spontanée, rebelle à tout calcul. Ainsi Sainte-Beuve n'entendait pas suivre jusqu'au bout des théories comme celles de M. Taine. « L'étincelle même du génie,

disait-il [1], il ne l'a pas atteinte, il ne la montre pas dans son analyse; il n'a fait que nous étaler brin à brin l'étoffe, l'organisme, le parenchyme, comme vous voudrez l'appeler, dans lequel cette âme, cette vie, cette étincelle, une fois qu'elle y est entrée, se joue, se diversifie, librement ou non. » Puis il ajoutait : « Il n'y a rien de si imprévu que le talent; il ne serait pas le talent, s'il n'était imprévu ». Il faut donc reconnaître que le résultat de nos études antérieures ne préjuge pas absolumènt la solution de cette autre question qui nous reste à étudier. C'est assez qu'il nous y prépare, et nous y amène munis de l'expérience que nous avons acquise, des réflexions que nous avons faites.

Que le grand homme ait été formé par un concours tout à fait fortuit de circonstances ou par un enchaînement très régulier de causes et d'effets, nous le prenons maintenant tout formé. C'est une force prête à agir; que fera-t-elle? et comment agira-t-elle? On est bien obligé de reconnaître qu'ici le rôle du hasard est par avance singulièrement restreint. Quelles que soient les idées qui éclosent dans ce cerveau, ce seront des idées peu communes : elles seront plus nombreuses, plus soutenues, plus grandes en un mot que celles de nous tous; cela est évident par définition, comme auraient dit les scolastiques. Ce n'est donc pas par hasard que Raphaël

1. *Nouveaux Lundis*, t. VIII (*Sur la littérature anglaise*).

fera de la belle peinture et Mozart de la belle musique, et ce n'est point par hasard que Napoléon remportera des victoires; ce n'est point par hasard que l'ascendant d'un chef d'école s'établira sur ses disciples et qu'un grand capitaine s'assurera le concours de ses lieutenants. On dira tout ce que l'on voudra sur la manière dont sont amenés les faits extérieurs au milieu desquels se meut l'activité du grand homme. Ces faits, des milliers d'individus les voient et les subissent : un seul les explique, si c'est un savant; les exprime, si c'est un artiste; les dirige, si c'est un homme d'État, un politique ou un guerrier.

Un jour Napoléon Ier définissait ainsi l'homme [illegible]at[1] : « Il doit avoir égard à ce que sa lunette ne [illegible] ne diminue rien. Et tandis qu'il observe [illegible] attention, il faut qu'il soit attentif [illegible]uer les fils qu'il a dans la main ». [illegible]uante, donnée par un homme qui [illegible]it la vérité même. Mais y a-t-il [illegible]sard autant que la réunion de

[illegible]dans cette même conversa- [illegible] traité presque scientifi- [illegible]son rôle. « Le hasard, [illegible]ystère pour les esprits [illegible]lité pour les hommes

[1] [illegible] I, 333.

supérieurs. Turenne n'y pensait guère et n'avait que de la méthode. Je crois, ajoutait-il en souriant, que je l'aurais battu. Condé s'en doutait plus que lui, mais c'était par impétuosité qu'il s'y livrait. » Laissons de côté ce double jugement [1] sur des émules. Qu'est-ce que ces explications veulent dire? L'ensemble de la conversation nous l'apprend. « La science militaire consiste à bien calculer toutes les chances d'abord, et ensuite à faire exactement, presque mathématiquement, la part du hasard. C'est sur ce point qu'il ne faut pas se tromper et qu'une décimale de plus ou de moins peut tout changer. » En d'autres termes, le grand capitaine doit savoir discerner les points sur lesquels, avec les moyens préparés, il y a certitude de succès, ceux sur lesquels il y aurait certitude d'échec, ceux enfin sur lesquels l'issue dépend de circonstances que, malgré tous les éclaircissements recueillis, il a été impossible de prévoir. C'est sur celles-ci qu'il faut avoir l'œil ouvert. Et n'est-ce pas ainsi que fit presque toujours Napoléon? Il savait que, quand il avait confié à tel de ses lieutenants, dans des conditions qu'il avait lui-même organisées, le commandement de son aile droite ou de son aile gauche, de ce côté du moins sa besogne était faite. Il se tenait dès lors prêt, avec une liberté d'esprit presque complète,

1. Depuis les beaux travaux de M. le duc d'Aumale, nous savons tout ce que Condé joignait de science précoce et de calcul à cette fameuse impétuosité.

pour surveiller l'apparition de ce hasard, là où il savait qu'il avait chance de se produire.

Le hasard existe donc, mais dans les événements et dans les choses, non dans les combinaisons de celui qui sait les diriger. Plus un homme est grand, plus il arrive à lui faire étroitement sa part, et mieux il se met en état de le neutraliser quand il se heurte contre lui. Telle est bien la loi du génie. Agir méthodiquement, mais comme si toutes les résistances qu'on doit rencontrer étaient elles-mêmes méthodiques, c'est donner prise au hasard, faute de l'avoir prévu, et faute d'avoir eu à l'égard de beaucoup d'hommes et de beaucoup de choses la juste dose de dédain qui sied à un homme supérieur. Mépriser complètement ce hasard et le braver, c'est le signe d'un grand cœur et d'un courage que le succès doit justifier souvent, mais ce n'est pas le propre de ceux qui dans leur science ou dans leur art sont destinés au premier rang.

N'y a-t-il pas cependant un point où quelques doutes restent à dissiper? Ne faut-il pas attribuer au hasard bon nombre de découvertes et d'inventions, soit dans les arts, soit dans les sciences? Ici encore quelques réflexions bien simples suffiront à écarter toute méprise. Que le hasard ait été l'occasion de certaines découvertes, soit! mais une découverte scientifique n'est pas constituée par la vue d'un fait isolé, d'un fait brut! L'homme dont la postérité associe le nom au fait révélé, c'est celui qui en a

trouvé les conditions et les conséquences, au moins les principales, et lui a donné ainsi toute sa valeur en l'élevant, comme on dit, à la hauteur d'un principe. « Un jardinier de Florence, ayant construit une pompe plus longue que les pompes ordinaires, remarqua avec surprise que l'eau ne s'y élevait jamais au-dessus de trente-deux pieds, quelque effort qu'il fît pour la faire monter plus haut. » Très bien ! Voilà, si l'on veut, le fait du hasard, et nous ne discuterons pas sur la valeur plus ou moins grande de cette surprise du jardinier. Mais que fit cet homme étonné ? Voici tout simplement la suite de l'histoire : « Il communiqua le fait à Galilée, pour en savoir la cause [1] ». Or, supposons que Galilée ait vu le premier et par un semblable hasard le fait que lui rapporta le jardinier, son mérite et sa gloire s'en seraient-ils accrus ? Tout livre de physique élémentaire nous apprend que l'explication générale de l'ascension de l'eau dans les pompes fut une conséquence de notions patiemment acquises sur le poids et la pression de l'air atmosphérique. Ainsi encore, que la découverte des valvules des veines ait été due en grande partie aux hasards de la recherche, cela est possible ! mais ce qu'on a très justement contesté, c'est que la connaissance de ces valvules ait avancé beaucoup la découverte de la circulation du sang. « Il serait plus exact de dire que c'est l'idée de la circulation

1. J. Hœfer, *Histoire des sciences physiques.*

du sang qui a fait connaître le rôle fonctionnel des valvules, et, de fait, leur vraie fonction fut méconnue, même par leur inventeur, jusqu'à Harvey [1]. » C'est que, suivant les paroles déjà classiques de Claude Bernard, « il est des faits qui ne disent rien à l'esprit du plus grand nombre, tandis qu'ils sont lumineux pour d'autres ». Voilà pourquoi tant de phénomènes frappant les yeux de tous demeurent inexpliqués pendant des siècles. Bref, ici aussi, « la part du hasard est uniquement dans la rencontre des faits; mais ceux-ci ne se révèlent avec leurs rapports qu'à des intelligences prédisposées [2] ».

Ce mot de prédisposition nous ramène à la *nécessité*. M. W. James lui-même, tout en la disant soustraite à nos calculs, la reconnaissait implicitement dans sa théorie. C'est même, on s'en souvient, parce qu'il en agrandissait démesurément le rôle, qu'il la déclarait impénétrable pour nous, puisqu'il faisait dépendre le grand homme non seulement des influences physiologiques et de l'hérédité, mais du concours d'une infinité de causes disséminées dans le système du monde. Il n'est point le seul au reste qui aille ainsi de la nécessité au hasard et en subordonnant la seconde de ces idées à la première.

Mais il faut distinguer, comme on sait, deux sortes de nécessité : la nécessité mécanique et la nécessité organique.

1. L. Peisse, ouvrage cité.
2. D. Netter, *de l'Intuition*.

La nécessité mécanique pure, c'est la nécessité épicurienne des causes efficientes agissant seules, sans but ni préconçu ni voulu, bref sans finalité. Pour ceux qui n'admettent que celle-là, la multitude infinie des causes produit sans cesse une multitude infinie de combinaisons. Quelques-unes seulement de ces dernières se trouvent en état de réussir et réussissent. A chaque moment de son existence, le monde reçoit ainsi des déterminations nouvelles qui introduisent certaines possibilités, en écartent d'autres, rendent telle combinaison impossible et telle autre inévitable. Mais dans chaque portion, quelle qu'elle soit, de l'univers, tout se passe suivant les mêmes lois. Le grand homme sera donc à chaque instant l'esclave de son passé, le docile instrument des causes aveugles qui l'entourent et qui le pressent ; les projets qu'il concevra pour l'avenir seront déterminés par ses idées présentes, et celles-ci seront elles-mêmes le résultat des causes physiologiques, sociales, historiques, dont les effets se seront réunis et pour ainsi dire condensés dans sa personne.

La nécessité organique, c'est celle qui lie entre eux un certain nombre de phénomènes dans la préparation et la constitution graduelle d'un tout harmonieux, déterminé par avance. Celui qui se place à ce point de vue ne nie pas l'enchaînement des causes efficientes; mais il se demande, entre autres choses, pourquoi certaines combinaisons ne réussissent

pas, pourquoi d'autres réussissent, pourquoi, parmi ces dernières, il en est dont le succès est inégal, pourquoi celles-ci résistent péniblement et n'agissent guère que pour se défendre, tant bien que mal, contre « les causes de destruction extérieure ou de relâchement interne », tandis que celles-là, non seulement résistent avec vigueur, mais agissent avec efficacité et provoquent autour d'elles d'autres combinaisons qui se forment à leur image. La réponse est tout indiquée : c'est que la vie tend toujours à spécifier; c'est que les détails sont ou éliminés sans délai, ou tolérés pour un temps, ou acceptés avec une sorte d'empressement et de faveur et promptement consolidés, suivant qu'ils contribuent plus ou moins bien à l'unité d'un certain ensemble. C'est donc dans le tout qu'est la raison des parties; l'unité finale est donc en quelque sorte voulue ; l'ensemble est donc prémédité, tout au moins désiré; car « l'harmonie est l'intérêt suprême de la nature », et nous pouvons dire, au point de vue spécial qui nous occupe, qu'elle est aussi l'intérêt suprême de la pensée.

Nous n'avons à appliquer ici ces distinctions qu'au travail créateur du génie de l'homme. Or, qu'est-ce que la composition d'une œuvre d'art? qu'est-ce qu'une grande invention [1]? C'est un développement ordonné, tendant à un tout harmonieux, d'accord avec lui-même et d'accord avec la nature, à un tout

1. Il est clair que nous prenons ces mots dans leur acception la plus large.

qui se fait et qui s'achève au milieu d'un conflit de faits accidentels, faiblit quelquefois devant les uns, triomphe de beaucoup d'autres qu'il se soumet et s'incorpore, puis devient fécond comme tout ce qui a vie, en laissant se détacher de lui des parties qui travaillent à devenir aussi des touts complexes, s'ordonnant et agissant selon les mêmes lois.

Il n'est pas nécessaire de reprendre point par point cette définition. Tout le monde sait, par exemple, qu'une grande théorie enfante d'autres théories, que telle vérité, occupant dans telle découverte une place encore restreinte ou subordonnée, deviendra la pièce maîtresse d'une découverte ultérieure. Ainsi la théorie cartésienne de la substance, s'agrégeant d'autres organes, c'est-à-dire d'autres idées et d'autres théories secondaires, devient le spinozisme.

Tout le monde sait qu'une théorie qui n'est pas une est tenue par cela seul pour fausse ou (ce qui revient à peu de chose près au même) pour incomplète ; s'il faut l'élargir pour l'ouvrir à des faits nouveaux, y réclamant leur place, l'ensemble entier voudra subir un remaniement qui restaure en lui l'unité d'abord ébranlée; si, d'autre part, cette tentative ne réussit pas, l'organisme aura vécu; ses anciens éléments se décomposeront, en attendant qu'un certain nombre d'entre eux soient ressaisis par une conception plus puissante, qui leur assure une place et un rôle dans un organisme nouveau.

Mais pour diminuer autant que possible l'obscurité qui enveloppe encore le secret de ce développement organique, il faut savoir où en est le germe et d'où vient ce germe lui-même; car l'évolution vitale est, comme on sait, l'objet d'un grand nombre d'explications où l'on s'efforce de faire dominer tantôt le pur mécanisme et tantôt la finalité. D'où vient donc ce germe premier des grandes œuvres du génie? Vient-il des choses extérieures et des faits? ou vient-il d'une source plus profonde, cachée comme l'origine même de la vie? Ce germe est-il unique? Est-ce, comme le veut M. de Hartmann, une « conception totale et d'une seule pièce »? Ce germe se développe-t-il selon des lois toutes fatales? ou ce développement n'est-il que celui d'une activité libre, prenant conscience de ses lois et y obéissant dans la mesure où elle le veut? Comment alors la conscience et la liberté de l'individu coopèrent-elles à ce qu'un pareil développement renferme de nécessaire?

Avant de répondre à ces questions, prenons un petit nombre d'exemples : Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique; Newton et sa théorie de l'attraction universelle; Leibniz et sa théorie de la substance active; Léonard de Vinci et *la Cène*; Beethoven et quelques-unes de ses symphonies. Voilà certes de grands hommes, et voilà de grandes œuvres! Il ne s'agit pas de les célébrer en termes dignes d'eux et d'elles, mais de chercher si des documents authentiques peuvent nous éclairer sur

les manières de faire et les méthodes qui nous ont valu les uns et les autres. En les examinant, nous serons heureux de pouvoir vérifier à l'occasion quelques-unes des vues que nous avons précédemment émises; mais nous chercherons surtout de quoi répondre aux dernières questions que nous venons de nous poser.

II

« C'est par suite d'une erreur heureuse que Christophe Colomb[1] a découvert l'Amérique! » Voilà une phrase souvent répétée; elle donnerait à croire aux ignorants qu'un des plus grands faits de l'histoire de l'humanité a été dû surtout au hasard. Est-ce là la vérité?

Quand l'historien d'aujourd'hui analyse les éléments alors si confus de cette époque fiévreuse, il sépare sans grand'peine les erreurs, les vraisemblances, les vérités, les fables, les superstitions; suivant qu'on regarde les unes ou les autres, la

1. La vie de Christophe Colomb a été racontée par des esprits très divers. Quelques-uns ont voulu rabaisser le mérite de son œuvre : d'autres (comme Roselly de Lorgues) ont essayé de faire de lui un inspiré, un saint, un prophète à visions extatiques. Nous conseillons de préférence à tous les autres un historien sérieux, instruit, *positif* et de sens rassis, l'Américain Washington Irwing.

découverte de Colomb apparaît tantôt comme une entreprise facile que certaines erreurs du temps (comme l'étendue imaginaire de l'Asie à l'est et la petitesse supposée de la terre) devaient encourager plus encore, tantôt comme une héroïque folie dont le succès fut dû surtout à des hasards heureux. Ce qui est vrai, c'est que les arguments invoqués en faveur de la tentative étaient assez forts pour lui donner un caractère de raison, et que d'autre part les lacunes de la science étaient assez grandes pour remplir d'effroi les âmes les plus vigoureuses jetées dans les abîmes d'un tel inconnu. On pouvait dire, cela est vrai, que la sphéricité de la terre étant acquise à la science, on n'avait qu'à gagner vers l'ouest pour arriver à l'est un jour ou l'autre; mais la plupart des théologiens (et on sait quelle était leur autorité) s'obstinaient à nier cette sphéricité. Dans tous les cas, la circonférence de la terre était inconnue. « Nul ne pouvait dire si l'Océan était sans bornes ou impossible à traverser; les lois de la pesanteur et de la gravitation étaient ignorées. » Nul n'avait encore formulé cette grande idée, que les lois de la matière sont identiques à elles-mêmes partout. C'était donc un mélange d'espérances et de terreurs qui répondaient à un fouillis de probabilités et de mystères inextricable pour la masse. Or, Colomb était tout à la fois un homme d'action et un savant, un ami des aventures et un grand cœur, réunissant en lui tout ce que l'esprit du XVIe siècle

suscitait d'héroïsme et de rêverie, de culte de l'antiquité et de passion du nouveau, d'ambition humaine et d'enthousiasme religieux. Guidé, comme le dit l'historien, « par ces faibles et rares lueurs qui éclairent inutilement les intelligences ordinaires », il réclamait la route inconnue et son nouveau monde à la navigation, à la science, à la tradition, aux calculs des astronomes et aux commentaires des érudits.

Puis, « aussitôt qu'il eut créé sa théorie, elle s'enracina fortement dans son esprit et influa sur sa conduite; jamais il n'en parla avec doute, avec hésitation, mais avec autant d'assurance que s'il avait vu la terre promise. Aucune épreuve, aucune déception ne purent le détourner de la poursuite de son projet; un profond sentiment religieux se mêlait à ses méditations et leur donnait parfois une teinte superstitieuse, mais d'une nature élevée, sublime. Il se considérait comme un instrument dans les mains de Dieu, comme élu entre les hommes pour accomplir une haute mission. Il s'imaginait voir ses futures découvertes prédites dans les Écritures, en termes mystérieux, par les prophètes; le résultat de ses travaux devait être de faciliter la prédication de l'Évangile.... » Colomb resta ainsi dix-huit ans à lutter contre les objections, à vaincre les résistances ou l'inertie de ceux dont il avait besoin pour exécuter son entreprise, à convertir enfin ceux-là même — princes ou théologiens — dont il avait le plus à

cœur de servir les intérêts ou la gloire. Sa grandeur véritable, la voilà! Que plus tard ce fût une circonstance fortuite qui le jeta sur une île ou sur une autre! Qu'il ait cru trouver le Japon quand il rencontrait une des Antilles, peu importe! Comme on l'a très ingénieusement dit, sa gloire n'est pas tant d'être arrivé, c'est d'être parti.

Ne trouve-t-on pas, dira-t-on, dans cette surprenante existence quelque chose qui ressemble à l'idée fixe, à l'idée impulsive des aliénistes, puis la superstition d'un esprit illuminé, sujet passif d'extases religieuses et de visions qui ne permettent ni réflexion ni liberté?

Si l'on tient absolument à employer ici le mot d'idée fixe, qu'on sache qu'alors ce même mot désignera deux états singulièrement différents. L'idée fixe qu'étudie et que soigne, comme elle le peut, la médecine mentale, c'est une maladie dont les symptômes et les phases sont bien connus. Elle commence par une agitation incohérente des sentiments, par une sorte de désagrégation des idées, par une incapacité croissante de réflexion, d'attention et de volonté. En d'autres termes, il se fait dans l'être tout entier comme un vide qu'accompagne un sentiment des plus douloureux de malaise général, d'effroi indéfinissable. Seule l'imagination subsiste, incapable de se calmer, plus incapable encore de se conduire et de fixer d'elle-même sur un objet plutôt que sur un autre. Puis tout à coup, une réminis-

cence, une suggestion, une idée due à quelque association bizarre fond sur cette intelligence désemparée; l'obsession commence. Alors l'idée fixe se complète par une impulsion continue, et le tourment qu'elle impose ne cessera pour un moment que quand le malade, sans autre motif que celui de se délivrer de la douleur de l'obsession, aura commis l'acte insensé que son imagination réclamait de lui. Il arrive encore quelquefois que des esprits, plutôt faibles que malades, s'engouent, sans trop savoir pourquoi, d'une idée; ils s'en tiennent donc à elle, la retrouvent partout et l'expriment à tout propos; mais ils la contemplent ou la rêvent beaucoup plus qu'ils ne la raisonnent : ils ont un secret pressentiment que des efforts suivis pour la mettre à exécution révéleraient trop cruellement des difficultés qu'ils veulent ignorer. S'il en est parmi eux qui agissent quand même, se brisent fièrement contre les obstacles, puis nient ou expliquent à leur façon des insuccès qui devraient les décourager pour toujours, il est clair qu'avec ceux-là nous reprenons le chemin de l'aliénation véritable. L'idée fixe de Christophe Colomb a-t-elle l'un ou l'autre de ces caractères? D'abord l'a-t-il subie? Non, très certainement! Il l'a voulue, il l'a cherchée de tous les efforts de son intelligence et de son courage. Il y arrive par l'érudition, il y arrive par le calcul, il y arrive par l'habitude de mépriser le danger et de l'aimer, quand il est utile; il y arrive par son zèle religieux

autant que par son amour de la gloire. C'est donc bien lui qui l'a conçue, qui l'a formée, qui l'a défendue, qui l'a fait vivre et triompher à travers mille résistances de toute nature. Y a-t-il rien là de cet état passif d'une âme obsédée par une action étrangère et mystérieuse, qui brise le fil de ses idées et rompt la continuité de ses efforts? Sans doute, il est une période de sa vie qui présente avec l'état de l'idée fixe une ressemblance apparente : c'est celle qui suit le travail mental d'où est sortie la conviction raisonnée et qui précède le commencement de l'exécution. Oui, c'est alors chez lui une idée que rien n'ébranlera; elle le suivra jusqu'au bout : elle le suivra non avec la troupe des cauchemars ténébreux, des impulsions subites, des terreurs irréfléchies, des joies puériles, mais avec un cortège d'espérances lumineuses qui, sans dérober à sa vue aucun des sacrifices inévitables, lui montreront incessamment la récompense de ses travaux dans le triomphe final et dans la gloire. Cet état ressemble pour un instant et par un de ses côtés à l'idée fixe, comme parfois l'habitude ressemble à l'instinct, comme l'héroïsme de d'Assas ressemble au dévouement d'un terre-neuve, et comme la sûreté mathématique des combinaisons d'un habile architecte ressemble à l'infaillibilité des abeilles dans la construction de leurs cellules hexagonales!

Pour un bon nombre de ceux qui s'intéressent légèrement aux progrès de l'esprit humain, l'expli-

cation des travaux de Newton tiendrait volontiers dans deux anecdotes qui traînent partout. Il y a d'abord l'histoire de la pomme que Newton voit tomber d'un arbre et qui le fait méditer sur la chute des corps en général; il y a ensuite la réponse par laquelle il expliquait brièvement à l'un de ses amis la grandeur de ses résultats : « En y pensant toujours ». M. Biot (ce n'est pas une mince autorité) affirme, en donnant ses preuves, que le fait et le mot sont l'un et l'autre authentiques [1]. Il est donc bien avéré que Newton, assis sous un arbre et voyant tomber la pomme, se mit à réfléchir, une fois de plus, sur ce singulier pouvoir qui sollicite les corps vers le centre de la terre. Le problème n'était certes pas nouveau, ni pour les autres savants de son époque, ni pour lui. Sans remonter à Timée de Locres, à Anaxagore et à Plutarque, Galilée avait démontré que la loi de la chute des corps est la même que celle de la génération des carrés; Huygens avait découvert que la pesanteur diminue avec la distance au centre de la terre ou à mesure qu'on s'élève au-dessus de la surface terrestre. Mais dans quel rapport la pesanteur diminue-t-elle? Il n'avait pas résolu cette question,... quoiqu'il l'eût pu, pensent les historiens de la science, en combinant avec les lois de Képler la loi des forces centrales, dont il avait lui-même donné la formule.

1. Voir Biot, *Mélanges scientifiques et littéraires*, t. I, p. 135 et 172.

« Les découvertes, dit Laplace, consistent dans de pareils rapprochements d'idées, susceptibles de se joindre, et qui étaient isolées jusqu'alors. » C'est donc à Newton qu'était réservée la gloire de combiner ces théories séparées encore, d'en combler les lacunes, d'en établir les principes, d'en démontrer aussi les conséquences, bref de réunir dans une même loi générale les phénomènes de la chute des corps terrestres et du mouvement des corps célestes.

Réfléchissant donc, à ce qu'on assure, sur la chute de la pomme, Newton se demanda si ce pouvoir de sollicitation et d'attraction exercé par la terre ne s'étendait pas jusqu'à la lune même, si la lune n'était pas retenue autour de la terre par la pesanteur terrestre. Puis il songea que les planètes, qui se meuvent autour du soleil, devaient de même être retenues dans leurs orbites par la pesanteur vers cet astre. Abordant alors ce qu'il savait de ces phénomènes à la lumière des lois de Képler, il trouva par le calcul que l'énergie de la pesanteur solaire décroissait proportionnellement au carré de la distance, résultat auquel il ne put arriver qu'en découvrant, chemin faisant, l'équivalent des beaux théorèmes sur les forces centrifuges, qui devaient tant contribuer, six ans plus tard, à la célébrité de Huygens.

« Ayant ainsi déterminé la loi de la pesanteur des planètes vers le soleil, Newton essaya aussitôt

de l'appliquer à la lune, c'est-à-dire d'en conclure la vitesse de son mouvement de circulation autour de la terre, d'après sa distance déterminée par les astronomes, et en partant de l'intensité de la pesanteur, telle qu'elle se manifeste par la chute des corps à la surface de la terre même. Mais, pour effectuer ce calcul, on conçoit qu'il faut connaître exactement le rayon de la terre, c'est-à-dire la distance de sa surface à son centre, en parties de la même mesure qui sert à exprimer l'espace parcouru eu un temps donné par les corps pesants, lorsqu'ils tombent près de cette surface; car cette vitesse est le premier terme de comparaison qui détermine l'intensité de la pesanteur à cette distance du centre, et l'on n'a plus ensuite qu'à l'étendre jusqu'à la distance de la lune, en l'affaiblissant, suivant la loi du carré : après quoi, tout se réduit à examiner si, ainsi diminuée, elle a précisément le degré d'énergie qu'il faut pour retenir la lune contre l'effort de force centrifuge qu'excite en elle son mouvement de circulation tel qu'on l'observe.

« Malheureusement, à cette époque, il n'existait point encore de mesure exacte de la terre [1]. »

Newton se heurta donc, dans ses calculs, contre des discordances qui l'arrêtèrent, et il se demanda si « quelque cause inconnue, peut-être analogue aux tourbillons de Descartes, modifiait pour la lune la

1. Biot, ouvrage cité, p. 136 et 137.

loi générale de pesanteur que le mouvement des planètes indiquait. Il ne renonça donc point pour cela à son idée principale, et comment pourrait-on croire que l'on abandonnât de telles pensées? Mais, ce qui était un effort aussi grand et plus conforme au caractère de son esprit méditatif, il sut la conserver pour lui seul et attendre que le temps lui révélât la cause inconnue qui modifiait une loi indiquée par de si fortes analogies. »

Il s'écoule alors un intervalle de près de quatorze ans, pendant lesquels Newton se livre à ses immortels travaux sur l'optique, à des observations astronomiques, à des calculs. Il se familiarise de plus en plus avec l'action des forces naturelles, dont il mesure les effets divers avec l'exactitude des mathématiques, éprouvant de jour en jour ce calcul nouveau qu'il s'était créé, « par lequel il lui devenait possible d'atteindre les effets les plus composés, d'en mettre en évidence les éléments simples, d'obtenir ainsi les forces abstraites qui les produisent, pour redescendre ensuite, par la connaissance de ces forces, aux détails de tous les effets ». Il était ainsi dans la maturité de son génie, quand les résultats de certaines expériences, indiquées par lui, mais exécutées par un autre savant, par Hoocke, le ramenèrent à sa grande idée.

Moitié par suppositions d'un caractère plus ou moins métaphysique, moitié par des expérimentations suivies d'inductions et de tâtonnements, Hoocke

était arrivé, en 1679, à l'idée suivante : dans une lettre à Newton sur le mouvement des projectiles, il présentait l'ellipse concentrique comme la conséquence d'une gravité réciproque au carré des distances au centre de la terre.

« Ce rapprochement ne pouvait manquer de frapper un esprit qui avait, depuis si longtemps et si constamment, fixé ses pensées sur les mouvements célestes. Aussi Nevton s'empressa de l'examiner par le calcul, et il trouva qu'il était fondé, c'est-à-dire qu'une force attractive émanée d'un centre, et agissant réciproquement au carré des distances, fait nécessairement décrire au corps qu'elle sollicite, une ellipse, ou en général une section conique dont le centre occupe un des foyers; et non seulement pour la forme de l'orbite, mais pour la vitesse en chaque point, les mouvements produits par une telle force sont exactement pareils aux mouvements planétaires. C'était là évidemment le secret du système du monde.

« Mais il restait toutefois à expliquer ou à faire disparaître cette singulière discordance que le mouvement de la lune avait offerte à Newton, lorsqu'en 1665 il avait voulu étendre jusqu'à elle la gravité terrestre, en l'affaiblissant avec la distance suivant cette même loi. Aussi, malgré ce que toutes les autres inductions semblaient présenter de vraisemblance, *Newton se retint encore* et *garda en lui-même sa découverte*. Enfin, *trois ans après*, et à ce

que l'on peut conjecturer, vers le mois de juin 1682, se trouvant à Londres à une séance de la Société royale, on vint à parler de la nouvelle mesure d'un degré terrestre récemment exécutée en France par Picard, et l'on donna beaucoup d'éloges aux soins qu'il avait employés pour la rendre exacte. Newton s'étant fait communiquer la longueur du degré résultant de cette mesure, revint aussitôt chez lui, et, reprenant son premier calcul de 1665, il se mit à le refaire avec ces nouvelles données. Mais, *à mesure qu'il avançait*, comme *l'effet plus avantageux des nouveaux nombres se faisait sentir, et que la tendance favorable des résultats vers le but désiré devenait de plus en plus évidente, il se trouva tellement ému qu'il ne put continuer davantage son calcul et pria un de ses amis de l'achever.* »

Dès lors, Newton ne douta plus. Il voyait, ajoute Biot, *la pensée de toute sa vie réalisée et l'objet constant de tous ses désirs atteint.* « Ce grand génie, qui pendant tant d'années s'était tenu en suspens sur une loi qui ne lui avait pas semblé rigoureusement conforme à la nature, ne l'eut pas plus tôt reconnue pour véritable, qu'il en pénétra les conséquences les plus éloignées et les suivit toutes avec une force, une continuité, une hardiesse de pensées dont il ne s'était jamais vu, dont il ne se verra peut-être jamais d'exemples chez un mortel. »

Tel est le récit, fait avec une autorité indiscutée, de la plus grande découverte des sciences du monde.

Newton a-t-il trouvé ses idées par digression? A-t-il *pensé à côté*, comme un jeune auteur d'une théorie de l'invention prétend que fait en réalité tout spéculatif? N'y a-t-il dans ses travaux aucune idée maîtresse, et vit-il en quelque sorte au jour le jour, se laissant conduire par les faits que ses contemporains ou lui découvrent sans les avoir ni pressentis ni cherchés? Constatons d'abord deux choses : Newton a bien réellement tenu à réunir dans une même théorie des faits que la plupart de ses prédécesseurs étudiaient séparément; puis ces théories enveloppant tout à la fois les mouvements du ciel et ceux de la terre, l'astronomie et la physique, il a voulu les *démontrer*. Non seulement il ne s'est point contenté, comme il le dit lui-même si fièrement, d'hypothèses (*hypotheses non fingo*); mais il avait une idée si haute du but qu'il poursuivait que, pendant de longues années, il a gardé dans le secret de son intelligence des découvertes partielles et des vues qui eussent fait la célébrité d'un savant moins ambitieux. Bref, une théorie universelle et une théorie dont les principes et les conséquences fussent démontrés, c'est là bien certainement ce qu'il a voulu. Contentons-nous actuellement de ces deux remarques, et poursuivons le reste de nos exemples.

On s'est demandé souvent à quelle époque Leibniz avait été en possession de sa théorie de la substance active. Si l'on voulait parler de sa théorie complète

et achevée, la réponse n'était pas difficile. « J'ai changé et rechangé sur de nouvelles lumières, et ce n'est que depuis douze ans que je me trouve satisfait. » Voilà ce que Leibniz écrivait à Th. Burnet en 1697. C'est donc en 1685 qu'il s'était trouvé, comme il le dit, *satisfait*. Avait-il tant changé qu'il paraît le dire, ou du moins les opinions qui s'étaient succédé dans son esprit n'avaient-elles eu que de faibles rapports, soit les unes avec les autres, soit avec la théorie à laquelle il devait aboutir en 1685? On sait aujourd'hui qu'il est arrivé à sa théorie par un grand nombre de voies différentes le conduisant toutes à un même but.

En 1671, méditant sur l'Eucharistie et travaillant, comme il le dit, à la *démonstration de la possibilité de la présence réelle*, il la trouve difficile à concilier avec la doctrine cartésienne; il entrevoit que « ce n'est pas dans l'étendue que consiste l'essence des corps ». On peut dire que dès lors cette idée ne le quitte plus. En 1673, il écrit au duc de Brunswick une lettre célèbre où il lui fait connaître le programme de ses travaux et de ses espérances[1]. Il y revient sur l'explication de l'Eucharistie, qu'il

1. C'est dans cette même année de 1673 qu'il fut à Londres, où il put connaître l'ouvrage de Glisson (voir l'intéressante étude de M. Marion). Mais il est bien certain que toutes les idées de la lettre au duc de Brunswick étaient arrêtées déjà dans l'esprit de Leibniz; car elles y forment un tout bien compact, et dont les premiers germes sont faciles à retrouver dans des écrits antérieurs à son voyage en Angleterre.

avait déjà soumise à Arnaud; « il faut, dit-il, qu'il y ait dans tout corps un principe ultime, incorporel, substantiel, distinct de la masse (*a mole distinctum*) : c'est ce que les anciens et les scolastiques appelaient la substance ». C'était là en apparence un retour à la scolastique, comme ces derniers mots le donnent à croire; mais c'était déjà une vue profonde, que de vouloir concilier les scolastiques avec Descartes. On voit en effet dans cette même lettre qu'il était plein d'enthousiasme pour le nouveau mécanisme scientifique, et qu'il n'y voyait cependant pas le dernier mot de toutes choses. Une correspondance qu'il avait eue à peu près à la même époque, à Paris même, avec Malebranche, en donne une autre preuve. A la suite d'entretiens qui avaient roulé sur les principes des sciences, sur l'étendue, la divisibilité et le mouvement, Leibniz reconnaissait que le grand disciple de Descartes lui donnait bien la possibilité abstraite du mouvement; mais il ajoutait : « Je suis assuré que vous jugerez vous-même qu'il faut encore quelque chose pour faire concevoir clairement la *nécessité de la mobilité* dans tout ce qui est étendu; et je souhaite que vous m'en fassiez part, si vous avez en main quelque chose qui vous puisse satisfaire [1] ». Bientôt, la correspondance avec Arnauld nous montre Leibniz retrouvant

1. Voir cette correspondance entretenue sur place entre Malebranche et Leibniz, dans les *Fragments de philosophie cartésienne* de V. Cousin.

la même difficulté et y répondant par une affirmation de plus en plus nette de son idée capitale, en mécanique, en physique, en philosophie naturelle; car il trouve que la doctrine contraire ne permet de comprendre ni les vraies lois du mouvement [1], ni la réalité de la matière [2], ni la nature des animaux [3], ni la distinction de Dieu et du monde [4], tandis que la sienne se relie avec d'autres convictions auxquelles il est arrivé sur la continuité de la nature en toutes choses, sur la Providence divine, sur l'optimisme, sur la conciliation désirable et nécessaire des grandes philosophies, celle de Platon, celle d'Aristote [5], celle des scolastiques et celle des modernes. L'originalité de Leibniz est précisément d'être arrivé à son idée par des avenues nombreuses, très différentes, percées, pour ainsi dire, à travers toutes les sciences et toutes les parties de la philosophie. Mais, si cette idée de la monade active et indépendante se retrouvait ainsi devant lui dans

1. Parce qu'elle ne tient pas compte de la force, et que c'est la force qui est constante, non le mouvement.

2. Parce que le mouvement à lui seul n'est qu'une abstraction ou une chose *imaginaire*.

3. Parce qu'elle ne laisse point de milieu entre l'automatisme pur ou la spiritualité des animaux.

4. Parce que, si les substances créées n'ont point d'activité indépendante, elles ne seront plus que des modifications d'une substance unique.

5. Parce que la monade est à la fois l'idée de Platon, l'entéléchie d'Aristote, la forme substantielle des scolastiques, et que, grâce à l'harmonie préétablie, l'indépendance de la monade laisse subsister au-dessous d'elle tout le mécanisme cartésien.

tout ordre de travail, c'est que la première fois qu'il l'avait aperçue il en avait pressenti l'importance : elle fut donc l'idée capitale, sous l'action de laquelle toutes ses autres idées tendaient à se rejoindre et à s'organiser, en se prêtant un mutuel concours.

Mais Colomb, Newton, Leibniz étaient des hommes de science [1]. La fantaisie de l'artiste n'est-elle pas plus libre et plus remplie d'imprévu? L'artiste est libre sans doute, en ce sens qu'il n'est pas obligé de retrouver et de reproduire, comme fait le savant, l'ordre même de la nature; mais il faut qu'il en ait un : il n'y a pas d'art poétique, pas de traité technique sur la musique ou la peinture qui ne débute par cette vérité fondamentale. Mais à tout ordre il faut un principe d'unité. Il est incontestable qu'ici l'artiste cherche en lui-même beaucoup plus que dans les faits de la nature externe. Et que prendra-t-il en lui? Ce qu'il voudra, pourvu que son âme soit naturellement belle et ses sentiments contagieux par leur vivacité, leur délicatesse ou leur puissance; mais, le choix fait, il faut qu'en lui tout s'y conforme, les idées secondaires, les sentiments et les moyens d'exécution.

Léonard de Vinci semble avoir été, et fut, en effet, pour son temps, un homme universel; mais Pic de

1. Nous eussions pu ajouter encore ici l'étude d'un homme d'action; mais nous avons pensé que les exemples tirés de la vie et des campagnes de Napoléon revenaient assez souvent dans notre travail.

la Mirandole en était un, lui aussi, et nous n'avons de lui aucune œuvre où nous puissions trouver du génie. C'est que, chez Léonard, les connaissances, qui étaient encyclopédiques, et les plaisirs et les fantaisies les plus minutieuses se tournèrent bientôt, comme le dit et le prouve Ch. Blanc [1], vers l'art de la peinture. Mais, non content de cette préparation générale, qui devait faire profiter son art favori de la variété et de l'intensité de ses préoccupations et de ses idées, chacune de ses œuvres importantes, comme la statue équestre du duc Sforza, *la Joconde*, *la Cène*, fut pour lui l'occasion d'un travail extraordinaire. Il travailla quatre ans à *la Joconde*. Quant à *la Cène*, « il s'y prépara par des méditations et des études sans nombre »; non qu'il cherchât çà et là dans la nature, à la remorque du hasard ou comme un paresseux et un rêveur attendant une inspiration capricieuse, mais parce que son ambition s'obstinait à chercher dans cette nature quelque chose qui répondît aux exigences de son idée. Nous renvoyons ici à la belle étude de Ch. Blanc; on y suivra la pensée du grand artiste dans la composition, dans le plan général, dans l'arrangement des groupes, puis dans le rendu de tous les détails. « Rassemblant, résumant alors, dit l'éminent critique, ses longues observations sur la nature humaine, Léonard étudia un à un les types des douze apôtres. Il

1. Voir, dans *les Peintres de toutes les écoles*, l'étude de Ch. Blanc sur Léonard de Vinci.

les chercha longtemps dans la nature; il fréquenta longtemps les marchés, les faubourgs de Milan, pour y rencontrer parmi les êtres les plus vulgaires des têtes analogues à celles que devaient avoir les douze pêcheurs. Portant toujours sur lui un crayon et des tablettes, il dessinait à la hâte les traits qui pouvaient lui servir. Les têtes même les plus monstrueuses lui fournissaient, dans l'excès de leur laideur, l'horrible exagération d'un caractère qu'il savait ensuite ramener à des conditions humaines, en supprimant le difforme, en conservant l'expressif. Il dégrossissait ainsi et peu à peu épurait les monstres, jusqu'au point de retrouver en eux, à travers les affreuses déviations produites par une nature aveugle, le germe puissant d'une physionomie profondément caractérisée et par là redevenue imposante, forte et belle. » Comme le prieur du couvent, étonné de sa lenteur, le pressait de terminer son œuvre, il lui exposait qu'une seule tête manquait encore à son tableau : celle de Judas. « Il y a un an et plus, ajoutait-il, que tous les jours, soir et matin, je vais au Borghetto, où Votre Seigneurie sait bien qu'habite toute la canaille de la capitale; mais je n'ai pu trouver encore un visage de scélérat qui satisfasse à ce que j'ai dans l'idée. Une fois ce visage trouvé, je finis le tableau en un jour. » Et, quelque temps après, Léonard, ayant trouvé une figure telle qu'il la cherchait, en dessina sur place les principaux traits; et, rassemblant toutes ses observations pré-

cédentes, il peignit la tête du Judas, qui porte la trahison si fortement empreinte sur son visage.... » Ainsi chaque tête était une œuvre dans l'œuvre totale, et les détails, comme le tout, devaient leur unité à une idée.

Et de qui parlons-nous ici? D'un curieux devenu artiste à force de patience? d'un esprit subtil déguisant ses abstractions sous des formes compliquées et laborieuses? Nous parlons de celui que l'on a pu désigner par ces mots : « l'initiateur souverain de la peinture renouvelée, l'artiste le plus divers, le plus complet des temps modernes, le génie le plus original, le plus rare et le plus rayonnant de l'Italie ». (Ch. Blanc.)

Nul art ne passe, et avec raison, pour plus libre et plus créateur que la musique; et, dans toutes les formes de la musique, il n'en est point de plus détachée de toute considération étrangère à la musique elle-même que la symphonie. Mais là encore, il y a un certain idéal concret, qui est aimé et désiré et qui est le principe de l'unité de l'œuvre, parce que l'expression parfaite de cet idéal est le but ou la *fin* du travail tout entier. La critique musicale a toujours admiré dans Beethoven « la spontanéité des épisodes par laquelle il suspend dans ses beaux ouvrages l'intérêt qu'il a fait naître, pour lui en substituer un autre aussi vif qu'inattendu ». Cet art lui est particulier, dit Fétis, et c'est à lui qu'il est redevable de ses plus beaux succès. Mais le critique

compétent ajoute : « Étrangers en apparence à la pensée première, ces épisodes occupent d'abord l'attention par l'originalité; puis, quand l'effet de la surprise commence à s'affaiblir, le compositeur sait les rattacher à l'unité de son plan et fait voir que, dans l'ensemble de sa composition, la variété est dépendante de l'unité ».

Cette unité est-elle le résultat des inspirations successives qui finissent par s'accorder, ou bien est-elle voulue dès le principe et cherchée systématiquement? Un exemple mémorable est là pour aider à la solution de cette question. Beethoven avait commencé sa *Symphonie héroïque* pour rendre hommage à Bonaparte, dont il était enthousiaste. Puis il apprend que le premier consul se fait empereur : il voit que c'est un ambitieux.... « Alors sa pensée changea de direction. A l'héroïque mouvement, il substitua la marche funèbre qui forme aujourd'hui le deuxième morceau de la symphonie; et au lieu de la simple inscription de son ouvrage : *Bonaparte*, il mit celle-ci : *Sinfonia eroica per festeggiare il sovvenire d'un gran uomo*. Il sovvenire! Son héros lui semblait déjà descendu dans la tombe; au lieu d'un hymne de gloire, il avait besoin d'un chant de deuil. » Mais ce n'est pas le seul fait à relever ici. Ce morceau détaché devint le germe d'une symphonie qui en développa la puissante expression : la symphonie en *ut mineur*. Si donc une idée venait à sortir pour lui d'un ensemble

ébauché déjà et à être reprise pour entrer dans une nouvelle œuvre, c'était à la condition de devenir comme le germe d'un tout organique nouveau, comme le principe d'une vie distincte de la première, mais complète aussi et harmonieuse dans l'organisation de toutes ses parties.

III

Revenons maintenant à cette formule où un philosophe allemand de notre époque s'est flatté probablement de condenser une métaphysique entière en même temps qu'une esthétique : « Le génie reçoit comme un don des dieux qui ne lui coûte rien la conception totale et d'une seule pièce ». Après les analyses que nous venons de terminer, aucune des deux parties de cette phrase, croyons-nous, ne peut sembler exempte d'une très grande exagération. Nous avons constaté en effet que, dans tous ces hommes de génie, l'idée qui fait la grande existence vient d'un concours continuel entre l'homme lui-même et les choses, d'une interprétation de tous les instants dans laquelle l'homme apporte non seulement son attention, mais le travail constant et réglé de toute son âme. C'est un mélange infini où l'événement, qui ne passe jamais inaperçu, provoque la volonté, mais où la volonté

aussi appelle l'événement, l'attend, le surveille, y prépare l'intelligence; où le pressentiment, soit justifié, soit trompé, secoue violemment toutes les facultés de l'individu et leur imprime une agitation féconde. Sans doute, malgré tous les transports de joie et d'orgueil, malgré les incertitudes et les angoisses qui la traversent, cette agitation a vite retrouvé la puissance de son rythme et la sûreté de ses allures. Un chiffre suffit à Newton pour reprendre, avec la certitude du succès, un travail interrompu pendant quatorze ans. Il est donc naturel, quand on voit les liens étroits qui unissent entre elles toutes les parties de ces belles œuvres, de les comparer aux organismes de la nature. Est-ce une raison pour dire que, comme ceux-ci, elles ne doivent leur unité qu'à l'Inconscient? Dans la formation des organismes vivants, toutes les phases de l'évolution sont prévues ou, si l'on aime mieux, prédéterminées. Pour que le germe les traverse toutes et parvienne à la forme complète qu'il poursuit, il suffit que rien d'extérieur ne l'arrête; les traits essentiels qui rattacheront l'organisme à un genre, à une espèce, à une variété donnée, sont fixés dès la première minute de la vie. En est-il ici tout à fait de même? Ce que nous avons constaté, c'est que dans les intelligences supérieures il éclôt une multitude d'idées, dont un grand nombre s'éliminent et dont la plupart tendent à se rejoindre pour former les unes avec les autres, et sous là

domination de l'une d'entre elles, un organisme toujours croissant, mais toujours croissant dans l'unité. On affirme aujourd'hui, nous le savons, que tout organisme est ainsi le produit d'un grand nombre de vies élémentaires : celles-ci se réunissent en association, en *colonie*; elles délèguent, dit-on, peu à peu à l'une d'entre elles la direction des grandes fonctions qui les font vivre; et c'est le mode d'organisation exigé par la centralisation des fonctions qui fait une place et un rôle, de très variable importance, aux éléments ainsi groupés en un même tout. Mais, à part les monstruosités et les perturbations séculaires, le groupement de ces existences, leurs rapports mutuels et le choix de l'individu directeur sont arrêtés d'avance. Tout œuf porte en lui, et dès le premier instant de l'évolution, la totalité des caractères de l'organisme futur. L'idée directrice de l'évolution vitale est donc bien une conception totale et d'une seule pièce. Ajoutons qu'elle ne demande aucune réflexion et ne coûte aucun effort à l'activité qu'elle conduit. La finalité qui se manifeste dans la formation de l'œuvre d'art n'exige-t-elle pas, quoi qu'en dise M. de Hartmann, plus de réflexion et plus de volonté?

On ne conteste point que le génie ait conscience de l'idée présente. On ne niera même pas qu'il ait conscience de la liaison de cette même idée avec celles qui la précèdent; car, de quelque façon qu'il ait trouvé la solution de son problème, il sait

que c'est une solution : c'est pour cela qu'il s'y arrête. Le musicien se complaît à développer sa phrase musicale, parce qu'il sent qu'elle achève avec succès la mélodie commencée. Le peintre est heureux de *tenir* un dernier détail, un coup de pinceau, un trait, un contraste dans les couleurs, parce qu'il y trouve quelque chose qui lui manquait. Supposez encore une fois que cette dernière idée soit une trouvaille accidentelle, une dictée de quelque génie, le résultat d'une mécanique cérébrale ou tout ce qu'il vous plaira d'imaginer, l'artiste n'en voit pas moins le lien qui la rattache à celles qui s'étaient déjà offertes à lui. Ce n'est pas là seulement la condition du génie ni même du talent; c'est la condition de la science la plus humble et de l'art le plus médiocre. Il n'y a pas lieu de plus insister ici. Ce qui est plus important et plus sujet à controverse, c'est de savoir si le génie inventeur a conscience du lien qui rattache ses idées présentes à l'idée d'une création future, et quelle est, relativement aux idées successives qu'il organise en un tout, la valeur de cette conception dominante, à laquelle nous paraît suspendu tout le travail discursif de l'invention.

Un jeune philosophe [1] a prétendu que nulle invention ne pouvait être intentionnelle, et qu'il y avait même contradiction à le supposer. Voici à peu près son raisonnement. Considérons d'abord qu'il y a

1. Paul Souriau, *Théorie de l'invention*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1881.

dans toute recherche des tâtonnements et des lenteurs; c'est un fait que nous sommes tenus d'expliquer. Or, de deux choses l'une : ou l'idée que nous appelons directrice est complètement déterminée par avance, ou bien elle est mêlée d'incertitudes demandant à être dissipées, de lacunes demandant à être comblées. La première hypothèse est, dit-il, inadmissible; car elle revient « à dire que, pour concevoir une chose, il faut l'avoir préconçue; autant vaudrait nier la possibilité de l'invention ». C'est de plus aboutir à l'inexplicable et au mystère. Car cette idée directrice, d'où vient-elle? D'une idée antérieure sans doute, dont elle est la reproduction et la copie. De copie en copie, on ramènerait toutes nos conceptions à une première conception renfermant notre vie intellectuelle tout entière, et sortant elle-même on ne sait d'où.... La seconde hypothèse, qui pose que, avant de se former des images bien nettes et bien précises, il faut s'en être fait une vague idée, paraît, ajoute l'auteur, plus acceptable dans la forme, « car il est certain que notre esprit va du moins parfait au plus parfait, de l'image indécise à l'image déterminée. Mais, dans ce cas, on voit clairement que l'image préconçue est l'ébauche et non le modèle de l'image définitive. Puisqu'il y a progrès dans la formation des images, tout ce qui fait l'originalité des dernières est sans précédent dans les premières, en sorte qu'aucun de ces perfectionnements successifs ne peut avoir été prémédité. »

Mais voici une analyse plus pressante encore par où l'on pense démontrer que l'idée de progrès intérieur et celle de préméditation sont absolument contradictoires. « Quand nous disposons intentionnellement la série de nos actions, la fin à laquelle nous tendons semble à la fois déterminée et déterminante par rapport à la série : déterminée, puisqu'elle en sera l'effet; déterminante, puisqu'elle en est le motif. Mais il est évident qu'elle ne peut avoir ce double caractère à un même point de vue : ce ne peut être la même chose qui se trouve au commencement et à la fin de la série. Ce qui est déterminé, c'est l'acte même; ce qui est déterminant, c'est l'idée de cet acte. La finalité n'est donc pas la détermination de l'acte présent par l'acte futur, mais au contraire la détermination de l'acte futur par l'idée que nous en avons présentement. Il résulte de là que, si notre esprit se bornait à réaliser des intentions, il ne ferait pas un pas en avant. Penser intentionnellement, ce ne serait autre chose que conformer ses idées futures à ses idées actuelles, ou, autrement dit, se répéter. La supposition n'est même pas intelligible. On comprend qu'un acte matériel soit intentionnel, car alors la fin qu'on se propose de réaliser est bien distincte de l'idée que l'on en a. Mais, si l'on se propose de concevoir une idée, comme on saurait l'idée qu'on cherche, on la concevrait déjà, et par conséquent on n'aurait pas à la chercher. Ainsi l'idée de finalité ne peut en aucune

façon servir à expliquer le progrès intérieur de l'esprit. »

Cette analyse est ingénieuse, et l'objection renferme des traits spécieux; mais il n'y a ici que malentendu. Et d'abord l'invention ne se réduit pas à la conception d'une idée, pas plus que la création de la vie dans la nature ne se réduit à la production d'un germe isolé. C'est même ramener gratuitement à une formule un peu ridicule la théorie que l'on combat, que de l'enfermer dans une semblable phrase : « se proposer de concevoir une idée ». Non, sans aucun doute, l'inventeur ne se propose pas « de concevoir une idée »; mais, parmi un grand nombre d'idées qu'il conçoit, il en saisit une qui lui paraît plus vivace que toutes les autres, c'est-à-dire qui, par des affinités pressenties et entrevues, se montre mieux préparée à grouper des faits restés jusqu'alors isolés, à expliquer des idées encore incomprises, à élever à une plus haute signification des aperçus, des hypothèses ou même des démonstrations n'ayant pas encore trouvé leur place en un système large et vigoureux. — Il doit y avoir là, dans ce vide que nos connaissances géographiques laissent sur nos cartes, un monde inconnu dont l'existence explique tout à la fois d'antiques traditions et des faits que nous ne comprenons pas. Il faut que les mouvements célestes et les mouvements terrestres soient soumis à des lois identiques. — Il doit exister dans les corps quelque chose qui soit

distinct de l'étendue et qui explique ce que l'étendue seule ne peut expliquer.... Voilà bien des idées directrices. Or, dire qu'une idée gouverne tout le travail qui sert, soit à la démontrer, soit à l'exprimer, soit à la réaliser matériellement, ce n'est ni une tautologie ni une contradiction; car, entre l'idée première de l'œuvre et l'œuvre achevée, il y a tout à la fois distinction et analogie.

Mais, dira-t-on, cette première idée sera donc en même temps l'ébauche et le modèle de l'œuvre finale? Oui, très certainement! Elle en sera l'ébauche, parce que les premiers traits seuls y apparaissent visiblement et peuvent être montrés à autrui comme le commencement et la promesse de quelque chose de grand [1]. Elle est aussi en un sens un

1. Dans le discours qu'il prononça aux obsèques de J.-B. Dumas, M. Wurtz s'exprimait ainsi.

« Le grand chimiste suédois qui exerçait au commencement de ce siècle une autorité incontestée, Berzélius avait adopté, et développé cette conception,... qui remonte à Lavoisier... et qu'on appelait le dualisme en chimie (toutes les combinaisons sont formées de deux éléments immédiats qui sont eux-mêmes ou des corps simples ou des composés du premier degré). Cette théorie, M. Dumas l'a battue en brèche. Etudiant en 1834 l'action du chlore sur les composés organiques, il reconnut que ce corps simple possède le pouvoir singulier de s'emparer de l'hydrogène et de le remplacer atome par atome. Tel est le premier énoncé d'une loi qui s'appuie aujourd'hui sur des milliers de cas analogues et forme le point de départ de la théorie des substitutions et des doctrines qui en découlent. M. Dumas y a attaché son nom. Laurent, d'illustre mémoire, y a collaboré; mais l'*idée première* est énoncée clairement dans la proposition rappelée textuellement plus haut; et qui peut méconnaître, en pareil

modèle, non pour les yeux à courte vue de l'homme ordinaire, mais pour celui-là du moins qui sent ce que cette idée exige de lui et ce qu'il est capable de lui donner. La campagne d'Ulm [1] fut précédée, dans l'esprit même de Napoléon, d'une campagne idéale, simple ébauche, si l'on veut, car il lui manquait les faits d'armes qui devaient bientôt illustrer la campagne réelle, mais néanmoins modèle sublime, car l'idée de frapper en un point central un coup imprévu et décisif y était. C'est aux exigences de cette idée que, sur le Danube et sur les Alpes et jusqu'au fond de l'Italie, devaient se plier les détails de l'exécution. Quant à ces actes partiels réservés à l'habileté de ses chefs de corps et à la bravoure de ses soldats, Napoléon pouvait affirmer que, soit d'une manière, soit d'une autre, ils assureraient le succès de son dessein. « Il n'y a que les esprits nets, dit Thiers [2], qui en toutes choses, guerre, administration, gouvernement, sachent se faire comprendre et obéir. » Mais, quand à la netteté l'homme qui commande joint la grandeur des conceptions, l'exécution ne se fait pas seulement docile, elle est héroïque; car

cas, la *puissance de l'idée mère, de la pensée créatrice, de la première ébauche*? Sans doute, dans le tableau magnifique que nous possédons aujourd'hui, quelques détails ont disparu. N'importe : les lignes fondamentales sont ineffaçables, et c'est l'Ecole française qui les a tracées. M. Dumas fut longtemps le chef et le soutien de cette école.... »

1. On peut en dire autant de celle d'Iéna et de plus d'une autre.

2. *Consulat et Empire*, t. X, p. 454.

à l'énergie, à la rapidité, à la concordance des ordres qui la dirigent, elle sent toute l'importance de l'idée dont ses efforts assurent le glorieux triomphe. Si elle croit que l'œuvre qu'on lui demande est une tentative dans l'inconnu ou le résultat d'un choix incertain entre deux combinaisons dont aucune n'a définitivement prévalu, c'est alors qu'elle tâtonne ou se ménage : l'efficacité de son énergie n'est que la moitié de ce qu'elle serait, si elle se dévouait pour une cause où tout se montrât préparé pour une action définitive [1].

Voilà pour les hommes d'action, qui ont besoin que d'autres collaborent à l'exécution de leurs desseins. Mais tout artiste a en lui-même dans ses ambitions, dans ses convoitises, dans ses imaginations et ses fantaisies, des forces qui, débandées, paralysent, et qui, disciplinées, fortifient l'énergie maîtresse de la pensée prête à créer. Ici encore il faut dire : Il n'y a que les esprits nets, c'est-à-dire voyant par avance avec netteté le but qu'ils poursuivent, qui sachent commander à leurs fantaisies et

1. La veille d'Iéna, «... escorté par des hommes portant des torches, Napoléon parcourut le front de ses troupes, parla aux officiers et aux soldats, leur expliqua la position des deux armées, leur démontra que les Prussiens étaient aussi compromis que les Autrichiens l'année précédente, que, vaincus dans cette journée, ils seraient coupés de l'Elbe et de l'Oder, séparés des Russes et réduits à livrer aux Français la monarchie prussienne tout entière; que, dans une telle situation, le corps français qui se laisserait battre ferait échouer les plus vastes desseins et se déshonorerait à jamais. » (Thiers, *Consulat et Empire*, t. VII, p. 11.)

obtenir de leurs passions qu'elles coopèrent à l'embellissement de leurs travaux.

C'est d'ailleurs Descartes lui-même [1] qui a comparé les découvertes du savant à une suite de batailles livrées contre la nature. Poursuivons donc l'analogie. Expérimenter au jour le jour sans plan et sans idée, c'est se battre à l'aventure, c'est accepter des luttes disproportionnées qu'on abordera sans préparation. Chercher les exemples saillants, tendre toujours à faire entrer dans un ensemble déjà ouvert les faits, les théories partielles qu'on doit à ses propres travaux ou à ceux des autres savants, concentrer ses efforts sur un point qui, une fois expliqué, donnerait la clef d'une foule de phénomènes ou embarrassants ou mal compris, relier entre elles ses découvertes, comme un général concentre ses forces en vue d'une action qu'il juge nécessaire, c'est là agir intentionnellement et par les lois d'une finalité comprise. Or, c'est la méthode de tous les grands hommes : c'était, nous l'avons vu, celle de Newton et celle de Leibniz.

L'homme de génie s'impose ainsi à lui-même cette habitude d'organiser promptement ses prévisions, de ne laisser passer aucun fait, de ne laisser accomplir aucun acte, de ne s'abandonner à l'attrait d'aucun

1. *Discours de la méthode*, 6e partie. — Tout comme Napoléon a comparé une bataille à un drame et comme Gœthe (*Entretiens*) s'est comparé souvent à Napoléon, a comparé Napoléon à un poète, à un grand compositeur, etc.

phénomène sensible, sans leur trouver la place où leur concours doit le mieux assurer l'accroissement de la lumière cherchée, l'efficacité des efforts déployés.... Les circonstances peuvent alors se succéder autour de lui aussi nombreuses et aussi imprévues qu'on le voudra; le peu qu'il voit lui sert à reconstituer sûrement ce qu'il ne voit pas [1]. Puis une fois qu'il a saisi le lien, invisible pour les autres, soit des difficultés ou des résistances auxquelles doit se heurter son action, soit des contradictions apparentes des faits qu'il étudie, il renouvelle, s'il le faut, ses dispositions; il varie ses expériences (sans en faire jamais d'invraisemblables), déplaçant donc quelquefois le centre de ses efforts, mais se préoccupant toujours d'en avoir un. Si le fait qu'il rencontre devant lui est d'importance secondaire, il le classe dans le groupe déjà ébauché; s'il lui paraît véritablement nouveau et gros de conséquences probables, c'est de lui qu'il tire une idée maîtresse, à laquelle dorénavant il subordonnera ses essais. Le grand dessein qu'il a su entreprendre enveloppe ainsi à son tour des séries de desseins partiels, où partout l'idée gouverne le fait, où jusqu'au bout le pressentiment du futur conduit l'action du présent.

« Si l'on savait ce que l'on cherche, on ne le chercherait pas, car on l'aurait déjà trouvé! » Voilà l'objection que l'on oppose à l'idée de la finalité dans

1. Voir dans Thiers le récit et l'explication des calculs qui ont amené la bataille d'Eckmühl.

l'art et dans la science. On oublie que, si l'on ne voyait rien à chercher, l'on ne chercherait pas du tout, et l'on oublie le rôle mille fois expliqué, mille fois démontré salutaire, indispensable, incessant, des hypothèses dans la science. On oublie de plus que l'idée directrice n'est pas faite uniquement de conceptions abstraites, de propositions, de formules ou de généralisations expérimentales, en un mot d'éléments purement intellectuels.

Il est d'abord incontestable que dans l'art l'idée première est faite d'un mélange de sentiments, de sensations et d'images. L'idée que l'artiste se fait de son modèle, c'est plus que toute autre chose l'émotion [1] dont il a été saisi en face de lui et qu'il veut rendre par les moyens propres à son art. Quel que soit l'aspect matériel qui frappe ses yeux, son imagination lui fait surtout voir une attitude, des traits, des couleurs, qui sympathisent avec cette émotion personnelle. De là une première transformation que subit en lui avec plus ou moins de promptitude l'objet qu'il veut peindre, et qui sert à diriger, à orienter, comme on aime à dire aujourd'hui, tout son art. Une partie de cette émotion s'usera dans les résistances inévitables que le travail de la composition devra surmonter. C'est ce qui

1. Nous prenons ce mot dans son acception psychologique la plus simple : nous ne prétendons pas que l'artiste soit toujours sur le trépied.

fait que souvent l'auteur se trouve presque découragé devant son œuvre. Mais il se souvient encore assez de l'état psychologique qu'il eût voulu prolonger en l'exprimant, pour se dire que nul ne connaît son vrai tableau, ou comme le poète : « Mes vrais vers ne seront pas lus ». L'émotion qu'eût fait partager à tous l'œuvre *véritable* n'en a pas été pourtant moins efficace : elle a porté plus haut les efforts de l'artiste en même temps que son idéal. Voilà le type de ce qu'on appelle l'idée artistique. Un musicien sans idée pourra composer des suites savantes d'accords ou de phrases correctement agencées. Des réminiscences, servies par mille associations, lui fourniront des matériaux; il choisira parmi eux suivant des règles fixes, et il accumulera souvent des difficultés pour le seul plaisir de les résoudre. Puis, quand son travail sera terminé, il lui appliquera, pour des motifs où l'art n'aura rien à voir, un nom quelconque, et il donnera peut-être à croire aux naïfs qu'il avait eu, lui aussi, son idée. Un artiste comme Beethoven [1] se sert de la langue musicale pour exprimer une passion. Mais entendons-nous bien, et ne croyons pas, comme l'enseignaient trop volontiers les romantiques, que l'artiste ait toujours besoin de souffrir et de pleurer. C'est quand il ne souffre plus qu'il s'analyse, se pense ou se chante, et ce travail d'ailleurs con-

1. Il est inutile de parler de la musique dramatique où le fait est trop évident.

tribue grandement à calmer la douleur réellement sentie [1].

« C'est une chose bien singulière, écrit Rousseau dans ses *Confessions* (1re part., liv. X), que mon imagination ne se montre jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable, et qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne veut point s'assujettir aux choses : elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont : elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs; et j'ai dit cent fois que si j'étais mis à la Bastille, j'y ferais le tableau de la liberté. »

Toute passion enveloppe, comme on sait, deux éléments, l'élément effectif et l'élément représentatif, toujours unis et toujours réagissant l'un sur l'autre, mais dans des proportions qui varient beaucoup. Quand c'est le premier qui prédomine, l'individu est plus enfoncé, pour ainsi dire, en lui-même, et son activité s'use presque tout entière dans les mouvements intérieurs de ses désirs : ces mouvements sont trop aveugles, trop violents pour être suivis, donc trop incohérents pour que les autres hommes aiment à en contempler les signes extérieurs. Quand c'est l'élément représentatif qui a le

1. Il est vrai que, par compensation, le travail de la composition peut bien aussi amortir des joies trop vives.

dessus, la passion est plus communicative : elle tient surtout à s'exprimer, et elle réussit mieux, en le faisant, à intéresser à elle ceux qui l'entourent, parce que, plus maîtresse d'elle-même, il lui est plus facile de gouverner le rythme de ses mouvements. Tel est, bien entendu, le genre de passion qui possède l'âme de l'artiste. Quelle que soit celle qui l'anime, nul de nous n'a le droit de lui en demander compte, pourvu qu'il nous la communique, pourvu du moins qu'il fasse chanter en nous, plus ou moins transposée par la nature intime de nos cordes et de nos fibres, sa chanson gaie ou douloureuse, pourvu qu'il nous entraîne avec lui dans quelques-uns de ces mouvements que doit traverser toute passion profonde, résignation, allégresse, abandon naïf, quiétude noble et majestueuse. Le thème aimé sera celui qui, exprimant avec le plus de fidélité « le sentiment moteur » des préoccupations actuelles de l'artiste, aura paru aussi le plus capable de se prêter à cette variété nécessaire des tons et des formes; il sera donc ébauche et modèle, comme le morceau détaché de la Symphonie héroïque fut en même temps l'ébauche et le modèle de la Symphonie en ut mineur.

Mais l'art ne se révèle pas uniquement sous les formes sensibles de la poésie, de la musique et du dessin; car la passion n'a pas uniquement pour objet les satisfactions personnelles des sens ou même du cœur. Qui niera que Platon ait eu la passion de l'idéal et Aristote la passion de l'individua-

lité, que Spinoza ait eu « l'ivresse du divin », comme Diderot et Gœthe ont eu l'ivresse de la nature? Novalis a pu même s'écrier, sans donner à rire à d'autres qu'à des esprits superficiels : « Sans enthousiasme, pas de mathématicien! » Nous nous rappelons d'ailleurs le trouble sublime de Newton, quand la marche d'un calcul promet enfin de justifier les pressentiments cachés dans son cœur. De telles passions veulent être satisfaites comme les autres. Or, toute passion, quand elle s'adresse à l'esprit, exige et obtient de lui des efforts qui débor dent pour ainsi dire le travail de la raison pure, qui anticipent ses découvertes, puis les dépassent. Voilà précisément où est le rôle de l'imagination, donc celui de l'art. Mais, chez les grands savants, de tels efforts sont presque tous justifiés [1] par le succès, parce que leur harmonie et leur grandeur mêmes les avaient mis spontanément d'accord avec l'art éternel de la nature. Voilà les sentiments, voilà les passions qui se mêlent à l'idée créatrice du génie, et toute invention, en quelque ordre que ce soit, est gouvernée par la loi que Gœthe a exprimée en ces termes décisifs : « Nos désirs sont les pressentiments des facultés qui sont à nous, les précurseurs des choses que nous sommes capables d'exécuter. Ce que nous pouvons et ce que nous désirons se présente à notre imagination hors de nous et

1. Ou absous pour le bien qu'ils ont fait, même à la science.

dans l'avenir; nous éprouvons une aspiration vers un objet que nous possédons déjà secrètement. C'est ainsi qu'une anticipation passionnée transforme une possibilité vraie en une réalité imaginaire. Quand une telle tendance est prononcée en nous, à chaque pas de notre développement, une portion de notre désir primitif s'accomplit, dans des circonstances favorables par la voie directe, dans des circonstances défavorables par un détour d'où nous ne manquons jamais de regagner l'autre route. »

On dira : Mais ces désirs, ces pressentiments, ces besoins, l'artiste et le savant ne se les donnent pas; les œuvres qui en résultent ne sont donc pas plus préméditées qu'eux; et comme eux, c'est du déterminisme des causes antérieures ou de la pure nécessité qu'elles relèvent.—Le grand homme assurément ne se donne pas à lui-même toutes ses aptitudes et tous ses désirs, pas plus qu'il ne se donne toutes ses passions et tous ses travers; l'on peut dire, si l'on veut, en modifiant légèrement la phrase de M. de Hartmann, qu'il reçoit comme un don de ses aïeux son tempérament tout formé. Mais parmi cette multitude d'idées et de tendances qui se combattent en lui, comme elles luttent autour de lui dans son époque, il faut bien qu'il y ait un jour ou l'autre un *clinamen*, en un point où se rallient, comme nous l'avons montré dans nos précédentes études, des forces jusqu'alors incohérentes. Le

grand homme se fait ainsi de lui-même et de ce qu'il peut une idée qui grandit avec le sentiment toujours croissant de sa supériorité. Les éléments dont un individu se forme l'idéal de sa personne et de sa vie sont donc déterminés, nous l'admettons; mais ni Colomb, ni Leibniz, ni Léonard de Vinci, ni Bonaparte, ni aucun autre, n'ont eu la faveur de contempler cet idéal tout fait, pour le suivre docilement, comme un berger suit son étoile. C'est par la direction et la fixité voulue de leurs regards qu'ils s'en sont formé une image durable et distincte; puis c'est cet idéal doué d'avance par eux-mêmes de ce que Gœthe appelle si bien « une réalité imaginaire », qui est devenu le principe à la fois moteur et directeur de leurs pensées. Comment d'ailleurs en serait-il autrement, s'il est vrai, comme on nous le dit, que les influences sont infinies, par conséquent très différentes, disséminant leurs actions dans des milieux qui les subdivisent en les brisant, de telle sorte qu' « il n'arrive rien au monde qui ne soit infiniment improbable, moralement impossible [1] »? Pour arrêter cette dispersion illimitée des influences, cet émiettement sans fin des petites raisons et des petites causes, qui ne donneraient jamais que des composés instables, il faut évidemment des centres

1. P. Souriau. — Au seul point de vue des causes efficientes, ceci est parfaitement exact, et la formule est heureuse. Mais elle montre bien comment se tenir dans l'unique point de vue des causes efficientes serait se tenir dans l'absurde.

d'attraction. Dans une intelligence réfléchie, ce rôle ne peut être rempli que par une idée. Mais l'idée du passé serait stérile, si l'imagination ne venait pas former autour d'elle, avec des fragments tirés des souvenirs, des ensembles considérés d'abord comme possibles, puis comme désirables, donc placés provisoirement dans le futur, et qui, par leurs affinités et leurs sympathies, opèrent parmi toutes les influences une sélection déterminée, tendant le plus possible à l'unité.

En résumé, nous ne croyons pas que, dans les grandes inventions et les grandes œuvres, ce soient les parties qui s'accumulent l'une après l'autre au hasard ou par l'effet d'une nécessité aveugle et incomprise. Nous croyons que la construction du tout est précédée par une ébauche, et que chez les grands esprits cette ébauche est un modèle, parce que les traits essentiels y sont marqués, le choix des détails commandé par une préférence intelligente, et que l'imagination se plaît à y trouver un encouragement par la jouissance anticipée du succès final.

Mais nous ne croyons pas d'autre part à la conception totale et d'une seule pièce, faisant son « apparition sans que l'artiste s'y attende et comme si elle tombait au ciel... partout où elle est le moins attendue et toujours, dit-on, d'une manière soudaine, instantanée ». Nous ne croyons pas à une division du travail si absolue : ici, un Inconscient qui

imposerait la grande idée, sans laisser deviner d'où elle vient, et qui ne permettrait pas de la discuter; là, une réflexion acceptant avec docilité la conception toute faite, mais travaillant péniblement à la compléter par l'invention des petits détails et la construction des parties intermédiaires. Concéder que l'ensemble des habitudes et des sentiments du grand homme prépare un terrain favorable où un jour ou l'autre tomberont et croîtront en silence « les germes de l'Inconscient », ne nous suffit pas. Séparer ainsi dans la même âme l'Inconscient et la réflexion, les faire collaborer en même temps à la même œuvre, en limitant si étroitement leurs attributions réciproques, tout cela nous paraît bien arbitraire et bien obscur. On a beaucoup reproché au spiritualisme des Écossais et de Jouffroy de multiplier les facultés, de faire intervenir tour à tour l'imagination, la raison et le raisonnement, comme des marionnettes rentrant dans la coulisse ou reparaissant alternativement sur la scène; mais vouloir que la réflexion, dans son rôle purement auxiliaire, facilite la tâche de l'Inconscient, la prépare d'abord, puis la complète, et que cependant « l'Inconscient surveille l'œuvre de la réflexion logique et lui dicte des limites », est-ce donc plus intelligible?

A supposer d'abord que cette séparation fût si tranchée, il serait beaucoup plus juste de dire que c'est la réflexion qui surveille l'œuvre de l'Inconscient et lui impose des limites. — « Pendant que

les Russes essayeront de tourner ma droite, ils me présenteront le flanc, et je les couperai dans leur centre! » — Telle est, comme on sait, la conception d'Austerlitz, type achevé et véritablement classique de la victoire brillante. Il est bien certain, comme nous l'avons montré nous même, que tous les efforts de la journée devaient concourir à l'exécution de cette idée maîtresse; mais il est bien certain également que si les Russes n'avaient pas commis largement la faute que Napoléon attendait d'eux, et que si tel ou tel obstacle imprévu, arrêtant quelques divisions en marche [1], eût réduit au-dessous du *minimum* fixé les forces destinées à contenir l'ennemi sur la droite, la réflexion eût bien obligé Napoléon à improviser un autre plan. L'histoire des années suivantes en donne au reste une preuve sans réplique. Un instant, sur le champ de bataille de Wagram, Napoléon eut la pensée de renouveler la manœuvre d'Austerlitz. La droite de l'archiduc Charles commençait à se glisser entre nos troupes et le Danube. Cependant Davout promettait d'être victorieux sur notre droite à nous, et on avait, pour percer le centre ennemi, une accumulation de moyens formidables. En laissant donc la droite autrichienne s'engager entre le fleuve et notre armée, et en se bornant d'abord à lui tenir tête, on

1. L'une d'elles, la division Friant, du corps de Davout, faisait, pour arriver sur le champ de bataille, trente-six lieues en quarante-huit heures.

pouvait l'isoler complètement et réunir ensuite contre elle des masses victorieuses. « Nous l'aurions prise tout entière, et la maison d'Autriche aurait peut-être succombé dans cette journée [1]. » Mais Napoléon n'avait plus les troupes du camp de Boulogne; son armée était déjà remplie de jeunes recrues et de contingents étrangers. « Il n'osa donc pas risquer une combinaison féconde, qui aurait exigé chez ses soldats un sang-froid fort rare, celui de se laisser tourner sans être ébranlés. Il ne songea donc qu'à arrêter sur-le-champ le progrès des Autrichiens vers le centre et vers la gauche. »

Nous pouvons aller d'un bond à des modes de manifestation du génie bien différents de celui-là. Quand Horace a dit du poète :

Et quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit,

n'est-ce pas à une même nécessité qu'il a fait allusion?

En réalité, ce qu'on appelle ainsi Inconscient dans la vie intellectuelle [2], dans l'art et dans la science, c'est de la réflexion accumulée. Admettons que nos idées commencent par nous arriver spontanément ou au gré d'associations imprévues, ces idées ne comptent dans nos acquisitions utiles qu'autant que nous les avons remarquées, analysées et classées.

1. Thiers, *Consulat et Empire*, t. X, p. 462.
2. Nous ne disons pas dans la vie animale.

Une fois que, grâce à nos travaux antérieurs, elles sont consolidées dans notre esprit, elles y reposent, en quelque sorte, comme des fondements qu'on ne remue plus; mais sur ces fondements un travail nouveau pourra s'édifier sûrement et vite, parce qu'il sera fait avec des matériaux de même qualité, de même résistance et taillés par la même main. En d'autres termes, il n'est pas étonnant que, dans la vie du grand homme, l'idée réussisse de plus en plus à s'accorder promptement avec les moyens d'action dont elle dispose, et qui depuis longtemps ont été soit étudiés, soit même inventés. C'est la réflexion accumulée qui se rejoint à la réflexion actuelle; l'une et l'autre se retrouvent et se reconnaissent en une harmonie longuement préparée. C'est ce que nous allons constater plus sûrement, en nous arrêtant à examiner d'un peu plus près ce qu'on est convenu d'appeler l'*inspiration*.

IV

L'inspiration, est-il besoin de le dire? ne saurait être un état partout semblable à lui-même et dépendant d'une faculté spéciale. Toutes les fois qu'un homme, exerçant ses facultés sur quelque matière d'importance, conçoit et applique une idée qui surprend par la grandeur de ses effets, on dit qu'il a

été inspiré; mais il serait difficile d'établir qu'un homme ait jamais été « inspiré » dans un art autre que celui qu'il connaît et pratique habituellement et où l'ont porté ses aptitudes. Il n'est pas probable qu'un poète trouve sur un champ de bataille des inspirations tactiques analogues à celles qu'il rencontre dans ses fictions; et si Tyrtée a été inspiré, c'est en composant sa poésie, non en faisant manœuvrer ses bataillons. Les formes que cet état peut revêtir sont d'ailleurs nombreuses. Le mot : « qu'il mourût! » est une inspiration... sublime, ajoute-t-on quelquefois; mais le plus souvent le substantif à lui seul en dit assez. La bienfaisante brutalité d'un chirurgien qui, repoussant autour de lui les timides, enfonce en temps opportun le bistouri sauveur; le coup d'un financier qui, se trouvant seul à deviner une « situation de place », en profite, soit pour assurer le succès d'une belle affaire hardiment lancée, soit pour se tirer d'un mauvais pas; l'audace de l'architecte ou de l'ingénieur qui tournent un obstacle et, dans des conditions faites pour décourager un moins habile, savent trouver des moyens d'embellir et de consolider leur travail, ce sont là autant d'inspirations. La langue scientifique et la langue vulgaire sont parfaitement d'accord pour qualifier ainsi ces inventions heureuses, réalisant ces deux conditions : importance des effets ou des résultats, absence *apparente* de toute préparation et de tout effort. Ainsi nous trouvons de l'ins-

piration non seulement dans tel mot, tel hémistiche, tel coup de théâtre, mais dans telle poésie de plus longue haleine : c'est que la pensée y est sans nuage, que tout mot y produit effet, que les idées succèdent aux idées, les sentiments aux sentiments, avec une rapidité entraînante. Par une de ces fictions où l'on se complaît jusqu'à en être à moitié dupe, on croit que l'auteur a dû trouver tout cela d'un seul coup, que l'idée, l'image et la forme, le mot, le son, l'accord, tout enfin a dû nécessairement venir à lui, sans lui demander aucun effort, et s'est imposé victorieusement à sa pensée et à son art.

Tel est le sens général du mot inspiration. Voyons d'abord ce que l'inspiration n'implique pas (quoi qu'on en dise); écartons les symptômes faux et menteurs auxquels on prétend trop souvent la lier.

La facilité ou la difficulté plus ou moins grande [1] du travail interne et préparateur peuvent caractériser la physionomie particulière du génie de tel ou tel homme; mais ce n'est pas là ce qui fait la présence ou l'absence du génie même : on ne le contestera pas. Eh bien, quand nous qualifions une œuvre d'inspirée, c'est d'après l'effet qu'elle produit sur nous, non d'après le travail qu'elle a coûté et que nous

1. Une fois qu'on est arrivé à un certain degré, bien entendu : car il y a certaines difficultés de travail et de conception qui mettent irrévocablement un homme au-dessous de la moyenne ou qui lui interdisent de la franchir.

ignorons, qu'il nous est même difficile d'apprécier sans courir le risque de nous tromper : voilà qui nous semble aussi exact. L'esprit d'un auteur est allé avec une extrême rapidité d'une idée à une autre idée ; mais il a rempli l'intervalle de réminiscences et d'aperçus plus ou moins vagues. Ces vraisemblances lui ont suffi. Suffiront-elles au lecteur? et nous supposons un lecteur intelligent. Ce n'est pas sûr! Il est possible que cherchant, sans les trouver, ces idées intermédiaires, ce travail si facilement exécuté lui paraisse à lui pénible et embarrassé! Supposons d'autre part un auteur très exigeant pour lui-même, ne voulant à aucun prix laisser rien d'obscur dans la suite de ses idées; sa peine épargnera la nôtre, car un dernier mot, longtemps cherché, éclairera tout un ensemble et nous le fera embrasser d'un seul coup.

« Le génie de Phidias, dit un critique [1] très sûr de l'art antique, est un des plus libres qui aient existé. Les statues des frontons du Parthénon nous montrent à quel point il sait allier à la vigueur de la conception l'aisance et la largeur du style; elles nous offrent le commentaire le plus saisissant du mot de Cicéron, suivant lequel on approuvait une statue de Phidias, dès qu'on la voyait (*ut Phidiæ signum, simul adspectum et probatum est*). Rien qui trahisse la recherche ou la tension de l'esprit;

1. Max. Collignon, *Phidias*, p. 122.

tout y est si simple et si grand, que cette perfection semble n'avoir coûté aucun effort. Il faut aller jusqu'à Raphaël pour rencontrer cette souplesse d'exécution et cette grâce infinie d'un art sûr de lui-même qui trouve si naturellement ses moyens d'expression. Faut-il cependant croire ce que rapporte le rhéteur Thémistius sur la lenteur relative du travail de Phidias? « Quoique Phidias, dit-il, « fût très habile à représenter avec l'or et l'ivoire « les hommes et les dieux, cependant il avait besoin « de temps et de loisir pour terminer ses ouvrages. » Si ce témoignage est vrai, la gloire du maître athénien n'en souffre aucune atteinte. On imagine volontiers ce génie si fécond et si riche répudiant tout ce qui sentirait l'improvisation, se réglant lui-même par un besoin supérieur de perfection, n'ayant rien de cette outrance et de cette fougue qui ne vont jamais sans défaillance. Aussi Phidias n'a-t-il pas eu de déclin. Sa dernière statue est, de l'aveu de tous, la plus parfaite, et nulle part son génie n'a plus d'ampleur et de sérénité que dans l'œuvre de sa vieillesse. » Mais venons à des exemples plus modernes.

Je ne dirai pas qu'il n'y avait aucune rature dans le manuscrit du *Télémaque* de Fénelon; c'est là, paraît-il, une erreur de Voltaire qui avait pris une copie au net pour le manuscrit autographe. Il paraît cependant certain que ce livre, composé pour l'éducation d'un jeune prince encore élève, fut écrit facilement et vite.

Il est certain également qu'on trouve un nombre considérable de ratures dans les manuscrits de J.-J. Rousseau. Or, comparons l'expression du sentiment de la nature telle qu'on la trouve chez l'un et chez l'autre. Fénelon voit tout à travers les anciens. Dès qu'un trait, pris à Homère ou à Virgile, revient dans sa mémoire, il l'accueille et le place dans ses périodes. A coup sûr, il est impossible d'imiter avec une familiarité plus heureuse. Et cependant l'accumulation des souvenirs est trop grande, le parti pris un peu pédantesque de faire la leçon à ses contemporains en les ramenant à l' « aimable simplicité du monde naissant », se fait trop sentir, pour que cette simplicité voulue nous fasse illusion. Rousseau, nous le savons, travaille ses expressions et remanie ses phrases. Il a autant de peine à être satisfait de ce qu'il écrit qu'à l'être de ce qu'il voit dans la société des autres hommes. Son esprit, qui a lutté contre tant de difficultés et d'illusions, lutte aussi contre la langue, car il veut lui faire exprimer, sans en altérer cependant la pureté, les sentiments les plus secrets de son âme tourmentée et ombrageuse; mais ces mots enfin, il les a trouvés, et à travers eux l'intensité de son émotion nous arrive contagieuse et pénétrante. Pour tout dire, que l'on compare l'inspiration des *Rêveries du promeneur solitaire* ou de tant de pages des *Confessions* à la description si abondante de l'île de Calypso et aux faciles effusions de Mentor sur les beautés de la vie champêtre!

On a pris quelquefois au pied de la lettre le mot de Mme de la Sablière appelant La Fontaine un *fablier*; on aurait dit volontiers qu'il produisait ses fables comme un prunier produit des prunes. Nous savons qu'il en faut rabattre. La Fontaine parlait de sa paresse avec une certaine affectation : il était bien en effet fort paresseux dans l'accomplissement des devoirs sociaux; mais c'était un des hommes les plus instruits et les plus méditatifs de son siècle. N'est-ce pas lui-même qui a dit qu'il fabriquait ses vers « à force de temps[1]? » En tous cas on a retrouvé le premier brouillon de la fable *le Renard, les Mouches et le Hérisson*. De cet essai il ne reste plus, dans la fable définitive, que deux vers seulement.

La Joconde est restée quatre ans sur le chevalet. Dans lequel des innombrables travaux faits en quatre jours trouverait-on plus d'inspiration? Mozart et Beethoven diffèrent autant qu'il est possible dans les procédés ou, pour mieux dire, dans les allures de leur travail. L'un a composé dès l'enfance; l'autre a été amené à la musique par contrainte et même, dit-on, par violence[2]. L'un entendait immédiatement

1. Vallery-Radot, article du *Temps* du 20 juillet 1885.

2. Voir sa biographie dans Fétis. « Chez Mozart, faible enfant bégayant à peine, le génie avait fait une irruption violente. Il paraît au contraire que chez Beethoven, nonobstant les traditions les plus répandues, le génie ne sembla pas affecter de spécialité dès les premières années; car M. Baden, de Bonn, qui fut le compagnon d'enfance du grand artiste et qui fréquentait avec lui les écoles primaires, rapporte que ce fut en usant de violence que le père de Beethoven par-

chanter en lui non seulement l'air que son imagination lui apportait tout d'abord, mais tous ceux qui venaient se grouper autour du thème primitif, l'étendre et le varier pour former avec lui une œuvre harmonieuse ; l'autre cherchait, éprouvait, consultait ses idées, modifiait sa composition. L'inspiration du premier a plus de jeunesse, de mélancolie, de tendresse et de gaieté ; l'inspiration du second a plus de profondeur et de pathétique ; elles sont donc bien différentes, mais elles ne sont certainement pas inégales.

C'est encore l'erreur d'une vieille rhétorique que de considérer l'inspiration comme inséparable d'une effervescence violente des sentiments et d'une sorte de délire. Corneille et La Fontaine étaient fort calmes, chacun à sa manière ; d'un autre côté, plus d'un homme de talent, de génie même a éprouvé les transports les plus vifs dans la composition de celles de ses œuvres qui nous paraissent aujourd'hui les moins inspirées. Voici ce que Voltaire, par exemple, dit de sa tragédie de *Catilina* [1] : « J'ai ébauché entièrement *Catilina* en huit jours. Ce tour de force me surprend et m'épouvante encore. Cela est plus incroyable que

vint à lui faire commencer l'étude de la musique, et qu'il y avait peu de jours où il ne le frappât pour l'obliger à se mettre au piano. »

Il est vrai que, les premières difficultés une fois vaincues, il se prit de passion pour son art et y fit des progrès très rapides.

1. Lettre au président Hénault.

de l'avoir fait en trente ans! Cinq actes en huit jours! cela est ridicule, je le sais bien; mais, si l'on savait ce que peut l'enthousiasme et avec quelle facilité une tête malheureusement poétique, échauffée par les *Catilinaires* de Cicéron et plus encore par l'envie de montrer ce grand homme tel qu'il est pour la liberté, le bien-être de son pays et de sa chère patrie, avec quelle facilité, dis-je, ou plutôt quelle fureur une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome, idolâtre de son sujet et dévorée par son génie, peut faire en quelques jours ce que dans d'autres circonstances elle ne ferait pas en une année, enfin, *si scirent donum Dei*, on serait moins étonné. » Il s'agit ici, répétons-le sans commentaire, de la tragédie de *Catilina*. Rien donc n'est quelquefois plus trompeur que cet état renouvelé de la Sibylle et de son trépied. Car, il n'y a pas à le nier, c'est bien de l'histoire des oracles antiques que date cette métaphore passée en théorie. Et non seulement plus d'un poète de la vieille école, mais plus d'un critique, voire d'un savant, a cru trouver dans la description de Virgile la peinture même de l'inspiration poétique. On a oublié que Virgile a probablement consacré toute une journée (selon son usage) à remanier cette peinture sublime... et inspirée d'une prêtresse qui ne l'était pas du tout; car il est bien acquis que le fait de cette dernière ne pouvait être qu'hystérie ou imposture.

Mais il ne faut de paradoxe d'aucune espèce : nous

ne voulons certes pas nier que l'artiste ou le poète soient souvent troublés jusqu'à la souffrance par le désir passionné d'exprimer tout ce qu'ils sentent et tout ce qu'ils rêvent. « Le besoin d'écrire bouillonne en moi comme une torture dont il faut que je me délivre, écrivait Byron; mais ce n'est jamais un plaisir; au contraire, la composition m'est un labeur violent. » Nous avons, en des genres différents, quelques témoignages qu'il est bon d'ajouter à celui-là. On cite à tout propos le mot attribué à Buffon : le génie n'est qu'une longue patience. Voici de lui un passage plus explicite et plus clair [1] : « L'invention dépend de la patience; il faut voir, regarder longtemps son sujet : alors il se déroule et se développe peu à peu; vous sentez un petit coup de l'électricité qui vous frappe la tête et en même temps vous saisit le cœur : voilà le moment du génie; c'est alors qu'on éprouve le plaisir de travailler.... » Ainsi Claude Bernard [2], après avoir parlé des faits qui restent longtemps sous les yeux d'un savant sans lui rien inspirer, ajoute : « Puis tout à coup vient un

1. Cité par Flourens dans son étude sur Buffon, 1 vol., Garnier, p. 109.

2. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p. 59. — J'ai dit plus haut que le mot de Newton : « en y pensant toujours » (p. 198) était authentique. Mais le grand savant, paraît-il, exprime plus d'une fois cette même idée. M. Biot nous rapporte encore de lui cette explication qu'il donnait un jour de son mode de travail : « Je tiens, disait-il, le sujet de ma recherche constamment devant moi, et j'attends que les premières lueurs commencent à s'ouvrir lentement et peu à peu, jusqu'à se changer en une clarté pleine et entière. »

trait de lumière : l'idée neuve apparaît avec la rapidité de l'éclair, comme une sorte de révélation subite ».

Quand je rapproche ces paroles des faits cités plus haut, il me semble que (les exceptions dues à quelques singularités de tempérament mises à part) la vérité s'en dégage assez clairement. Si l'inspiration paraît très souvent liée à une agitation générale du corps et de l'esprit ou à une fièvre plus ou moins violente, ce n'est pas du tout qu'elle en provienne, c'est qu'elle la termine, au lieu de la prévenir, comme elle le fait chez les génies, qui, sans en être ni plus ni moins grands, sont nés plus faciles et plus heureux. Les physiologistes expliquent la fièvre physique par le déchaînement d'énergies locales, dont certaines portions affaiblies du système nerveux ne modèrent plus l'activité. La fièvre morale ou intellectuelle peut être expliquée de la même manière. Ce sont ou des passions multipliées ou des désirs contradictoires, soulevés par une même passion, qui s'agitent, sans qu'un grand dessein leur impose son unité et les conduise avec discipline. Ce sont mille idées de détail qui cherchent encore, sans la trouver, l'idée maîtresse, à la lumière de laquelle chacune ira se ranger à sa place et recevoir le développement qui lui convient. Ces idées, vu leur nombre, ne peuvent être à peu près toutes que des idées secondaires; et parmi elles il s'en trouve certainement beaucoup d'inutiles et de para-

sites. Elles forment donc d'abord une sorte de chaos; chacune prétend non seulement à l'existence, mais à l'expression et au relief[1]. Obsédé de leurs ambitions respectives, l'esprit va de l'une à l'autre avec inquiétude et dépit; car une idée ne satisfait que lorsqu'elle est claire, et la clarté est une chose relative qui, avant tout, suppose l'ordre, comme l'ordre à son tour veut une subordination, donc un point central et commun.... Cette agitation dure plus ou moins longtemps. Les uns en sortent très vite; d'autres, qui ont trop de scrupules, en souffrent beaucoup; d'autres enfin — parmi les faux talents — n'en souffrent jamais; peut-être même s'y complaisent-ils, avec une naïve béatitude; mais tant qu'elle dure, disons hardiment que c'est un signe que l'inspiration n'est pas venue.

L'inspiration, en effet, que donne-t-elle? Une idée quelconque (*unam e multis*), qui ferait simplement une idée de plus à ajouter à la suite de toutes les autres? Évidemment non. D'abord il en faudrait beaucoup trop. L'inspiration, quelle qu'elle soit précisément, n'est pas si fréquente, et on n'emploierait pas ce mot auguste et mystérieux pour si peu. Qu'on nous pardonne l'antique formule, à laquelle nous a ramenés la phrase même de Claude Bernard :

1. De là ces conseils de tous les Arts poétiques :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.
... Ambitiosa recidet ornamenta....
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

ce n'est pas *une* idée que l'inspiration apporte, c'est l'*idée*. Pour parler plus explicitement, l'inspiration est quelque chose qui paraît tenir lieu d'un long travail, qui termine tout à coup une tentative menaçant d'être laborieuse, qui donne la clef d'un labyrinthe, suggère l'expression dont on était en peine et fait apparaître la forme définitive de l'idée [1]. L'inspiration apporte donc beaucoup plutôt le soulagement et la paix, la paix de l'*acte*, entendons-nous bien, au sens aristotélique! Cette paix, en effet, ce n'est pas la cessation de l'action; c'est la plénitude de l'action, qui désormais, se sentant apte à créer, va droit à son but, sûre d'elle-même, sans efforts inutiles, avec une puissance dont rien ne se perd, avec une énergie dont aucune parcelle n'est égarée.

Quand l'inspiration ou, ce qui revient au même, l'idée créatrice apparaît ainsi comme le *fiat* dans le chaos des autres idées, cette apparition a toujours un caractère de soudaineté surprenante. Le change-

1. M. Ch. Lévêque, dans une critique bienveillante de notre livre sur *l'Imagination*, dans le *Journal des Savants*, nous proposait de l'inspiration la définition suivante : « Elle consiste en ceci, qu'à un certain moment l'image la plus expressive de son idée éclôt dans l'esprit de l'artiste en même temps que son idée elle-même ». Ceci ne pourrait s'appliquer, ce nous semble, qu'aux arts proprement dits, où c'est l'imagination qui domine. Mais l'inspiration n'est pas le privilège de l'artiste. Il faudrait donc au moins dire, d'une manière plus générale : elle consiste en ceci, qu'à un certain moment le moyen le meilleur d'atteindre le but poursuivi apparaît en même temps que le but lui-même ou avec une rapidité exceptionnelle.

ment qu'elle opère est considérable. Elle a pu être préparée, et le moment rapide où elle éclate résume le plus souvent de très longs efforts; mais il semble bien qu'en un instant, par la vertu d'une résolution prise à temps, par l'audace heureuse d'un trait bien placé, la perspective d'un ensemble plus ou moins vaste est métamorphosée. C'était la confusion; et tout à coup la perspective est fixée : tout s'éclaircit et tout s'ordonne, quoique tout s'élargisse. La disproportion entre ce qui était et ce qui est paraît énorme. Il n'est donc pas étonnant que quelquefois le grand homme lui-même, devant ce que lui révèle sa propre idée, soit étonné et ravi, comme si elle lui arrivait de quelque puissance supérieure. Mais ce qui domine alors en lui, ce n'est pas la fièvre, toujours impuissante, ni la contemplation stérile de l'extase; c'est une vision parfaitement lucide et une volonté parfaitement décidée, parce qu'elle se sent enfin toute armée pour une action prompte et efficace.

Si l'on veut une preuve saillante, entre beaucoup d'autres, de cette espèce de loi psychologique, on n'a qu'à lire dans Thiers la description de la violente colère de Napoléon, quand il apprit que l'excessive prudence de Villeneuve faisait manquer le plan de descente en Angleterre. Son exaspération était effrayante, et l'un de ses plus intimes d'alors, le savant Monge, n'osait l'approcher. Mais qu'on fasse attention à ce qui suit : « Tout à coup, revenu de cet

emportement, il se calma d'une manière soudaine; et reportant son esprit de ces routes fermées de l'océan vers les routes ouvertes du continent, il dicta pendant plusieurs heures de suite, avec une présence d'esprit, une précision de détails extraordinaires, le plan qu'on va lire dans le livre suivant. C'était le plan de l'immortelle campagne de 1805. Il n'y avait plus trace d'irritation ni dans sa voix ni dans son visage [1]. »

Toute inspiration apporte donc avec elle une de ces idées dominantes qui, d'un grand nombre d'autres idées, font un organisme gracieux ou puissant. Mais d'où sort cette idée? Ce ne peut être évidemment d'une sphère étrangère aux autres idées de l'individu (une telle hypothèse serait non seulement incompréhensible, mais absurde). Il faut donc que ce soit du fond même de sa propre intelligence. Mais, quoique tout le monde ait des idées, plus ou moins, tout le monde n'a pas d'inspiration. Essayons de démêler à quelles conditions une intelligence est capable d'en avoir ou d'en recevoir.

Nous croyons, quant à nous, qu'on en peut indiquer trois.

Tout d'abord, chez l'homme ainsi élu, les idées même de détail prennent un caractère particulier où se sentent ses aptitudes et sa vocation spéciale. L'artiste ne regarde pas la nature comme un autre

1. *Consulat et Empire,* t. V, p. 404.

homme. Il faut qu'il trouve une expression à ce qu'il voit, à ce qu'il entend. Mais le plus souvent il n'y trouve que ce qu'il y met. C'est dire que son esprit, toujours actif, cherche dans ses sensations et dans ses images des occasions de se représenter sous des formes brillantes les états divers de son âme, et que ces états enveloppent tous un secret besoin de se produire et de se communiquer. Le savant a lui aussi sa manière de voir le fait : il y aperçoit une conséquence, donc un signe de quelque loi de la nature, et ce signe il faut qu'il le comprenne. L'homme d'action y voit une force à discipliner et à faire travailler à quelque dessein conçu par lui. Bref, chez l'un et chez l'autre, toute idée possède à quelque degré une vertu intrinsèque, vertu active s'il en fut, qui paraît la destiner à un mode de vie supérieur à la vie commune, et lui donne une valeur indépendante des satisfactions banales cherchées machinalement par la foule.

L'homme prédestiné à l'inspiration devra se reconnaître encore à ce fait, qu'il se contente rarement de l'idée actuelle et présente, et qu'il veut à tout prix lui trouver une place parmi ses souvenirs et ses prévisions. C'est dire qu'il cherche toujours, et ne se sent heureux que lorsqu'il a trouvé ce point de vue dominateur sous lequel il embrasse et retient beaucoup à la fois. Qui de nous ne côtoye à chaque instant dans le monde un sujet de comédie, de drame ou de tragédie? La vie quotidienne en est

pleine : ni les situations ni les caractères dont vit le théâtre ne sont en somme si extraordinaires, qu'on ne les retrouve, ainsi que l'ont remarqué tant de critiques, dans les conditions les plus communes de la vie. L'immense majorité d'entre nous marche cependant sur de tels sujets sans les regarder plus de quelques minutes; elle ne leur fait aucune place dans ses pensées et ne construit avec eux rien de consistant [1]. Un comique de race au contraire n'entend pas un bon mot sans imaginer toute une scène. Un esprit né pour le roman ou pour le théâtre ne tombe pas sur une situation dramatique, sans vouloir la placer dans un tout ayant son commencement, son milieu, sa fin; il cherche surtout les personnages, la passion, le fait, qui précipitera le mieux la marche des événements, dénouera le plus logiquement la crise, amènera le plus heureux dénouement. Un général inspiré ne verra pas commettre une faute à son ennemi sans chercher aussitôt tous les moyens de l'y enfoncer jusqu'au bout. Un vrai savant ne verra pas un fait sans essayer de le classer; si aucun ensemble n'est prêt à le recevoir, il voudra lui en faire un avec d'autres faits, et si les faits connus ne lui suffisent pas, il commencera par en imaginer. Ce qu'on appelle l'idée intuitive n'apparaît jamais que dans l'esprit d'un homme qui cherche, qui est en éveil, qui se pose à chaque

1. Nous pourrions renvoyer ici à un bien grand nombre de feuilletons dramatiques de M. F. Sarcey.

instant des questions, chez qui les connaissances acquises sont assez bien ordonnées pour multiplier les chances d'association et d'*appel* et lui faire trouver, grâce à elles, avec une apparente soudaineté, d'autres idées.

Cette rencontre des idées dites intuitives et des idées réfléchies peut s'opérer cependant de deux manières.

Tantôt c'est une impression d'autrefois, vite perçue, vite remplacée par une autre, vite chassée par conséquent du champ des souvenirs distincts, qui aura subsisté à l'*état faible.* Un beau jour, elle revient et elle surprend. Comment revient-elle? Comment surtout reste-t-elle, et comment produit-elle effet? Un travail de recherches, c'est-à-dire un travail réfléchi d'organisation et de groupement l'a rappelée, puis l'a retenue dans une sphère ordonnée et lumineuse où elle a trouvé sa place aisément. Un rapprochement scientifique ou esthétique permet ainsi à l'état faible de reprendre, au contact de l'*état fort*, une clarté, une énergie, une efficacité inattendues. Le phénomène isolé rentre dans sa loi : l'attitude entrevue jadis trouve sa signification dans un tableau; le court motif se développe, et il trouve son effet tout préparé par le mouvement commencé dans une scène ou dans un morceau d'une symphonie.

D'autres fois, c'est l'état fort qui est ancien, et c'est l'état faible, c'est-à-dire le phénomène accidentel et

insignifiant en apparence, qui apporte l'excitation d'aujourd'hui. Il est possible que cette excitation soit à peine sentie. C'est qu'alors l'esprit, conduit par l'analogie, se précipite vers les idées qui l'intéressent et qu'il évoque de nouveau, pour y combler une lacune et y mettre enfin le dernier trait. Mais ici encore c'est l'état fort qui apporte la vie à l'état faible. Que le réfléchi soit donc ancien ou nouveau et que l'irréfléchi soit lui-même une impression d'autrefois ou une impression d'aujourd'hui, c'est le conscient et le réfléchi qui fait toute la valeur de l'irréfléchi et de l'inconscient. Mais de tels contacts seront d'autant plus fréquents et féconds, que l'esprit sera plus habitué à chercher des rapprochements utiles, ses idées ne se sentant, pour ainsi dire, à l'aise que dans un milieu où tout concourt et tout conspire, vivant en un mot.

Enfin l'inspiration véritable exige une volonté prête, elle aussi, en toute circonstance, à tirer parti de ses idées. Comme Léonard de Vinci a toujours le crayon dans la main pour saisir au vol un trait qu'il esquisse et qui, redressé ou complété, trouvera un jour ou l'autre sa place en un tableau, comme Newton est toujours prêt à faire un calcul et Claude Bernard toujours prompt à instituer une expérience pour vérifier une hypothèse [1]; ainsi Annibal, César,

1. L'idée intuitive veut toujours être vérifiée. Quelquefois la vérification se fait très vite, soit parce que la preuve se trouve par hasard à la portée du savant, soit plutôt parce

Napoléon ne laissent jamais passer une occasion; car ils se sont préparés pour toutes celles qu'ils jugeaient probables ou même possibles, mais surtout pour celles qu'ils prévoyaient plus spécialement, par cette raison qu'ils se les étaient ménagées eux-mêmes. Voici Napoléon qui arrive sur le champ de bataille de Friedland, où ses généraux ont commencé une action sanglante et confuse. « Promenant sa lunette sur cette plaine où les Russes, acculés dans le coude de l'Alle, essayaient vainement de se déployer, il jugea bien vite leur périlleuse situation, et l'occasion unique que lui présentait sa fortune, dominée, il faut bien le reconnaître, par son génie, car la faute que commettaient les Russes dans le moment, il la leur avait pour ainsi dire inspirée, en les poussant de l'autre côté de l'Alle, et en les réduisant ainsi à la passer devant lui pour secourir Kœnigsberg. » Voilà la part des efforts réfléchis du passé; voilà la préparation lointaine. Voici maintenant comment la réflexion présente fera sortir de

que les faits recueillis de longue main s'adaptent tous à l'idée. Alors l'ensemble de la découverte prend un caractère de promptitude qui lui donne une apparence très saillante d'intuition soudaine et irréfléchie. D'autres fois, la vérification est plus longue, parce que le problème est plus compliqué, que toutes les données n'en sont pas encore aussi claires, que la solution n'en est donc pas aussi préparée par les découvertes antérieures. L'idée garde alors plus longtemps le caractère de l'hypothèse. Mais ces différences de degré n'ont point d'importance. Claude Bernard avait donc raison en appelant également toutes les idées intuitives *idées expérimentales*.

cette sagesse accumulée le coup de foudre victorieux : « La journée était fort avancée, et on ne pouvait pas réunir toutes les troupes françaises avant plusieurs heures. Aussi quelques-uns des lieutenants de Napoléon pensaient-ils qu'il fallait remettre au lendemain pour livrer une bataille décisive. — Non, non, répondit Napoléon! on ne surprend pas deux fois l'ennemi en pareille faute. Sur-le-champ il fit ses dispositions d'attaque.... Jeter les Russes dans l'Alle était le but que tout le monde, jusqu'au moindre soldat, assignait à la bataille. Mais il s'agissait de savoir comment on s'y prendrait pour assurer ce résultat et le rendre aussi grand que possible. Au fond de ce coude de l'Alle dans lequel l'armée russe était engouffrée, il y avait un point décisif à occuper : c'était la petite ville de Friedland elle-même.... C'est là que se trouvait la retraite unique de l'armée russe, et Napoléon se proposa d'y porter son effort [1].... » On sait la suite, et comment l'armée russe n'aperçut la gravité du coup dont la menaçait l'audace calculée de son ennemi, que quand déjà ce coup était mortel.

Il est un autre genre d'inspirations qu'il faut se garder d'oublier, car elles font l'obscure grandeur de plus d'un héros, quand les circonstances ne les couronnent pas d'une gloire à la fois religieuse et nationale, comme celle d'un saint Vincent de Paul.

1. Thiers, *Consulat et Empire*, t. VII, p. 601, 602.

Nous voulons parler des inspirations de la charité. Elles étonnent souvent plus que les autres, non pas précisément qu'on en soit moins capable; mais on en est moins jaloux, et l'on a toujours des raisons excellentes pour les trouver au-dessus des forces humaines, donc invraisemblables et presque absurdes, au regard de la sagesse commune. Elles sont cependant soumises aux mêmes conditions psychologiques que celles du génie proprement dit. Comme dans une physionomie donnée l'artiste véritable voit un modèle que nous n'apercevons pas, ainsi dans le malheureux ou dans le coupable qu'il rencontre, le héros dont nous parlons voit une âme d'un prix infini. Comme le premier sait promptement éliminer de son modèle les excès ou les déviations de l'aveugle nature, ainsi le second écarte les misères de toute espèce derrière lesquelles il veut trouver l'étincelle cachée que peut toujours ranimer, même pour le bien temporel, le souffle de la grâce. Mais quelque espoir qu'il fonde sur le secours divin, il sait trop le nombre et la force des obstacles. Sa charité se fait donc un devoir d'être ingénieuse et prévoyante, persévérante et patiente, de multiplier les moyens d'action en faisant appel à tous les concours, de ne rien laisser perdre des ressources même les plus menues que la Providence a pu cacher sur sa route. C'est ainsi que les historiens les plus exacts louent Vincent de Paul de « n'avoir laissé, sans le sonder, aucun des problèmes soulevés par la misère », d'avoir donné à

la charité française « une impulsion savante », d'avoir fondé enfin par la combinaison de mille efforts « l'organisation admirable » de l'assistance publique [1].

Mais ce qui prépare surtout les inspirations de ces grandes âmes, c'est que, toujours avides de faire le bien, toujours en éveil et toujours prêtes, toujours résolues à ne point laisser leur tâche inachevée, elles ne connaissent plus ces hésitations à demi calculées, cette crainte de la responsabilité, ces faux scrupules, ces timidités intéressées enfin de la paresse et de l'égoïsme. Ce qui manque en effet à la plupart des hommes, ce ne sont pas les idées! Les bonnes intentions pullulent, avec les vœux de la philanthropie et les élans, bien courts il est vrai, de la pitié. Ce sont les hommes qui manquent à leurs propres idées : ils n'osent pas, ils ne veulent pas les suivre. Et pourtant, quand nous parlons d'une inspiration justement vantée, qu'admirons-nous, sinon l'œuvre qu'elle a fait créer, l'action qui l'a suivie? Une inspiration qu'on n'écoute pas et qu'on ne suit pas jusqu'au bout n'en est plus une. C'est une imagination, c'est une rêverie plus ou moins prononcée,

1. Expressions de M. J. Loiseleur, dans le journal *le Temps* des 15 et 19 novembre 1882. L'écrivain observe justement que pour la foule ce nom rappelle surtout et presque uniquement un vieillard chauve qui se penche vers des enfants abandonnés, les recueille et les confie aux dévouements qu'il provoque par une allocution improvisée. Ainsi d'habitude on ramasse la vie tout entière du grand homme en un épisode et l'épisode lui-même en un mouvement dramatique ou pittoresque.

comme en ont tous les faiseurs de plans de campagne en temps de guerre, tous les réformateurs d'abus en période électorale, tous ceux qui chaque matin trouvent des sujets de drames dans la lecture des faits divers ou dans les incidents des tribunaux. Bref, dans l'ordre de la charité pas plus qu'ailleurs, le phénomène de l'inspiration n'est un élan subi par une âme où la volonté proprement humaine a disparu : c'est par excellence le triomphe de cette volonté armée et exercée de longue date, fortifiée de toutes les résistances qu'elle a vaincues et de tous les concours qu'elle s'est assurés par ses habitudes de chaque jour.

L'inspiration n'est donc pas un fait indécomposable. Il est aussi complexe que le génie même dont il est la plus éclatante manifestation. Il est rare en effet que le grand homme ne travaille qu'à une tâche unie, toujours la même, où les difficultés s'enchaînent en une série visiblement continue. Très souvent les problèmes, les obscurités, les dangers se dressent inattendus sur sa route; et quelquefois les situations mêmes qu'il a créées, dans son drame réel ou fictif, ne semblent avoir d'autre issue que ce qu'on appelle un coup de théâtre. L'inspiration par laquelle il résout le problème, triomphe du danger, dénoue la crise, ne peut cependant qu'être rattachée par des liens étroits à toutes les lois de son art et de sa science. C'est qu'il ne s'agit pas simplement de nous surprendre : une grande absurdité nous surprend tout comme

une grande vérité : mais la première nous irrite, et la seconde nous ravit. Pour produire ce dernier effet, le coup de théâtre d'une tragédie, par exemple, ne doit être en opposition ni avec les caractères des personnages ni avec la logique des événements qu'a produits l'antagonisme de leurs passions. La continuité que nul ne soupçonnait doit devenir visible après coup. C'est de la même façon qu'un plan de campagne ou de bataille, incompris de celui qu'il *déroute*, apparaît ensuite si lumineux et si simple, aux yeux de tous. La surprise est même d'autant plus irrésistible et triomphante, qu'elle a été mieux préparée par les calculs d'un général bien au courant des forces ennemies comme des moyens dont il disposait pour les vaincre. Car la surprise heureuse et pour ainsi dire esthétique s'oppose bien à l'attente facile et vulgaire ; mais l'action qu'elle décide, tous l'auraient aussi bien prévue qu'ils réussissent ensuite à la comprendre, s'ils avaient eu le regard aussi profond que celui qui a tout concerté pour la produire [1]. Ainsi l'inspiration a sa source profonde et cachée là où le génie lui-même a la sienne.

1. Voir, dans Thiers et dans Lanfrey, la préparation du passage du Danube, au sortir de l'île Lobau, et le coup de théâtre du débarquement devant les hauteurs de Wagram.

CHAPITRE VII

LE VRAI GÉNIE ET LES FAUX GRANDS HOMMES

Résumé : unité et complexité du génie. Ses éléments essentiels : concevoir quelque chose de grand, — réponse à une objection sur le mot *grand*; l'imaginer — quoique le génie ne soit pas une simple surabondance d'imagination; l'aimer — en quoi consiste la bonté des grands hommes : comparaison faite par un Anglais entre Napoléon Ier et Wellington; l'exécuter, — à quel genre de succès sont tenus les grands hommes, à quel genre de succès ils ne le sont pas.
Vérification de l'analyse. Personnages à qui a manqué soit l'une, soit l'autre de ces conditions pour arriver au génie et à la grandeur.
Conclusion.

Résumons toute cette étude : le génie est une force qui, loin de se refuser à l'analyse, implique, ce nous semble, l'harmonie de dons distincts, mais nécessaires l'un à l'autre.

Le premier de ces dons, c'est de concevoir quelque chose de grand. On m'objecte ici : « Une fable de La Fontaine est-elle quelque chose de grand? Et quand Mozart étonne, à six ou huit ans, ceux qui l'écou-

tent, a-t-il conçu un grand dessein[1]? » Je me permettrai de répondre que c'est là jouer sur les mots. Oui ou non, La Fontaine passe-t-il pour un grand poète et par conséquent pour un grand homme? Celui dont Sainte-Beuve a pu dire qu'on ne s'était peut-être pas trompé beaucoup en l'appelant l'Homère de la France, mérite-t-il qu'on revise et qu'on casse le jugement par lequel un peuple tout entier l'a mis dans son Panthéon? Il ne s'agit pas ici de grandeur matérielle ni même uniquement d'actions qui terrassent et qui subjuguent. Si la grâce est plus belle encore que la beauté, n'y a-t-il pas aussi une perfection de bon sens, de délicatesse et d'ironie qui mérite de la part des hommes cette reconnaissance appelée la gloire? Quant à Mozart, il ne concevait rien de grand à six ans, cela est tout à fait hors de doute; aussi personne ne croit-il qu'à cet âge il fût déjà un grand musicien et un grand homme. Mais quand nous considérons l'ensemble de sa carrière, nous estimons que cette précocité, confirmée par les belles œuvres qui ont suivi, était l'indice d'une très riche nature : nous disons qu'en lui les plus nobles et les plus délicates passions humaines trouvèrent un écho vivant et attendri; nous disons que sa chanson nous fait aimer l'existence, tout en pénétrant d'une douce mélancolie l'enivrante gaieté qu'elle nous inspire. Quand Mozart entendait chanter

1. M. Brunetière, article cité.

en lui de pareilles mélodies et qu'il luttait contre la misère pour les faire entendre aux autres hommes, oui, certainement, il concevait un grand et beau dessein; car si c'est une chose difficile, et nul ne craindra de dire une grande chose, que de faire rire les honnêtes gens comme les fit rire Molière, c'en est une grande aussi que de les émouvoir et de les charmer comme le fit Mozart.

Mais un grand dessein, mais la grande œuvre qui le suit supposent un nombre considérable d'idées dont on perçoit les rapports et qu'on peut tenir toutes unies sous son regard pendant un temps plus ou moins long. Que ce soient des idées abstraites ou des idées concrètes, des idées fournies par l'observation ou des idées trouvées par le raisonnement, des idées mélodiques ou des idées tactiques, elles éclosent en abondance. L'habitude de la réflexion, la comparaison, l'association, la mémoire en suggèrent qui sont d'abord hétérogènes et qu'un effort vigoureux peut seul ramener à l'unité. Quant à celles qui sont élues, elles restent assez variées pour que le travail qui les combine et les retient demande une tension exceptionnelle. Cette tension, à son tour, suppose deux choses : que l'organisme en soit capable, et que l'esprit qui en supporte l'épreuve soit lui-même soutenu par l'attrait réconfortant d'un grand dessein artistique, religieux, scientifique, patriotique ou guerrier. La force cérébrale nécessaire à cette attention, qui se répand sans

se diviser et se multiplie sans s'affaiblir, n'est donnée qu'à un bien petit nombre d'intelligences; mais elle est nécessaire dans tous les ordres de travail, pour que ce travail aboutisse à des œuvres supérieures. Ainsi le grand savant saura bâtir pièce à pièce et contemplera longtemps sans fatigue ses figures idéales, ses constructions algébriques et les longues suites de ses raisonnements abstraits; le grand musicien entendra sans peine des sons variés et nombreux [1] qui, soit simultanés, soit successifs, tendront à se mettre d'accord; le grand peintre ne laissera pas se confondre ou s'évanouir les traits ou les couleurs qu'il aura vus ou imaginés, et qui lui auront paru aptes à faire scène; le grand capitaine verra clair dans la fumée du combat.

On voit aisément sous ces différences ce qui constitue l'unité de ce premier don du génie. C'est par lui que la patience, réclamée par Buffon, que la mémoire, dont on dit souvent tant de merveilles,

1. Pendant les deux années que mit Newton à préparer son livre des *Principes*, il n'exista, nous dit-on, que pour calculer et penser; Biot ajoute : « Souvent, perdu dans la méditation de ces grands objets, il agissait sans songer qu'il agît et sans que sa pensée semblât conserver aucun lien avec son corps. On rapporte que, plus d'une fois, commençant à se lever, il s'asseyait tout à coup sur son lit, arrêté par quelque pensée, et demeurait ainsi à moitié nu pendant des heures entières, suivant toujours l'idée qui l'occupait. » — Mozart, on le sait, put reproduire tout entier le *Miserere* de la chapelle Sixtine après l'avoir une fois entendu. — « Beethoven composait en marchant et n'écrivait jamais une seule note avant que le morceau dont il avait le plan dans la tête fût entièrement achevé. » (Fétis.)

sont si différentes chez l'homme de génie de ce qu'elles sont chez l'homme médiocre et chez le sot. Est-ce uniquement par la quantité qu'elles sont supérieures? Non certainement. On peut même dire que ni cette patience (malgré le sens primitif du mot), ni cette mémoire du grand homme ne doivent être passives et résignées à tout subir. Car le bel avantage que ce serait de se souvenir bon gré malgré de toutes les sottises qu'on a entendues! On sait d'ailleurs que la surexcitation, l'agrandissement de la mémoire est dans certains cas une maladie qui ne profite guère à l'intelligence. Mais, chez le grand homme, la ténacité de la patience et la richesse de la mémoire sont beaucoup plutôt effets que causes du génie. La première ne se consacrera chez eux qu'à des travaux dont l'importance, vue d'un coup d'œil d'ensemble, aura puissamment intéressé l'intelligence qui les dirige. Ainsi ce n'est pas précisément parce qu'il a été patient, que Newton a découvert l'attraction; c'est parce qu'il la pressentait et voulait la démontrer à tout prix, qu'il a eu cette patience que l'on a vue. La seconde retiendra surtout ce dont la réunion est commandée par des affinités scientifiques ou esthétiques. C'est aussi cette force de conception qui tantôt abrège le raisonnement (il abrège tout, parce qu'il voit tout, a-t-on dit de Montesquieu, comme lui-même l'avait dit de Tacite), tantôt donne les moyens de le conduire pas à pas, et sans déviation, jusqu'au bout.

Concevoir ne va sans doute point sans imaginer. Mais l'imagination du grand homme [1] ne borne pas son rôle à soutenir par une représentation telle quelle les efforts de l'entendement. Elle anticipe inévitablement sur le possible et sur l'avenir; elle met en suspicion les expériences et les raisonnements qui n'aboutissent pas encore à un ensemble assez bien lié pour exprimer l'action d'une force puissante, partout d'accord avec elle-même. Une telle exigence tient toutes les facultés en éveil; elle ne les laisse pas s'endormir dans des demi-satisfactions, mais elle ne les laisse pas non plus se décourager. Ce qu'on imagine fortement, on le croit toujours possible, et on est toujours prêt à faire un dernier effort pour le réaliser tel qu'on se le représente. Christophe Colomb, Newton, Léonard de Vinci nous l'ont assez prouvé les uns et les autres.

Est-ce à dire que l'imagination seule suffise à expliquer le génie? Certes sa part est belle dans l'œuvre du grand homme, et nous n'avons négligé ici aucune occasion de la mettre dans tout son jour. Gardons-nous cependant de croire que le génie soit uniquement un grand développement, une grande énergie, un grand essor, bref une « surabondance » d'imagination. On a beau être convaincu de tous les bienfaits de cette faculté surprenante, il est impossible de voir en elle une force indéfectible

1. Nous ne parlons pas ici du poète et de l'artiste, pour qui la vérité serait par trop évidente.

et, pour ainsi dire, infaillible d'organisation spirituelle, harmonieuse et poétique. L'imagination est aussi, et trop souvent, une force qui travaille à rebours et qui produit une action désorganisatrice ou stupéfiante. Peut-être crée-t-elle, même alors, quelque chose de vivant, mais d'une vie parasite, qui interrompt, trouble ou bouleverse la vie totale, en tarissant les sources de la vie supérieure.

Il ne suffit donc pas d'imaginer fortement et surabondamment : il faut imaginer des choses possibles, désirables, bienfaisantes, qui puissent être acceptées par les autres hommes et ajouter à leur perfection et à leur bonheur, qui agrandissent leurs conceptions en s'y insérant, sans les désorganiser.

A ce prix, l'homme de génie seul conçoit et imagine, disons-nous, un grand dessein; mais cette grandeur n'est pas seulement dans le nombre des effets matériels produits ou à produire; elle est surtout dans l'intensité des sentiments que ces actes sont appelés à exciter chez les autres hommes. Et quels sentiments? Des sentiments d'admiration sans doute, mais ne craignons pas de dire aussi de respect, d'amour et de reconnaissance. Il est plus difficile de faire le bien que de faire le mal. Semer autour de soi la haine ou l'épouvante est à la portée de ces hommes trop nombreux qui flottent entre le scélérat et l'imbécile, comme un Néron, comme un Ravaillac, comme un communard ou un nihiliste. Il n'appartient d'exciter l'enthousiasme qu'à des âmes

mêlées de force et de bonté. Ce n'est pas que le grand homme ne soit souvent impitoyable dans l'exécution complète et sans merci de ce que lui semble exiger le succès de son dessein; mais son dessein, tant qu'il ne dévie pas, est bon et bienfaisant dans son ensemble; c'est donc en somme l'amour qui l'emporte sur l'égoïsme et sur la haine, dans l'âme de celui qui l'a conçu.

Ce mot semblera-t-il banal? Cependant si aimer le plaisir, la richesse ou un travail modéré, si même aimer la réputation et les honneurs est à la portée d'un certain nombre, il n'est donné qu'à bien peu d'aimer la vraie gloire, c'est-à-dire de faire de la grandeur de la patrie ou de celle de l'esprit humain comme son bien propre et personnel, et de s'y dévouer jusqu'au sacrifice Or, un tel amour est nécessaire à l'entretien de cet enthousiasme ardent et continu, sans lequel nous ne comprendrions ni tant d'efforts d'imagination, ni tant de persévérance et d'énergie, et qu'en fait nous remarquons chez tous les grands hommes de l'histoire.

On m'arrête encore, et on me dit : « Vous faites une part bien large à la bonté dans l'œuvre du génie : je la cherche vainement dans le magnifique plan de la journée d'Austerlitz ou de celle de Wagram [1] ». L'objection serait écrasante s'il était question de cette sensibilité prompte à la pitié, à

1. M. Ch. Lenient.

qui la vue de la douleur d'autrui suffit pour renoncer à une entreprise qui n'est ni indispensable, ni commandée expressément par le devoir. Certes, il n'y a pas de mal à dire de cette bonté : elle n'est pas seulement louable, elle est nécessaire dans les rapports quotidiens de la vie. Ce n'est pas elle pourtant que nous nous attendons à retrouver chez les grands personnages lesquels, encore une fois, ne sont ni des saints ni des modèles à imiter pour notre prudence et notre circonspection forcées. L'amour et la bonté de l'homme de génie, où les voyons-nous? Dans la passion qu'il met au service de son dessein et de ceux qui le servent, dans l'ardeur contagieuse avec laquelle il fait appel à leur dévouement, prêt d'ailleurs à leur témoigner lui-même une sollicitude providentielle et à leur donner, le jour où il le faudra, son sang et sa vie. Sans cela, serait-il un « conducteur d'hommes »? Dans les actes ordinaires de la vie, Condé et Napoléon étaient irascibles, violents, cruels même. Bossuet ne s'est cependant pas trompé, il n'a pas menti, quand il a parlé de la « bonté » de son ami : il le voyait dans la partie héroïque de son existence. Quant à Napoléon, sait-on pourquoi un soldat anglais de notre temps le met si fort au-dessus du vainqueur de Waterloo? Lisons ce résumé d'une étude de lord Wolseley [1].

Lord Wolseley reproche surtout au duc de fer

1. *Etudes sur le courage et sur le génie stratégique*, nos d'août et de septembre 1888, de la *Fortnightly Review*.

d'avoir manqué de ce « magnétisme personnel » qui caractérise les vrais chefs d'armée et qui était un trait si marqué chez Bonaparte. Wellington, dit-il, n'a jamais estimé à sa valeur l'admirable armée qu'il commandait. Aristocrate dans l'âme, il ne croyait, en son cœur de pierre, qu'à l'élan, au courage et au dévouement de ses officiers, fils de nobles ou de squires, et considérait ses soldats comme la lie de l'Angleterre, l'écume et le rebut de sa population. Jamais il n'a eu un mot d'éloge pour ces troupes héroïques qui le portaient de Talavera à Toulouse. Jamais il n'y eut la moindre sympathie entre lui et ses hommes; ils le respectaient, ils le craignaient, ils avaient confiance en ses talents militaires, mais ils ne l'aimaient pas. Personne ne l'aimait, même dans son entourage immédiat. C'est pourquoi lord Wolseley n'hésite pas à le considérer comme un général de second ordre [1]. A son sens, le vrai chef d'armée doit être fanatiquement adoré de ses troupes : ce don d'amour est la qualité supérieure qui doit couronner toutes les autres.

Le professeur distingué qui m'a reproché de trop parler de la bonté des hommes de génie me citait Wagram. L'a-t-il fait au hasard? Je n'en sais rien, mais enfin prenons Wagram. C'est peut-être la der-

1. Si à Waterloo Wellington a battu Napoléon, c'est que ce dernier, dit lord Wolseley, n'avait plus là l'énergie physique nécessaire, il était en proie à des souffrances qui paralysaient son génie.

nière des belles victoires de Napoléon. Par qui le vainqueur fut-il servi ce jour-là? D'abord par deux des hommes les plus honnêtes, les plus droits et les plus sûrs (quoique peu naïfs, le premier surtout) de son entourage; par Davout, qui déborda la gauche de l'ennemi, et par Drouot qui sut concentrer cent pièces de canon sur un même point dans un moment critique et décisif. L'enthousiasme raisonné de ces deux généraux et leur dévouement sans bornes pour leur chef ne prouvent-ils pas que ce dernier était autre chose qu'un calculateur et qu'un massacreur? Le triomphe de Wagram dut encore beaucoup à Macdonald, un vieux républicain qui, longtemps tenu à l'écart, était venu dans son costume de 1792, à la tête de contingents italiens. Certainement ces troupes ne valaient pas les grenadiers qui à Austerlitz tutoyaient Napoléon. Aussi la victoire de Wagram ne valut-elle pas celle d'Austerlitz [1]. Cependant que faisaient là ces Italiens? Pourquoi s'y battirent-ils encore, en définitive, avec tant de courage et de succès? C'est que le feu révolutionnaire n'était pas mort; c'est que la France et son empereur n'avaient pas encore tout à fait cessé d'apparaître aux masses populaires de l'Europe comme une grande force émancipatrice.

Cet amour ne s'en tient pas à des rêveries plus ou moins brillantes et à des vœux plus ou moins

1. Voir plus haut, p. 234 et la note.

ardents, mais il agit. Le génie ne se passe donc point de la volonté, toujours prête à prendre, quand il le faut, le pinceau, la plume, la parole ou l'épée, et qui mesure la valeur de ses conceptions, non seulement à leur grandeur idéale, mais à la possibilité de leur exécution et à la solidité des résultats qui doivent en sortir.

Cette volonté enfin ne se manifeste pas uniquement dans les préparatifs qui achèvent la conception proprement dite et réunissent par avance, en les inventant, s'il est nécessaire, les moyens d'exécution; elle se manifeste dans l'exécution même par la présence d'esprit, par la vigueur, par la ténacité dans la résistance ou la rapidité dans l'attaque, par l'emploi judicieux et résolu de tous les moyens opportuns. Le grand poète ou est naturellement ou s'est rendu familier avec la rime, et c'est cette familiarité qui souvent lui vaut ses plus heureuses inspirations [1]; le grand musicien connaît toutes les ressources de l'instrumentation et des voix, comme

1. Voir, par exemple, un des plus charmants passages d'Alfred de Musset :

> Si jamais ta tête qui penche
> Devient blanche,
> Ce sera comme l'amandier,
> Cher Nodier!
> Ce qui le blanchit n'est pas l'âge
> Ni l'orage,
> Mais la douce rosée en pleurs
> Dans les fleurs!

Il est bien évident que c'est la rime d'amandier et de Nodier qui a suggéré cette gracieuse peinture.

le véritable homme de théâtre connaît *son métier*, comme le grand homme de guerre sait manier les moyens d'action dont il dispose, les séparer ou les grouper, suivant les exigences du temps et du lieu [1].

Ici encore le critique qui s'obstine à voir dans le génie quelque chose de tout individuel, d'irréductible, ne pouvant être défini que par l'indéfinissable, le critique m'arrête [2] :

« Qu'est-ce encore que cette nécessité d'exécu-

1. L'auteur du *Génie dans l'Art* fait une distinction entre l'artiste et l'homme d'action. Chose singulière, c'est chez ce dernier qu'il paraît croire que l'imagination suffit. En effet, dit-il, chez les artistes, ce n'est pas à l'acte même que l'individu veut passer effectivement, après l'avoir imaginé, c'est à cette réalisation spéciale, faite de sons, de couleurs, de rythmes, qu'on nomme l'œuvre d'art : il a donc besoin de tous ces moyens d'exécution particuliers que l'œuvre d'art exige. Mais chez les hommes d'action, prétend-il, il y a une tendance à passer immédiatement de l'acte imaginé à l'acte réel. Ainsi Duncan imagine le meurtre de Macbeth : il prend le poignard et se précipite à l'action. Shakespeare, lui, ne tend pas au meurtre proprement dit, mais à un ensemble organisé de scènes représentant le meurtre avec les circonstances qui l'accompagnent. — Cette distinction est ingénieuse. Pourtant, il me paraît superficiel et (qu'on me pardonne le mot) un peu grossier de mettre le génie de l'action dans le passage immédiat de la représentation de l'acte à l'acte même. C'est là la formule des impulsifs, ce n'est pas celle des hommes de génie. Le grand homme d'action est celui qui, entre la représentation de l'acte voulu et l'exécution de cet acte, sait intercaler : 1° tout un ensemble rapidement évoqué, rapidement organisé, d'images dont l'appréciation sûre l'amène à rejeter ou à vouloir l'acte imaginé; 2° tout un ensemble organisé de souvenirs et de prévisions, bref d'images se rapportant aux moyens réels d'exécution.

2. M. F. Brunetière, article cité.

ter et cette obligation de réussir dont on fait une condition du génie? Quelquefois, il est vrai, c'en est une et quelquefois ce n'en est pas une. L'*Histoire des variations* est-elle moins un chef-d'œuvre parce qu'elle n'a pas eu les effets qu'en attendait Bossuet? Et la *Théorie de la terre* cesse-t-elle d'être une grande œuvre, parce que la science a dépassé Buffon? De grands capitaines, comme Guillaume d'Orange, n'ont-ils pas perdu presque toutes les batailles qu'ils ont livrées? Et des hommes assurément doués du génie de la politique, comme Mirabeau, presque toutes les parties qu'ils ont jouées?... Comment l'auteur du *Cid* est-il aussi l'auteur de *Pertharite*, etc.? »

La nécessité d'exécuter et l'obligation de réussir sont deux choses distinctes. J'ai parlé de la première et n'ai, jusqu'à présent, rien dit de la seconde. Le succès absolu, complet, est, on doit le reconnaître, bien rare. S'il fallait l'exiger de quiconque prétend au titre d'homme de génie, les rangs de cette élite glorieuse s'éclairciraient singulièrement et l'on ne sait pas trop en effet ce qu'il en resterait. Où est le philosophe, où est le savant qui ont réussi à faire triompher définitivement leurs systèmes et à n'être point dépassés? Où est l'homme d'État qui ait fondé une œuvre indestructible? L'empire de Charlemagne s'est écroulé presque aussitôt après lui; Henri IV est mort avant d'avoir accompli son grand dessein; Napoléon a succombé. On dit aujourd'hui

dans toutes sortes de camps opposés que la Révolution française a fait banqueroute; où sont alors les succès de ceux qui l'ont préparée et qui l'ont faite?... Qu'ajouterai-je enfin? M. Renan nous dirait que Dieu lui-même n'a pas réussi à faire une nature et une humanité irréprochables et que Jésus n'a pas réussi à sauver tous les hommes, comme il l'eût assurément souhaité. C'est que le succès complet d'une œuvre ne dépend pas uniquement de celui qui l'exécute, celui-là fût-il un dieu; il dépend aussi de ceux auxquels elle est destinée....

Au-dessous de ce succès parfait, qui est sans doute impossible, il y a cependant un succès relatif qui suffit à la gloire d'un homme de génie, mais qui lui est nécessaire. Les « vrais vers » de M. Sully-Prudhomme et de quelques autres peuvent être fort beaux, plus beaux encore que ceux que nous avons : ils ont le tort de n'avoir pas été faits. Il ne suffit pas d'avoir un magnifique plan de campagne ou de bataille, il faut l'avoir suivi et développé. Un grand capitaine peut être battu? oui, il peut l'être impunément pour sa gloire, mais sous certaines conditions. Il est permis d'être vaincu à Waterloo, quand on a été vainqueur à Rivoli, à Austerlitz, à Friedland, etc., etc. Mais si Napoléon n'avait jamais eu que Waterloo, n'est-il pas probable qu'il baisserait de quelques rangs dans l'admiration des hommes? Il est de même permis de faire *Pertharite* quand on a fait le *Cid* et *Polyeucte*; on reste alors,

en dépit de tout, le grand Corneille. Il est encore permis à un soldat de génie de se faire battre, quand, mis aux prises, malgré lui, avec des circonstances exceptionnelles, il a su du moins se faire battre avec honneur, contenant l'ennemi, l'empêchant de tirer de la supériorité de ses forces matérielles tout l'avantage espéré, permettant à son pays de se ressaisir, léguant enfin à la postérité le souvenir d'une constance héroïque et de calculs dignes, en toute occasion semblable, d'être étudiés et imités, pour l'honneur de l'esprit humain. Il sera permis à un grand savant de se laisser dépasser par des découvertes ultérieures, si, ces découvertes, il les a lui-même préparées. Les vérités qu'il a mises au jour étaient incomplètes; mais elles apportaient à la science un contingent solide, indestructible; elles apportaient surtout une vie nouvelle qui a su se perpétuer longtemps. Les créations de la nature, elles non plus, ne subsistent pas toujours sous les mêmes formes, surtout dans le règne le plus élevé de tous, dans le règne de la vie; mais elles ont une fécondité qui se traduit par des renaissances indéfinies, où l'influence des forces primitives persiste à se faire sentir. Ainsi le platonisme, ainsi l'aristotélisme, ainsi le cartésianisme ont succombé en apparence sous de puissantes objections; ils revivent dans les systèmes mêmes qui passent pour les avoir tués et enterrés.

Ceci dit sur la « nécessité » du succès, je reviens

à l'exécution proprement dite. Je ne voudrais pas insister sur des vérités trop évidentes. Mais enfin, quand on dit que le grand homme ne se borne pas à concevoir, à imaginer, à aimer quelque chose de grand et qu'il l'exécute, que dit-on qui ne se vérifie dans toutes les œuvres du génie de l'homme? Voici une mélodie! elle est heureuse, elle est ravissante, si vous le voulez; mais elle est courte, et, quand nous l'avons entendue, elle nous laisse encore plus de regrets que de plaisir. Un grand musicien l'eût continuée, il en eût fait le motif puissant de tout un développement suivi. Voici une situation dramatique qui promet toutes sortes d'émotions et de surprises : elle avorte, ce n'est plus qu'un épisode qui suffit tout juste à briser l'unité du reste. Un grand auteur dramatique en eût tiré cinq actes logiquement enchaînés et nous eût conduits tout d'une haleine de l'exposition au dénouement.

Pour réussir ainsi à exécuter une grande œuvre, l'inspiration du moment ne suffit pas. Il faut que le corps entier dont elle est l'âme soit construit; et c'est ici que la possession familière des meilleurs moyens d'exécution est indispensable.

J'ai lu, dans un écrivain militaire distingué [1], cette parole qui est, paraît-il, de Napoléon Ier : « L'art militaire est un art simple et tout d'exécution ». Mettons que le mot soit légèrement exagéré, comme le

1. Du *Journal des Débats*.

sont souvent les formules trop brèves où l'on cherche à mettre en lumière un fait auquel on tient. Thiers paraît avoir bien pénétré, cependant, ce qu'il y a de vrai dans cette parole quand il a écrit à son tour[1] : « Il faut le redire sans cesse, l'exécution rachète tout; elle fait quelquefois échouer les meilleures combinaisons et réussir les plus mauvaises ». Or, l'homme de génie ne bouleverse point, il n'anéantit point les lois de la nature et les exigences de la raison. Quand il passe pour braver les règles connues, c'est qu'il en observe de moins factices; quand il se moque de la logique usitée, c'est qu'il en a trouvé une plus profonde ou mieux appropriée à la nature des recherches qu'il poursuit. Quand il brise des cadres ou des moules fatigués, il ne tarde pas à montrer ce qu'il peut pour organiser des formes nouvelles. C'est ainsi que les grands révolutionnaires, comme Cromwell, deviennent promptement des hommes d'État et que les grands roman-

1. Dans une conversation, parfaitement authentique, avec Rœderer (voir Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, VIII, 309), Napoléon Ier dit un jour : « Je n'oublie pas une syllabe de mes états de situation. Ce soir (il était près de minuit), je vais les trouver dans ma chambre, je ne me coucherai pas sans les avoir lus. » Qu'adviendrait-il, en effet, du plus beau mouvement stratégique, si, en le faisant exécuter par une division, l'on oubliait de constater qu'elle était réduite d'un tiers on d'un quart? — On a vu plus haut comment Napoléon condamnait en quelque sorte ses amiraux à être battus; il ne leur donnait point les moyens d'exécution qu'il se réservait à lui-même pour ses armées et que Nelson savait aussi bien se ménager sur mer que lui sur le continent.

tiques ne tardent guère à prendre rang parmi les classiques. Je demande si tout cela ne suppose pas une exécution savante, choisissant ses matériaux, arrêtant nettement ses grandes lignes, construisant assez solidement pour abriter un peuple, une race, une génération ou l'élite de l'humanité.

Nous ne savons si cette analyse ne semblera pas excessive à quelques esprits, et si l'on n'y verra pas une sorte de programme compliqué dont le génie est toujours prêt à se moquer impunément. Il nous reste donc à la justifier, en montrant qu'elle nous explique deux ou trois faits bien connus. Elle nous explique d'une part l'originalité qui, chez les grands hommes, s'allie à une sorte de parenté mutuelle; car si les mêmes éléments se retrouvent chez eux tous, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui domine et qui fait le caractère de l'ensemble. Elle nous explique comment un homme de génie qui s'écarte de son art et de son œuvre propre tombe tout d'un coup au-dessous de lui-même et descend quelquefois à des faiblesses qui étonnent : nous en avons vu de telles chez Newton et chez Napoléon Ier, c'est-à-dire chez le plus grand des hommes de science et chez le plus grand des hommes d'action. Elle nous explique encore le nombre considérable de ces hommes qui ont approché du génie sans y atteindre, parce que tel ou tel élément leur a manqué, sans être suffisamment compensé par l'extraordinaire supériorité de l'un des autres.

On dit très souvent de tel ou tel grand homme qu'il est *complet*, et avec raison, ce semble, car ce n'est pas trop de toutes les forces de notre nature pour produire ces œuvres sublimes, qui passionnent toute une époque et transforment souvent tout un pays [1]. Chaque grand homme a cependant sa physionomie personnelle. Ici, c'est l'imagination qui supplée en maint endroit à la vue directe des objets ; là, c'est le calcul et la raison qui voient tant de choses avec une telle netteté, qu'elles laissent bien peu à imaginer. Chez l'un, la conception est naturellement si prompte et si maîtresse de l'exécution, que les intermittences de la volonté sont pour lui peu dangereuses. « Il reprend son travail, l'abandonne, s'en distrait, s'en détourne, il y revient après une longue absence, comme s'il ne l'avait jamais quitté [2]. » Chez l'autre, c'est surtout la volonté qui a été la puissance créatrice. Voici le grand Frédéric. Sainte-Beuve, qui juge avec une égale sagacité les génies de tous les genres, a pu dire de celui-ci : « En général, on n'aperçoit dans aucune des qualités de Frédéric cette fraîcheur première qui est le signe brillant des dons singuliers de la nature et de Dieu. Tout chez lui semble la conquête de la volonté et de la réflexion agissant sur une capacité universelle, qu'elle déter-

1. Voir ce que nous avons dit, dans notre quatrième chapitre, p. 109, sur le grand dessein, et, dans notre troisième chapitre, sur les rapports du grand homme et de son milieu.
2. Fromentin, sur Rubens, dans *les Maîtres d'autrefois*.

mine ici ou là, selon les nécessités diverses [1]. » N'insistons pas davantage. Il est inutile de refaire le parallèle de Turenne et de Condé, de rappeler ce que nous avons dit de Mozart et de Beethoven, de Fénelon et de J.-J. Rousseau, etc.

Le second point mérite peut-être que nous nous y arrêtions un peu plus. Il est certain que l'histoire des lettres, des arts et de la politique est remplie de ces candidats au génie qui, malgré l'estime de ceux qui connaissent leurs travaux, n'ont pas, somme toute, obtenu de la postérité le titre de grand homme. Or, l'examen de leurs droits montre bien vite ce qui a manqué à chacun d'eux.

Prenons par exemple cette générosité, cette flamme d'amour et de bonté, cette ardeur enthousiaste pour ce qu'il y a de plus sublime dans son art, que nous avons jugée nécessaire au génie. Assurément, elle n'a pas tout à fait suffi à ces héros, tels que Thraséas, Germanicus, Godefroy de Bouillon, Bayard, Savonarole, L'Hôpital, Jean Bart, Plélo, Montcalm, La Fayette, Ney, Manin; elle n'a pas

1. *Causeries du lundi*, t. III. — Il y revient encore ailleurs : « Frédéric le Grand se forme lentement; il s'essaye, il entame, il échoue, il revient à la charge, il s'y prend et s'y reprend maintes fois. Cela est sensible dans les deux premières guerres de Silésie. Cela le sera jusqu'à la fin, et au milieu de ses plus belles combinaisons de la guerre de Sept Ans.... Jamais on n'a mieux vu le parti pris à l'avance d'être un grand prince et le ferme propos de faire supérieurement tout ce qui concerne le métier de roi. » (*Causeries du lundi*, t. VII.)

suffi à des philosophes comme Gerson, comme Jordano Bruno, comme La Boétie, comme le P. André, ou à des maîtres comme Rollin; elle n'a pas suffi complètement à des artistes comme Léopold Robert, Ary Scheffer, Berlioz, à des poètes comme Gilbert et Casimir Delavigne ou Klopstock, à des savants comme Paracelse ou Van Helmont. Elle les a poussés près du but, elle ne les a pas portés jusqu'à lui, n'ayant pu suppléer absolument ou à la netteté, ou à l'éclat de l'imagination, ou à l'énergie suivie de la volonté. N'est-ce pas elle en revanche qui a manqué à « ces froides et lucides intelligences », un Fontenelle, un Hume, un Gibbon[1]? C'est elle, nous assurait lord Wolseley, qui a manqué à Wellington. N'est-ce pas elle aussi qui a fait défaut à ces ambitieux, pleins de talent, de ruse ou d'audace, qui, tout en agissant sur leur époque, quelques-uns même en la troublant, n'ont su être ni les chefs ni les coopérateurs glorieux des grandes choses auxquelles les destinait leur intelligence, les Catilina, les Étienne Marcel, les Guise, les Retz, les Albéroni, les Sieyès, les Talleyrand, peut-être les Moreau et les Bernadotte? Qu'on s'arrête quelques instants à la carrière de Talleyrand. Tous les historiens, tous les critiques s'accordent à lui reconnaître une fécondité de vues, une sûreté de coup d'œil, une ampleur de prévision, une connaissance des hommes, un art de les prendre

1. Taine, *l'Ancien Régime*, p. 314.

et de les conduire qu'il est bien rare de trouver à un tel degré dans l'histoire et qui paraissent constituer l'idéal du diplomate. Il n'a cependant rien fait de grand : il n'a attaché son nom à aucune œuvre mémorable. Cependant, s'il eût réussi, lorsqu'il en était temps encore, après Austerlitz, à calmer l'ivresse de Napoléon, son rôle certes était beau. Il fit de louables efforts sans doute pour adoucir les prétentions du vainqueur. Était-ce une cause perdue d'avance? Non. L'empereur l'avait en haute estime, et il disait plus tard à Sainte-Hélène que s'il l'avait eu pour ministre des affaires étrangères au moment de la guerre de Russie, cette funeste aventure n'eût pas eu lieu. Mme de Rémusat, qui connut et apprécia si bien l'un et l'autre, affirme que l'empereur se trouva plus d'une fois juger sainement les conseillers et même les contradicteurs qui le gênaient : elle estime donc que Talleyrand, s'il l'eût fermement voulu, eût obtenu de son maître une politique moins insensée [1]. Mais s'il eut le mérite de conseiller la modération, il n'eut pas celui de la faire prévaloir. Et pourquoi? « *Aimant à plaire plus qu'à contredire*, dit Thiers, ayant, en fait de politique européenne, des penchants plutôt que des opinions,... il n'avait pas auprès de son souverain le crédit qu'aurait pu obtenir un esprit ferme et convaincu. » Ajoutons, ce qui est dans la pensée de l'historien que nous

1. Mme de Rémusat, *Mémoires*, I, 296, et III, 645. Cf. Thiers, *Consulat et Empire*, III, 285.

venons de citer, un cœur généreux, et ne cherchons pas d'autres causes [1]. C'est que les *parties divines* de l'art de gouverner, dont on parle si souvent, sont comme les parties divines de l'art d'écrire : c'est le cœur qui les donne, car c'est lui qui donne, avec la bonté, la sincérité communicative, l'entraînement contagieux vers un but d'autant plus grand qu'il dépasse de plus haut les intérêts personnels, les soins subalternes de l'amour-propre et les fantaisies passagères. Prenons un autre exemple. Qu'a-t-il manqué à ce général, qui, tenant en main la fortune de son pays, contraignit ses troupes à rester dans une situation intermédiaire entre la victoire et la défaite, avec l'espoir d'être accepté par le vainqueur comme le représentant de la nation et l'arbitre de

1. Au moment où je revois ces lignes, on commence la publication des *Mémoires*, si attendus, de Talleyrand. Certains détails de sa vie nous expliquent cette étroitesse de cœur. Il passa, nous dit-il, les premières années de son existence « sans gaieté » et sans affection; et il n'en garda jamais que des « souvenirs pénibles ». Mis au collège « sans même avoir été présenté à son père et à sa mère », il prit l'habitude de se considérer comme sacrifié par les siens : de là un fonds d'amertume et d'égoïsme qui refroidit et arrêta désormais tous ses élans. Les premiers fragments de ses *Mémoires* nous le montrent présentant au comte d'Artois un plan tout nouveau pour l'organisation des états généraux. Après avoir raconté sa tentative, il conclut : « Mais les conférences étant restées sans résultat, la conviction s'imposait que je ne pouvais rien faire pour le bien public, et, *cela étant, j'aurais été fou de ne pas songer à moi-même* ». Voilà comme l'épigraphe de toute sa vie. Nous voyons là deux choses : que le cœur lui a manqué souvent, et que la responsabilité de cette espèce d'infirmité morale doit remonter à sa famille.

ses destins? Il lui a manqué d'aimer assez son noble métier pour ne regarder que le champ de bataille et aller droit devant lui, là où l'appelaient le devoir et l'honneur. La France se dira longtemps que cela peut-être eût suffi.

Déshonneur à part, nous rangerons dans la même catégorie ces écrivains d'un si vaste savoir et de tant d'esprit, qui, en fin de compte, n'ont pas plus ajouté aux forces de la pensée humaine que les précédents n'ont ajouté à la grandeur de leur patrie : ainsi les sophistes de la Grèce, ainsi les Gassendi, les Saint-Évremond, les Grimm, les Restif de la Bretonne. D'un autre côté, on en rencontre qui, à un moment ou à un autre, ont vu très juste, mais qui n'ont pas eu l'énergie ou la constance nécessaires pour agir avec efficacité. Tel fut Necker qui, pouvant être un grand homme d'État, ne fut qu'un financier fécond en expédients. Tel fut le plus habile et le plus ingénieux des adversaires de Napoléon, l'archiduc Charles, si souvent battu pour n'avoir pas exécuté tout ce que son propre plan lui commandait [1], tandis que la fougue ou la ténacité ont porté tout près de la grandeur des Blücher et des

1. Voir surtout, pour les suites d'Essling et de Wagram, Thiers, *Consulat et Empire*, t. X, p. 349, 351 : « L'archiduc Charles pouvait se faire et se fit ces raisonnements, qui étaient sages, qui méritaient même d'être approuvés, *si, adoptant un pareil plan, il le suivait dans toutes ses conséquences*, s'il employait le temps qui allait s'écouler à renforcer l'armée autrichienne, etc., etc. ».

Wellington. Enfin, on peut trouver des personnages très justement célèbres et dont la gloire cependant a pu être assez gravement compromise par l'excès de l'imagination sur la raison ou sur la volonté; tel est dans l'histoire Charles XII, tels en poésie Ronsard, en philosophie Swedenborg, à la tribune Camille Desmoulins, Vergniaud, Barnave; tel avait failli être, peut-être même doit-on dire, tel a été Diderot.

Si élevé donc qu'il soit au-dessus de nous tous, le génie confine et touche à nous tous, par toutes les conditions de son développement, par les liens qui l'unissent à sa patrie et à sa race, par la lente élaboration de l'hérédité qui le prépare dans les familles les plus obscures, par la coopération indispensable du milieu, par la manière dont il concentre sous un point de vue dominant et fait triompher avec une force d'action décisive, les idées, les désirs, les imaginations, les efforts qui s'ébauchent ou qui s'agitent, aussi bien dans les rangs de ses adversaires que dans ceux de ses admirateurs et de ses soldats, par la nécessité, qui s'impose à lui comme à nous, de pénétrer incessamment de son esprit le déterminisme des événements, de mêler aux forces brutales de la nature et même de l'histoire les forces morales qui développent, en lui les sentiments auxquels il cède, autour de lui les sentiments qu'il inspire. Le grand homme ne cessera donc jamais d'être nécessaire à l'humanité; car plus les éléments du travail commun sont riches, plus ils risquent d'engendrer

la confusion, l'incohérence et la lutte. L'homme de génie est à un moment donné, pour la vie de sa patrie et de son époque, ce que le cerveau est pour la complexité de l'organisme, coordonnant tout, disciplinant toutes les forces secondaires, donc dirigeant tout vers un même but, et recevant néanmoins ses aliments du travail et des actions infiniment petites de l'organisme qu'il anime.

Il est bon d'avoir ces vérités sous les yeux, dans un temps où les progrès sans fin de la démocratie donnent à croire, à quelques-uns de ses partisans, qu'elle tient le grand homme pour suspect et travaille à le rendre inutile; à quelques-uns de ses ennemis, qu'elle le rend tout simplement impossible. Nous n'avons point à prendre parti dans un conflit d'hypothèses qui disposent, chacune à leur façon, de notre avenir social ou politique. Nous poserons seulement cette question : pourquoi la démocratie serait-elle jalouse du génie, s'il est prouvé que chacun peut, non pas certes y arriver, mais tout au moins y préparer quelque descendant inconnu; s'il est prouvé que, loin de faire autour de lui le vide et la solitude, le grand homme est essentiellement celui qui fait appel à ce qu'il y a de meilleur dans son époque, qui élève les esprits et les courages de ses amis plus haut qu'ils n'eussent pu atteindre sans lui, qui, parmi les esprits trop dédaignés du passé, réhabilite ceux qui ont été ses précurseurs, mais affranchit surtout ceux qui l'écoutent de la servitude

des systèmes en décadence? Nous n'oublions pas que le grand homme finit quelquefois par des excès suivis de défaites, où risquent un instant de sombrer soit le bon sens et le bon goût publics, soit la puissance et la liberté nationale. Souhaitons donc d'en venir à un état social tel que, tout en préparant et en secondant les génies, nous soyons à même de les contenir à temps; ce doit être là notre idéal. Mais appliquons-nous aussi à distinguer les faux grands hommes des véritables, et défions-nous des sots et des rêveurs plus que des hommes éminents. La liberté même de la France (nous ne parlons pas de sa grandeur) eût été plus menacée par un Concini ou un Gaston d'Orléans qu'elle ne l'a été par Richelieu; l'indépendance de l'esprit gaulois fut moins comprimée par Boileau qu'elle ne l'eût été par Chapelain. Bref, nous persistons à croire que la tyrannie de la médiocrité est plus redoutable que la suprématie du génie. Elle est plus redoutable, parce que, comptant moins sur l'ascendant et la persuasion, elle doit demander davantage au faux éclat, à la violence ou à la ruse; parce qu'elle trouve, parmi la foule des intrigants ou des simples, beaucoup plus de gens avides de la subir ou ambitieux de nous l'imposer; parce qu'enfin elle nous expose beaucoup plus souvent aux tentatives discordantes et agitées de ceux qui se la disputent à nos dépens.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

LA PSYCHOLOGIE DES GRANDS HOMMES ET LA CRITIQUE.

CHAPITRE II

LA PRÉPARATION PAR LA RACE

CHAPITRE III

LA PRÉPARATION PAR L'HÉRÉDITÉ DANS LA FAMILLE

CHAPITRE IV

DE LA THÉORIE DE LA MÉTAMORPHOSE OU DE L'ALTERNANCE. — LE GÉNIE ET LA FOLIE

CHAPITRE V

LE GRAND HOMME ET LE MILIEU CONTEMPORAIN

CHAPITRE VI

LE GÉNIE ET L'INSPIRATION

CHAPITRE VII

LE VRAI GÉNIE ET LES FAUX GRANDS HOMMES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16, A 3 FR. 50 LE VOLUME

Histoire et documents historiques

BARRAU (Th.) : *Histoire de la Révolution française* (1789-1799); 7e édition. 1 vol.

BOISSIER, de l'Académie française : *Cicéron et ses amis*; 8e édition. 1 vol.
— *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*; 3e édition. 2 vol.
— *Promenades archéologiques : Rome et Pompéi*; 3e édition. 1 vol.
— *Nouvelles Promenades archéologiques : Horace et Virgile*. 1 vol.
— *L'opposition sous les Césars*; 2e édit. 1 vol.

BOISSIÈRE : *L'Algérie romaine*; 2e édit. 2 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

BOULAY DE LA MEURTHE (Le comte) : *Le Directoire et l'expédition d'Egypte*. 1 vol.
— *Les dernières années du duc d'Enghien* (1801-1801). 1 vol.

CHERBULIEZ (V.), de l'Académie française :
— *L'Espagne politique* (1868-1873). 1 vol.
— *Profils étrangers*; 2e édit. 1 vol.
— *Hommes et choses d'Allemagne*. 1 vol.
— *Hommes et choses du temps présent*. 1 vol.

DAUDET (E.) : *Histoire des conspirations royalistes du Midi sous la Révolution* (1790-1793). 1 vol. avec 2 cartes.
— *Histoire de la Restauration* (1814-1830). 1 vol.

DU CAMP (M.), de l'Académie française :
— *Les convulsions de Paris*; 7e édit. 4 vol.
— *Souvenirs de l'année* 1848; 2e édit. 1 vol.

DURUY (V.), de l'Académie française : *Introduction générale à l'histoire de France*; 4e édition. 1 vol.

FUSTEL DE COULANGES, de l'Institut : *La cité antique*; 12e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

GEBHART (E.), professeur à la Faculté des lettres de Paris : *De l'Italie*, essais de critique et d'histoire. 1 vol.
— *Les origines de la Renaissance en Italie*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *L'Italie mystique*. 1 vol.

GIRAUD (Ch.) : *La maréchale de Villars et son temps*. 1 vol.

GUIZOT (F.) : *Le duc de Broglie*. 1 vol.
— *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis*, recueillies par Mme de Witt, née Guizot; 2e édition. 1 vol.

GUYOT (A.) : *Géographie physique comparée*, considérée dans ses rapports avec l'histoire de l'humanité. 1 vol.

HANOTAUX (G.) : *Etudes historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France*. 1 vol.

HAURÉAU (B.), de l'Institut : *Bernard Délicieux et l'inquisition albigeoise* (1300-1320). 1 vol.

HEIMWEH (Jean) : *La question d'Alsace*. 1 vol.

HERVÉ (E.) : *La crise irlandaise depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours*. 1 vol.

HUBNER (Bon de) : *Sixte-Quint d'après des correspondances diplomatiques inédites*; 2e édition. 2 vol.

IDEVILLE (H. d') : *Journal d'un diplomate en Italie*. (Turin, 1859-1862); 3e édition. 1 vol.
— *Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce* (Dresde, Athènes, 1867-1868); 2e édition. 1 vol.

JUSSERAND (J.) : *Les Anglais au moyen âge*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

LAVELEYE (E. de) : *La Prusse et l'Autriche depuis Sadowa*. 2 vol.

LAVISSE (E.) : professeur à la Faculté des lettres de Paris : *Etudes sur l'histoire de Prusse*; 2e édition. 1 vol.
— *Essais sur l'Allemagne impériale*; 2e édition. 1 vol.

LEROY-BEAULIEU (A.) : *Un homme d'Etat russe* (Nicolas Milutine), d'après sa correspondance écrite (1855-1872). 1 vol.

LUCE (S.), de l'Institut : *Histoire de Bertrand Du Guesclin et de son époque*; 2e édition.
Tome I : *La jeunesse de Bertrand* (1320-1364). 1 vol.
Ouvrage qui a obtenu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le grand prix Gobert.
— *Jeanne d'Arc à Domremy*; 2e édition. 1 vol.

METCHNIKOFF (L.) : *La civilisation et les grands fleuves historiques*. 1 vol.

MOUY (Ch. de) : *Discours sur l'histoire de France*. 1 vol.

PICOT (G.), de l'Institut : *Histoire des Etats généraux*; 2e édition. 5 vol.
Ouvrage qui a obtenu en 1874 le grand prix Gobert.

PRÉVOST-PARADOL : *Essai sur l'histoire universelle*; 4e éd. 2 vol.

REINACH (Joseph) : *Etudes de littérature et d'histoire*. 1 vol.

TROGNON (A.) : *Histoire de France*; 2e édition. 5 vol.
Ouvrage qui a obtenu le grand prix Gobert.

WALLON, de l'Institut : *La Terreur*, études critiques sur l'histoire de la Révolution française; 2e édition. 2 vol.
— *Jeanne d'Arc*; 5e édition. 2 vol.
Ouvrage qui a obtenu de l'Académie française le grand prix Gobert.

Coulommiers. — Typ. Paul BRODARD.

